

Princeton University Library



32101 063574774

SAE
1513
656
39

Library of



Princeton University.

BARR FERREE COLLECTION



HISTOIRE

GÉOLOGIQUE, ARCHÉOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE

MONT SAINT-MICHEL

AU PERIL DE LA MER

TULGENCE GIRARD

Secrétaire de la Société d'Archéologie



AVRANCHES

LIBRAIRIE ANFRAS

LEBEL, successeur

HISTOIRE

DU

Mont Saint-Michel.

Avranches. — Imp. de E. TOSTAIN.

FULGENCE GIRARD.

HISTOIRE

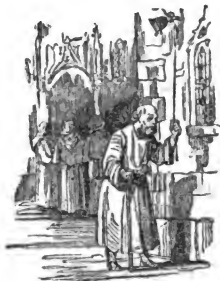
Géologique, Archéologique et Pittoresque

DU

MONT

S A I N T - M I C H E L

AU PÉRIL DE LA MER.



AVRANCHES,

E. TOSTAIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, ÉDITEUR.

Rue des Fossés, 6.

M DCCC XLIII.



CHAPITRE I^{er}.

FORÊT DE SCISCY.

Les premiers temps de notre histoire sont enveloppés d'une obscurité si épaisse, que les inductions, fruits de longues et laborieuses études, peuvent à peine y jeter quelques lueurs. Sur tous nos faits domestiques la chronique, dans ces époques, est silencieuse. Les Druides, ainsi que les Mages et les philosophes de la Grèce, Lycurgue, Pythagore, Socrate, Thalès, confiaient leurs enseignemens à la mé-

(AnnexA)

SAH

1513

656

39

(RECAP)

206150

moire de leurs adeptes¹. Ces traditions se sont évaporées à travers les temps comme les chants de nos bardes, autres monumens de ces âges inconnus. De cette ère de civilisation, il ne nous est resté que la page muette des Dolmens et des Menhirs.

Ces ténèbres semblent encore s'épaissir autour du rocher qui sert aujourd'hui de base à l'antique abbaye consacrée depuis onze siècles au prince de la milice céleste : ce ne sont pas les faits seuls dont est composée son histoire que le temps a couverts de son ombre ; l'incertitude qui règne dans les événemens plane encore sur la nature et la configuration du sol qui leur servit de théâtre. Cette baie, dont le flot des marées envahit l'étendue que ne couvre pas perpétuellement la mer, a-t-elle toujours ouvert son bassin aux lames ? Les haliers d'une forêt antique ne s'étendaient-ils pas plutôt dans ces grèves que semblent se disputer les vagues et les alluvions fluviales ? telle est la première question qui se présente à l'historien du Mont St-Michel.

¹ Strabo, *lib. iv*, c. 4. — Diodore de Sicile, *lib. v*, c. 9. — Ammien Marcellin, *lib. xv*, c. 9. — Posidonius, *lib. i*. — Athénée, *lib. iv*, c. 13. — Pomponius Mela, *lib. iii*, c. 13. — Luca, *lib. iv*. — Peloutonier, *Histoire des Celtes*. — Manet, *Histoire de la Petite Bretagne*.

Nous croyons qu'il ne nous sera pas difficile d'établir, par toutes les preuves qui peuvent consacrer l'authenticité d'un fait historique, que si la solution de ce prétendu problème a présenté quelque incertitude à plusieurs écrivains, ce vague ne doit naître qu'à l'ignorance ou à la légèreté avec laquelle on écrit trop souvent l'histoire. Le témoignage unanime des anciens auteurs concourt en effet, avec la tradition universellement reçue sur ces plages, avec les accidens analogues dont les époques plus voisines ont laissé le souvenir, et enfin avec les traces profondes que l'étude géologique découvre chaque jour dans le sol, pour placer hors de discussion l'existence sur ce point d'une vaste forêt détruite et envahie par la mer.

Nous établirons successivement ces trois séries de preuves. La première, celle qui s'élève de l'histoire, s'appuie sur des témoignages dont le nombre et la concordance suffiraient seuls pour trancher toute controverse.

D'après les actes des saints, les seuls documens contemporains qui puissent jeter quelque lumière sur la topographie de notre littoral aux premiers siècles du christianisme, une vaste forêt, successivement nommée *Scisciacum*, *Scesciacum*, *Sceseyacum*, *Si-*

ciacum, *Setiacum*, *Seesciac*, *Scisey*, *Calsoi*, *Chezé*, enveloppait tout l'espace qui sépare aujourd'hui Cancale de Granville, et que les flots ont depuis conquis sur ses bocages.

L'autorité des écrivains locaux dans une discussion sur laquelle repose l'histoire ancienne de l'Avranchin et de la Petite-Bretagne, nous a fait apporter tout le temps et tout le travail dont nous étions capable, à l'étude des monumens, manuscrits et imprimés qui ont échappé à la destruction et à la dispersion de la riche bibliothèque du Mont St-Michel. Nous n'avons cru devoir négliger aucun des nombreux manuscrits : histoire, chroniques, cartulaires, livres terriers qu'ont exhumés, réunis, mis en ordre et en lumière, MM. de St-Victor et Alexandre Motet, au zèle et aux lumières desquels la science ne saurait payer trop de reconnaissance. Nous avons relu avec la plus scrupuleuse attention les écrits déjà consultés et connus, nous avons eu le hasard de découvrir parmi ces richesses graphiques des trésors qui avaient jusqu'à ce jour échappé à des yeux plus savans et plus habiles ; et partout dans les manuscrits connus ou ignorés, nous avons trouvé l'attestation positive de cette submersion.

Les manuscrits provenant de l'ancienne abbaye

du Mont St-Michel consacrent ce fait avec une si complète unité, que la plupart, et surtout les plus anciens, poussent cette fidélité jusqu'à un plagiat manifeste : nous citerons textuellement un manuscrit du ^x^e ou ^{xi}^e siècle, dont le témoignage s'appuie sur les historiens antérieurs les plus dignes de foi :

« Ce lieu, comme nous avons pu l'apprendre par les narrations les plus véridiques, était autrefois fermé par une forêt très-épaisse, distante de six mille pas du plein de la mer ¹. »

Et plus bas :

« Mais, comme ce lieu était destiné par la volonté de Dieu à un miracle futur et à l'invocation de son saint Archange, la mer se soulevant peu à peu, aplanit par sa puissance toute l'étendue de cette forêt, et la convertit ainsi en une plaine de sable ². »

¹ Qui primum locus, sicut à veracibus cognoscere potuimus narratoribus, opacissimâ claudabatur sylvâ. *Manuscripto 34 Abrincensis Collectionis, Ultimâ parte.*

² Sed quia hic locus nutu Domini futuro parabatur miraculo, Sanctique sui Archangeli venerationi, mare quod longè distabat, paulatim adsurgens, omnem sylvæ illius magnitudinem virtute complanavit et in arcum suæ formam cuncta redegit..... *Manuscripto 34, Ultimâ parte.*

L'époque à laquelle fut composé l'ouvrage manuscrit dont nous avons traduit ces citations, ne peut être postérieure au **x^e** siècle. Son écriture porte en effet tous les caractères de la plus haute antiquité. Non-seulement les lignes y sont tracées à la pointe sèche, comme cela s'est pratiqué jusqu'à la fin du **xii^e** siècle; mais les **æ** qui, après cette époque, se trouvent écrits en deux lettres séparées, y sont fréquemment exprimés par un **e** avec cédille, abréviation que l'on ne trouve jamais dans les manuscrits postérieurs à l'an 1100. Une autre preuve non moins concluante de l'ancienneté de ce document, est l'état matériel de son texte : ses lettres, tracées avec plus de légèreté, n'ont ni la raide simplicité des caractères graphiques du **xiii^e** et **xiiii^e** siècles, ni les formes tourmentées de l'écriture des siècles postérieurs; son texte n'est pas non plus surchargé des signes abrégatifs qui rendent de plus en plus si difficile la lecture des manuscrits d'une date postérieure au **xiii^e** siècle. Une remarque qu'il n'est pas moins important de faire, c'est que les couleurs, si belles et si persistantes, dont s'offrent parées les lettres ornées des anciens manuscrits, ont perdu presque toute leur vivacité, et qu'il faut offrir les feuillets presque horizontalement à l'œil pour que le regard

puisse voir rutiler les dorures dont l'action des années a terni et détruit le flave éclat.

Ce manuscrit forme la fin du volume coté à la bibliothèque d'Avranches, sous le n° 34. — Il nous est difficile d'expliquer comment cet important ouvrage a pu échapper aux recherches de M. de Gerville à qui il a été confié pendant près de six mois, et à Maximilien Raoul qui semble avoir étudié le volume avec un soin spécial.

Voilà donc un chroniqueur du XI^e siècle qui, s'appuyant sur des écrivains d'une époque plus voisine encore des faits qu'ils racontent, affirme sur les lieux mêmes un événement, dont à défaut d'annales, le souvenir avait dû vivre profondément gravé dans la mémoire et dans les traditions.

Le recueil des historiens de France nous offre les chroniques de deux moines, Rodulphe Glaber et Sigebert, écrites vers la même époque, et où se trouve également rapporté ce fait culminant.

Guillaume de Saint-Pair, prieur, au XII^e siècle, de l'abbaye du Mont Saint-Michel, consacre le souvenir de cette submersion, dans un poème dont le manuscrit existe en Angleterre, et auquel M. de la Rue emprunte, dans ses *Essais historiques sur les Bardes*, le passage suivant :

- Dessous Avranches vers Bretagne ,
- Qui de tous tems fut terre grifaine
- Est la forest de Guokelunde
- Dunt grant parole est par le monde
- Ceu qui or est mer et areine
- En icel tems est forest pleine
- De mainte riche venaison
- Mes ore il no et li poisson. •

M. de Châteaubriant rapporte, dans son *Essai sur la Littérature anglaise*, l'extrait de l'ouvrage d'un moine normand sur les *Fêtes célébrées dans le Monastère du Mont Saint-Michel*, qui n'est qu'une variante en prose de la légende poétique citée par l'illustre antiquaire Caennais.

La fin du *xiii^e* siècle en fournit un nouveau témoignage historique ; les manuscrits de l'abbaye du Mont Saint-Michel offrent dans l'*Historia Monasterii Sancti Michaëlis*, qui forme l'introduction au magnifique cartulaire dont Robert de Torigny enrichit son abbaye, la répétition presque textuelle des fragmens que nous avons extraits du manuscrit déjà cité, emprunt que reproduisent littéralement les manuscrits du *xiv^e* siècle : *Historia montis Gorgoni et hujus montis Tumbæ*, première partie du manuscrit n° 34, et *fundatio et miracula Sancti Michaëlis in Tumbæ*, numéroté 24. Nous ne pouvons citer ces cartulaires sans relever une erreur trop grave échappée à M. Blondel, dans sa notice historique

du Mont St-Michel. Comment cet écrivain, à la disposition duquel étaient ces nombreux manuscrits, a-t-il pu s'appuyer sur le vague que pouvait offrir un passage du n° 34, première partie, folio 18, pour attaquer une opinion que cet ouvrage consacre de la manière la plus formelle dans les folios précédents? Quelle accusation doit-on lancer contre une pareille légèreté? Peut-on attacher quelque gravité à un ouvrage où se présentent des taches semblables?

Nous compléterons le nombre des auteurs dont les œuvres spéciales constatent le changement géologique subi par la baie, en joignant aux assertions de ces écrivains l'opinion de Don Huynes, dans son histoire du Mont Saint-Michel, et celle de Thomas Le Roy, dont la chronique n'est qu'un abrégé de ce dernier ouvrage.

Mais la thèse à l'appui de laquelle nous avons invoqué d'aussi graves et d'aussi nombreuses autorités peut trouver dans d'autres ouvrages que dans ces histoires particulières, la confirmation de ce cataclysme. Dumoutier dit positivement que, dans les temps anciens, ce Mont était entouré de forêts : *Hæc rupes antiquitus mons erat cinctus sylvis*. De Thou rapporte que l'opinion universelle était que ce rocher escarpé était autrefois attaché au continent : *rupes undique prærupta*

olim continenti fuisse connexa. Mabillon, fort de l'opinion d'un auteur ancien que nous pensons être le premier écrivain dont nous avons cité le manuscrit, atteste cet événement qu'affirment, sur son témoignage, les auteurs du *Gallia Christiana* : *Opacissima olim sylva clausum fuisse hunc locum scribit auctor antiquus a Mabillone laudatus.* Nous pourrions développer ces citations par des extraits non moins positifs des auteurs dont nous nous contenterons d'indiquer en note les ouvrages et les noms ¹.

Tels sont les monumens écrits, auxquels la tradition universelle, admise sur ces côtes, d'une vaste forêt ensevelie sous les vagues, emprunte une incontestable gravité. Interrogez, en effet, l'habitant des plages du département de la Manche ou le pauvre pêcheur de la côte septentrionale de Bretagne; l'un et l'autre vous attesteront l'existence de ces bois dévorés, depuis plus de dix siècles, par cette grande

¹ Sanctorale Macloviense (16 oct.) — *Lectionarium Dolense* (16 oct.) — Le Père F. Ardent. — Mabillon, *Annales bénédictines*, t. 2, p. 20. — Montfaucon, *Ant. Expt.*, t. 4 — Trigan, *Histoire ecclésiastique de Normandie*, t. 2, p. 17. — Ogée, *Dictionnaire, hist. et géog. de Bretagne*, t. 2, p. 40. — Robert Cœnalis. — Deric. — L'abbé Rouault. — Don Beaunier. — Thevenard. — Gallet. — De Gerville. — Max. Raoul. — De Clinchamp. — Guiton de la Villeberge. — Alexandre Motet. — L'abbé Manet.

perturbatrice des royaumes dont les îles sont les enfans ; et, à l'appui de ces affirmations, ils vous citeront les preuves que fréquemment les flots en offrent sur ce littoral.

Car, nous l'avons dit, ce n'est pas seulement dans les narrations des chroniqueurs ou des annalistes, ni dans les récits traditionnels, que se rencontrent les souvenirs de cette grande catastrophe ; l'étude géologique les découvre encore sur ces grèves dont le sable recèle ses débris. Qu'une haute marée soit chargée et gonflée par un fort vent d'ouest, et l'on est presque certain que les vagues rejeteront sur la côte quelques-uns de ces troncs d'arbres que le temps et les sels de la mer semblent avoir changés de nature. Ces bois, connus dans quelques localités sous le nom de *coërons* (c'est-à-dire, d'après l'étymologie celtique, *coet* ou *coat*, trouc d'arbre, *ronn* ou *rann*, rouler, bois roulé), mous et oxidés d'abord, prennent à l'action de l'air une noirceur et une dureté métallique qui les a fait surnommer bois de fer.

Cet ensemble de témoignages et de faits emprunte au besoin une nouvelle force à l'analogie d'effets que, dans les temps modernes, l'action de la mer a exercés sur toutes les côtes de la baie. Est-il besoin de rappeler que les paroisses de Saint-Louis, de-Mauny, de la Feillette, Saint-Etienne-de-Paluel, dont les livres

synodaux de l'évêché de Dol ont conservé les noms jusqu'en 1664, ont été rejoindre, sous le lincol des grèves, le village de Bourgneuf¹, dont le souffle des tempêtes découvre encore quelquefois les ruines. Ne suffit-il pas de rappeler que la plupart des habitans des côtes depuis Genêts à Pontorson, possèdent les titres d'héritages dévorés par la mer? Depuis vingt ans les flots n'ont-ils pas conquis cette langue de terre qui s'avancait jusqu'à la hauteur du Mont Saint-Michel, ainsi que ces herbus de l'embouchure de la Sée, sur lesquels M. le maréchal de Broglie passa, quelque temps avant la révolution, la revue du régiment de la Couronne, et où, depuis, M. Sébastiani fit manœuvrer des escadrons?

S'il reste quelque doute sur l'histoire géologique de notre baie, ce ne peut donc être sur l'existence de cette catastrophe, si universellement attestée, mais seulement sur l'aspect topographique que présentait anciennement cette contrée; sur l'époque de sa submersion, et sur la manière dont s'opéra ce cataclysm. Nous trouverons dans ces recherches de nouvelles preuves qui apporteront des argumens à la démonstration sur laquelle nous pourrions insister, si nous ne la pensions surabondamment établie.

¹ Lection. Dol. 16 octob. lect. 6.

CHAPITRE II.

TOPOGRAPHIE ANTIQUE.

D'après l'unanimité des preuves que l'historien peut déduire, soit des chroniques, soit des étymologies, soit des accidens de la géologie locale, on peut conclure que la ligne littorale du pays des *Abrincates* s'étendait de la pointe de Cancale vers la plage voisine de Coutances, en suivant le contour indiqué aujourd'hui par les îlots de Chausey.

Le nom que porte encore aujourd'hui cet archipel,

et qui n'est qu'une corruption de celui sous lequel était jadis désignée cette forêt détruite, Siscy, Sisciac, Chesev, Chausey, n'est-il pas une probabilité que la ligne de faltes dont ces îlots étaient les sommets, formait jadis la barrière granitique contre laquelle venait se briser la fureur des flots?

Les actes des SS., monumens d'autant plus graves de la topographie antique de ces lieux, qu'aucun intérêt n'a pu faire sacrifier la vérité, multiplient les preuves à l'appui de cette présomption : ainsi le monastère de Caurac ou Taurac, fondé par St Similien, et réduit en cendres par les troupes de Clotaire I^{er}, après avoir été illustré par les vertus de SS. Eghin ou Egbin et Guinolé, s'élevait à quatre milles à l'orient de la pointe septentrionale de Cancale; l'ermitage de Manden, fondé à trois milles au nord-est du rocher d'Aaron, relevait, ainsi que le premier et plusieurs autres asiles de pénitence dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous, de l'autorité directrice de St Scubilion; ce pieux solitaire habitait lui-même le monastère de Maudan ou Maudun, qu'il avait institué à une lieue des hauteurs de Chausey. Vers le VII^e siècle, un autre monastère, dédié à St Moack, existait sur le rivage même de la mer, à sept lieues au nord-ouest de la ville de Dol. Le prince Rivallon,

ayant réduit en cendres ce cloître et son église, se retira avec ses satellites dans le château de Lhan-Kafruth, sis alors entre Chausey et le Mont Tombe. Ce fut dans ce manoir que St Thurien fut le trouver suivi de douze religieux. *Thurianus sumptis secum duodecim monachis, pedestre expeditione ad eum (Rivalonem) properare deliberat quem recidentem invenerunt in vico Lhan-Kafruth dicto (Vita Sancti Thuriani¹.)*

Le texte des manuscrits de l'abbaye du Mont St-Michel appuie cette solution de nouveaux arguments. Presque tous constatent cette particularité topographique avec une servile identité d'expression, qu'à une époque moins ingénue que celle à laquelle écrivaient ces révérends bénédictins, on eût pu flétrir de qualifications odieuses. *Qui quidem locus opacissimè tunc claudebatur sylvâ; longè ab Oceani, ut æstimatur æstu millibus distans sex.* Le *Neustria Pia*, qui donne des détails encore plus précis, empruntés sans doute par son savant auteur à des manuscrits auxquels les ravages du temps ou des hommes n'ont pas permis de venir jusqu'à nous, fixe l'étendue de la forêt de Sciscy : *ad sex milliaria in longum, ad quatuor in latum.* Ogée, dans son Diction-

¹ Gallet, *Mém. sur l'Orig. des Bret. Armor.*, chap. vi.

naire historique et géographique de Bretagne, et M. l'abbé Manet, dans son *Mémoire couronné*, appuient cette opinion, qui nous semble réunir pour elle, sinon des preuves irréfragables, au moins l'autorité de très-graves présomptions.

Le Couësnon, à ces époques reculées, passait à l'est puis au nord du Mont St-Michel, se jetait dans la Sélune qui, grossie par la Sée et les autres rivières et ruisseaux qui se dégorgent aujourd'hui dans la baie, roulait, large et profonde, à peu de distance du rivage actuel, se dirigeait vers les hauteurs que Granville hérisse aujourd'hui de ses toitures ardoisées, et tournant le roc actuel, allait s'emboucher dans la mer entre les coteaux de Chausey et ceux qui forment aujourd'hui les côtes de Coutances.

Cette supposition nous a été inspirée par le rapprochement d'extraits empruntés aux œuvres de deux des plus illustres géographes de l'antiquité. L'erreur dans laquelle sont tombés ces deux célèbres écrivains, loin de nous apparaître avec l'énormité qui leur a souvent été reprochée, nous a semblé très-aisément explicable par la méprise d'une lettre.

Ptolémée, à qui ses connaissances méritèrent le surnom de *Divin*, place les Avranchinais sur les

bords de la Seine, *Sekoana*. Ammien Marcellin, lui, fait se dégorger la Seine près Coutances; c'est-à-dire qu'il commet la même faute que l'illustre savant d'Alexandrie. Cette simultanéité d'erreur ne s'explique-t-elle pas d'elle-même, si l'on réfléchit que ces deux géographes écrivaient en grec; que, par conséquent, au lieu du mot *Senoana*, Sénune ou Sélune écrit sur les manuscrits, ils auront été trompés par l'analogie de forme qui existe entre le *kappa* et le *nu* des Grecs, et auront lu *Sekoana*. L'importance de la Seine, beaucoup plus considérable, et, par conséquent, beaucoup plus connue que la Sélune, les aura fait plus aisément tomber dans cette erreur.

On sera plus porté à adopter cette hypothèse, que l'étymologie du mot *Gersic* ou *Gersiic* prouve que la Sélune et les autres rivières qui unissaient leurs eaux dans un lit commun, se jetaient dans la mer, près Coutances: *Ger*, mot celtique, dont, par changement euphonique, nous avons fait vers, signifiait près, proche; *si*, forêt; *ic*, rivière; l'ensemble de cette dénomination composée, exprime donc: une terre ou île placée vers l'embouchure d'une rivière qui traverse une forêt.

A ces inductions s'en joignent d'autres qui les cor-

roborent et les confirment. Pourquoi saint Hélier, qui partageait la solitude de saint Marcou, serait-il venu s'embarquer à Genêts pour passer dans l'île de Jersey, si le cours du fleuve n'eût dû pousser plus aisément sa barque vers cette île? Comment, sans cette considération, ne se serait-il pas plutôt rendu au point où cinq lieues de mer séparent à peine notre littoral de cette île? N'est-ce pas également au bourg auquel il a depuis donné son nom que saint Pair lui-même vint se rendre avec saint Scubilion, son compagnon de voyage, lorsqu'ils voulaient se retirer dans l'île de Jersey pour y jouir d'une solitude plus complète?

Le concours des voyageurs qui désiraient passer dans l'île de Jersey vers le fleuve qui traversait dans ces temps reculés les bocages marécageux de notre baie actuelle, n'est-il pas, pour ceux qui pèsent les témoignages de l'histoire, un grave motif de penser que le cours de ce fleuve devait les porter aisément et directement vers cette île.

Le passage que nous avons emprunté à la vie de saint Thurien prouve, d'un autre côté, qu'aucun cours d'eau ne passait entre Lhan-Kafruth et les côtes de Bretagne, pour que l'évêque de Dol fit à pied ce trajet; or ce bourg, situé à une lieue du S.-E. du

monastère de St Moack, devait être à peu de distance à l'ouest du roc de Granville.

Long-temps après les catastrophes qui bouleversèrent la forêt et la changèrent en plaine de sable, le Couësnon passait encore à l'est et au nord du Mont St-Michel, comme le prouve ce vieux distique auquel donna naissance son changement de cours :

Li Couësnon a fait folie,
Si est le Mont en Normandie.

Une objection spécieuse à la première appréciation, semble combattre ce détail topographique. La profondeur de la mer entre les flots de Chausey et la pointe de Cancale, est plus grande de quelques brasses que celle des eaux qui séparent Granville de ce petit archipel¹. En effet, les plus basses marées qui réduisent à six mètres les eaux dans ce dernier canal, en laissent jusqu'à vingt entre l'archipel manchais et la côte d'Ille-et-Vilaine. Ne devrait-on pas conclure de cet accident d'hydrographie, que la pente naturelle des lieux dût entraîner le cours des rivières au midi de Chausey? Les motifs

¹ Carte de la baie du Mont St-Michel, levée en 1829 par les ingénieurs hydrographes de la marine, sous la direction de M. Beutemps-Beaupré, ingénieur hydrographie en chef.

que nous avons produits à l'appui de la proposition contraire suffiraient, selon nous, pour écarter cet argument; cette plus grande profondeur s'expliquerait par l'action plus énergique qu'exerce sur ce point le choc direct des marées, lorsque plusieurs faits géologiques d'un poids incontestable ne s'élèveraient point dans le sens de notre supposition. En effet, il suffit de réfléchir que l'action sidérale, en faisant refluer l'Océan dans la Manche, attaque de front l'ancienne ligne qui rattachait Chausey à la plage bretonne, et, par le choc perpendiculaire du flux, a dû insensiblement creuser cet espace sur lequel elle agit encore avec une puissance d'autant plus grande qu'elle s'y trouve resserrée dans une espèce de détroit ou chenal: et l'on comprendra aisément que la violence des flots a pu s'ouvrir une voie profonde dans la lacune que, entre les rochers granitiques de Chausey et de Cancale, pouvaient former anciennement des substances moins solides et moins durables; le sable marin au contraire a dû s'amonceler derrière le brise-lames qu'offre à trois lieues de notre côte ce petit archipel.

La nature granitique de Chausey indique d'ailleurs le cap de Cancale, dont les rochers sont de la même formation primitive, comme le point de jonction au rivage, plutôt que le roc de Granville, uni-

quement formé de schiste et de gneiss veinés de quartz.

Ces diverses preuves pulsent une nouvelle force concluante dans la nature du sol qui constitue presque toutes les côtes dont s'enserre l'est de notre baie, et que présente presque partout le bassin de nos rivières. Fouillez le fond du vallon qu'arrose la Sée, creusez les prairies où serpente le Couësnon et la Sélune, et partout vous rencontrerez le terrain d'alluvion, dont sont formés les rivages au fond de la baie. Certes, on ne soutiendra pas que cette espèce de tange soit un dépôt de la mer. L'élévation de ces falaises marneuses qui dominent souvent de plusieurs mètres le sol des grèves; les points avancés dans les terres où on la trouve, ne permettent nullement d'attribuer son dépôt aux flots de la mer; car il faudrait admettre que l'Océan pour avoir pu former ces vastes alluvions eût, pendant des siècles, submergé presque entièrement notre contrée.

Nous démontrerons plus tard que la tange doit sa naissance à la crue et au débordement des rivières. Les analogies nombreuses que la science tire de semblables formations, sont un argument qui nous dispense pour le moment de toute insistance. Nous nous contenterons d'observer que cette explication révèle sans effort un fait géologique dont toute

autre solution suppose un déluge de tout le pays.

Ces débordemens n'accusent-ils pas d'un autre côté une pente très-douce dans le cours des rivières? Ne révèlent-ils pas l'élévation que leur lit devait avoir à leur embouchure, et par suite leur facilité à franchir leurs rives? Ces déductions sont ainsi la confirmation de notre argumentation précédente.

Certes, quelque dévouement et quelque zèle que nous ayons apporté à l'étude de ces questions géographiques, où nous avons à reconstruire avec de vagues inductions une contrée détruite, comme l'illustre Cuvier réformait avec quelques débris fossiles les mastodontes, nous ne prétendons pas imposer à l'esprit des autres les rapprochemens à l'aide desquels nous avons cru évoquer du sein des grèves l'image du pays qu'y a enseveli la mer; nous avons seulement cherché une combinaison qui pût donner satisfaction à tous les renseignemens que l'histoire et la tradition peuvent offrir sur cette contrée, en s'harmoniant avec tous les faits qui sont du domaine des sciences naturelles. C'est de la concordance où nous avons vu se fondre et se combiner ces élémens divers, que notre travail s'est présenté à notre conviction revêtu de tous les caractères de vérité qu'il était en notre puissance de lui imprimer.

CHAPITRE III.

SUBMERSION.

Nous n'indiquerons pas la cause de la catastrophe qui a enseveli cette importante contrée de notre pays sous le flot niveleur des marées. La science est encore réduite à chercher l'explication de ces bouleversemens dont la surface du globe porte partout l'empreinte ; sans cesse interrogée sur les secrets de ses mystères, la nature n'en laisse que ra-

rement échapper les mots; et le mot de celui-ci elle ne l'a pas laissé tomber encore.

Cependant la géologie est parvenue par l'étude des faits isolés, à former un faisceau de documens sur lequel pourra reposer un jour la solution de ce problème.

Ces relais dont la Méditerranée ensable les rivages méridionaux de l'Europe et les plages de la Barbarie, ce sol d'alluvion dont est formée la base septentrionale de l'antique Delta; les sédimens que l'Atlantique assole continuellement aux rives orientales de l'Amérique du Sud, ne se lieraient-ils pas, dans un vaste système d'action et de réaction, aux conquêtes que la mer fait sur d'autres bords? Ne pourrait-on pas expliquer un jour par cette théorie la destruction de cette grande île de l'Océan occidental dont parle Platon, d'après l'assurance des prêtres égyptiens, et tant d'autres passages des auteurs grecs et latins, où se trouve consacré le souvenir de submersions et de déluges. Nous pourrions à l'avenir essayer nous-mêmes de rattacher à une cause commune tous les faits de cette nature épars dans les traditions et dans l'histoire. Quoiqu'il en puisse être, nous devons reconnaître que, dans l'état actuel des connaissances, la science impuissante à

combinaison et harmoniser tous ces accidens, s'est efforcée, par un faux système, de les expliquer en les isolant les uns des autres. Nous ne pensons point qu'aucune des solutions données soit complète.

Nous ne pouvons admettre, comme M. Maximilien Raoul l'avance dans ses belles études artistiques sur le Mont St-Michel, que cette invasion de la mer soit uniquement le résultat d'une marée équinoxiale favorisée par une tempête. Si telle eût été la cause, la submersion n'eût été que momentanée. Le vent tombant, la mer fût rentrée dans son lit : *cessante causa, cessat effectus* ; et la rive ancienne lui eût de nouveau opposé sa barrière. Des faits identiques confirment chaque jour cette remarque ; il n'est pas de grandes mers qui n'inondent des parties plus ou moins étendues de terrains qu'elles restituent immédiatement à la plage.

Les systèmes cosmogoniques sur lesquels Deluc, Saussure, Dolmuis et le philosophe allemand Silberschalz, basent leurs suppositions antédiluviennes, ne peuvent offrir une explication plus satisfaisante. L'étude géologique des lieux établit d'une manière plus naturelle que par des affaissemens de sol, sinon les causes, du moins le mode dont s'est effectuée cette catastrophe. L'action lente, mais continuelle de la

mer contre ces rives, ayant insensiblement rongé les barrières que lui a successivement opposées la nature des lieux, aura pu, soit dans une tempête, soit dans une haute marée, en briser et emporter les restes; le flot aura alors envahi les bas terrains qui, par ce renversement, lui seront restés ouverts; et ainsi, par des conquêtes consécutives, aura étendu sur les profondeurs de la forêt de Sesciac un épais linceul d'arène.

Nous ne sommes pas réduits à présenter comme justification unique de cette opinion, les arguments que nous offrent les probabilités et les analogies, le texte de tous les manuscrits de l'abbaye du Mont St-Michel; l'attestation des chartes et les dépositions des historiens les plus graves, la couvrent de leur autorité imposante.

L'antique manuscrit, dont l'introduction historique du grand cartulaire écrit à la fin du ^{xiii} siècle sous Robert du Mont, n'est qu'une élégante et riche copie, témoigne comme ce dernier que ce ne fut que peu à peu que l'étendue de la forêt passa sous l'empire des vagues.

D'après les actes des saints et les recherches de M. l'abbé Laurent Ruault, ancien curé de St-Pair, le flux de l'Océan s'avancait, dès le ^{vi} siècle, très-

avant dans le lit où coulent les trois grandes rivières actuelles. Ce n'est donc pas, d'après ces témoignages de la plus incontestable gravité, par l'effet d'une marée équinoxiale, rendue plus impétueuse par la furie du vent d'ouest, que s'opéra simultanément ce cataclysme, mais par une succession d'envahissemens plus ou moins rapprochés, plus ou moins considérables. Nul doute pourtant que la terrible marée de 709 n'ait eu une large part à cette vaste submersion. L'histoire manuscrite du Mont St-Michel par le révérend père Don Huynes, nous apprend même que c'est sous l'impétuosité de ses flots, chargés par une longue et fougueuse tourmente, que disparurent les restes de la forêt qui s'étendait encore entre le mont Tombelène et Avranches. *Il est ici, à noter*, dit ce savant bénédictin, à la plume duquel nous devons le plus important ouvrage que le monastère du Mont St-Michel nous ait transmis sur son histoire, « *que ce qui restait de bois et forêt entre » Tombelène et Avranches, fut totalement submergé et » emporté par l'impétuosité de la mer pendant l'année » que les chanoines employèrent à leur voyage d'Italie.. »*

Ce passage explique l'importance que le n° 24 de la bibliothèque d'Avranches, *fundatio et miracula Sancti Michaelis in Tumbâ*, donne aux submersions

de cette marée, en rapprochant du voyage des clercs députés au mont Gargan par St Aubert, le passage qu'il emprunte aux manuscrits d'une époque antérieure. L'auteur du *Neustria Pia* a lui-même, d'après ce récit inexact, contribué à répandre une erreur qui ressort palpable de l'irréfragable unanimité des preuves.

La mer ne resta cependant pas encore en possession constante de ce nouveau domaine, il fallait des causes rares et accidentelles, comme des marées extraordinaires ou des ouragans, pour porter ses flots sur ces lieux qu'elle avait changés en marécages. Louis-le-Débonnaire, dans une constitution où sont portés les noms des couvens qui ne doivent à son ^{ost} que des prestations en argent, met au premier rang dans ce dénombrement le monastère de St-Michel du premier marais, *monasterium Sancti Michaelis maresci primi*; l'opinion d'Osserius et les recherches de Déric pourraient être invoquées comme confirmation du texte de cette charte.

Nous compléterons cet aperçu de géologie rétrospective en appuyant l'explication que nous avons donnée sur les analogies qu'offrent dans les époques

¹ Armée.

ultérieures les accidens identiques dont cette plage n'a cessé d'éprouver les ravages. Sans invoquer le témoignage d'un anonyme qui, d'après M. l'abbé Manet, fixe au mois de mars 1163, l'époque à laquelle la mer compléta, entre Pontorson et Avranches, l'œuvre destructive de sa conquête, nous citerons, parmi les villages dont nous avons déjà dit que notre baie est le tombeau, les bourgades bretonnes, St-Louis, Mauny et la Feillette dans l'enclave desquelles l'abbaye de la Vieuville en Epiniac reçut, vers le XIII^e siècle, plusieurs donations, et qui ont disparu depuis effacées par les lames, sans laisser d'autres traces de leur existence qu'un souvenir de deuil dans les traditions, et des noms sans objet, restés jusqu'en 1660 sur les livres synodaux de l'évêché de Dol. Bourgneuf disparut vers la même époque dans une catastrophe semblable; au XV^e siècle c'est la paroisse de Tommen, d'après le livre rouge du chapitre du même évêché et l'opinion de M. Déric, qui succombe à son tour et s'abîme dans les grèves, léguant son nom à un écueil. Et plus près de nos jours, en 1630, St-Etienne-de-Paluel ne va-t-il pas joindre ses décombres aux ruines de tant de localités dont les procès-verbaux des commissaires des états de Bretagne nous ont légué la constatation mor-

tuaire? Mais, outre ces villages dévorés et engloutis, combien de vastes terrains, sol autrefois fertile, ont depuis développé de toute leur étendue la surface stérile des grèves? Les prairies de Césembre ne figurent-elles pas jusqu'en 1437 sur les registres cartulaires au milieu des revenus de l'église de St-Malo? Et ces domaines, dont le nom a été conservé jusqu'à nos jours par les rochers qui se trouvaient dans leur voisinage ou leurs limites, les Portes-Harbour, Grand et Petit-Bey, les Marais, le Falard, n'ont-ils pas été compris jusqu'en 1689 dans les aveux rendus aux ducs de Bretagne et aux rois de France, par les évêques de St-Malo? Sur le littoral du département de la Manche, combien de submersions semblables, depuis Pontorson jusqu'à Saint-Pair? Que l'on interroge les populations riveraines; que l'on compulse les chartiers des familles et les minutes des anciens dépositaires des actes, et l'on y verra les champs arables reculer à chaque siècle sous l'agression des flots. L'histoire de ces digues, élevées depuis plusieurs siècles pour protéger la côte bretonne contre cette incessante attaque, suffirait seule pour prouver la continuité de ces envahissemens. N'a-t-on pas vu sous Pontorson, dans ce siècle même, les vastes terrains cultivés payer à la mer

le tribut qu'elle n'a jamais cessé de prélever sur notre plage?

Si la cause de tant de désastres est demeurée voilée à notre intelligence, le mode d'action exercé par la mer sur ces plages nous est donc révélé par une série trop constante de catastrophes, pour que nous soyons réduit, dans l'explication du cataclysmes dont nous venons de produire le récit et les preuves, au seul témoignage des chroniqueurs. Au près de leurs annales se trouve, ainsi qu'on le voit, comme explications réelles de leurs ambiguïtés et supplément à leurs lacunes, l'enchaînement non interrompu de sinistres et de destructions, qui forme, dans les derniers siècles, l'histoire de cette baie et de ses rivages.

CHAPITRE IV.

ÉPOQUES GAULOISE ET ROMAINE.

L'histoire des convulsions naturelles qui ont modifié l'aspect de cette contrée, était une introduction nécessaire aux révolutions sociales à travers lesquelles les populations se sont élevées à leur état actuel de civilisation : l'étude des lieux devait précéder celle des hommes ; il importait en effet de bien connaître, préalablement aux événemens, le

théâtre sur lequel ils se sont accomplis ; il importe même de savoir quels peuples en furent les acteurs, avant de descendre dans la narration détaillée des faits historiques.

Il ne peut s'élever de discussions sérieuses sur la grande division des Gaules à laquelle appartenait, dans les temps les plus reculés, le rocher dont nous allons retracer l'histoire ; ce n'est cependant qu'à l'époque de la conquête romaine que des documens positifs jettent un éclat authentique sur l'état intérieur de ce pays.

S'il est d'expérience qu'il n'est point d'histoire pour les peuples vaincus, cette généralité oppressive existe pour les Gaulois, sans que le vainqueur ait eu besoin d'intervention tyrannique pour les dépouiller du noble héritage de leurs souvenirs nationaux : toutes les connaissances étaient concentrées dans les collèges des Druides, et ces prêtres philosophes, comme les Mages de l'Orient ou les Sages de la Grèce — Pythagore, Socrate, Thalès, — ne confiaient leurs enseignemens qu'à la mémoire de leurs adeptes. Ces traditions orales se sont évanouies d'elles-mêmes à travers les temps comme les chants de nos Bardes, autres monumens de ces âges inconnus : de cette ère de civilisation, il ne nous est

resté que la page muette des *dolmens* et des *menhirs*. Ce n'est donc que dans les fastes du peuple conquérant que nous pouvons trouver des renseignemens sur cette organisation sociale, qu'il devait effacer sous ses propres lois ; ce n'est que d'après le témoignage de ses géographes que nous pouvons même connaître la configuration et les divisions de ce pays.

A l'époque où Jules-César porta les armes romaines dans la Gaule proprement dite, cette vaste contrée, qu'entouraient les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées, l'Océan et le Rhin, était divisée en quatre régions subdivisées elles-mêmes en nombreuses cités oligarchiques et théocratiques : la Gaule Narbonnaise, la Gaule Aquitaine, la Gaule Celtique et la Gaule Belgique. C'est à la Gaule Celtique, qu'enveloppaient à cette époque la Garonne, la Marne, la Seine et l'Océan, qu'appartenait le Mont Tombe ; les Ambibares, sur le territoire desquels il s'élevait, étaient un des peuples qui habitaient la plage comprise entre la Loire et la Seine, et nommée Armorique, à cause même de sa situation littorale.

Une forêt, ainsi que nous l'avons établi, ou plutôt un bocage marécageux, environnait alors ce rocher : quelques détails donnés par Strabon sur les prêtresses de l'un des flots situés à l'embouchure de la

Loire, et par Pomponius Mela sur les vierges Bar-
 rigènes qui habitaient l'île Seyna, ont porté l'ima-
 gination aventureuse de quelques écrivains à brocher
 d'inventions merveilleuses l'histoire d'un point en-
 core plongé à cette époque dans d'épaisses ténèbres;
 d'après Déric et Saint-Foix, un collège de neuf
 Druidesses était établi sur ce roc, dédié sous le nom
 de Mont de Belenus, *Mons, vel tumba Beleni*, au
 culte de cette divinité. Selon ces historiens, les
 marins celtes ne commençaient jamais une expédi-
 tion importante sans faire acheter au Mont Belène
 des flèches enchantées qui, lancées dans les flots par
 le plus jeune des matelots de l'équipage, avaient
 le pouvoir de calmer les tempêtes. Dès que le navire
 était de retour au port, le jeune marin retournait,
 au nom de ses compagnons, offrir des présens aux
 vierges prêtresses, qui le renvoyaient après avoir
 paré ses vêtemens de coquillages, et, selon de naïves
 suppositions, comblé des plus tendres faveurs. Cet
 épisode, accueilli sans discussion par la plupart des
 auteurs dont la plume a reproduit les chroniques du
 Mont Saint-Michel, est malheureusement sans base
 dans l'histoire. L'existence de ce rocher au milieu
 d'une forêt ne laisse pas même la possibilité d'é-
 tendre à cette fiction romanesque ce que les deux

auteurs latins cités rapportent des îles armoricaines.

Lorsque l'on voit avec quelle légèreté des historiens, graves d'ailleurs, corrompent la vérité de l'histoire par les hypothèses les plus frivoles; lorsque l'expérience démontre la coupable facilité avec laquelle ces suppositions sont accueillies par leurs successeurs, n'est-ce pas un devoir pour l'écrivain sérieux d'indiquer la source de ces erreurs, et de flétrir les premiers auteurs de ces faux historiques?

Cependant, quoique toutes les histoires manuscrites du Mont Saint-Michel se taisent sur le caractère sacré que le culte druidique avait antérieurement imprimé à ce rocher; bien que le *Neustria Pia* observe le même silence, il nous paraît hors de doute que l'un des mornes dont la masse granitique domine encore les grèves, n'ait été, dans les temps antiques, consacré au sabéisme gaulois.

Cette proposition n'a rien d'ailleurs qui ne soit conforme aux rites du culte dont la voix de la tradition, et des inductions toutes puissantes, nous le représentent comme un des lieux révéérés. Les Druides en effet n'élevaient aucun temple, comme si, dans leur pensée, l'enceinte bornée d'un édifice eût protesté contre l'immensité divine. C'était au centre des forêts, et surtout sur les lieux élevés, qu'ils dressaient

leurs monolithes : or, ces deux rochers, dont les sommets dominaient les halliers marécageux de la forêt de Sciscy, ne s'offraient-ils pas d'eux-mêmes à la piété de ces peuples comme le socle de leurs *dolmens* ?

Mais nous ne pouvons admettre, avec la plupart des écrivains qui nous ont précédés dans le développement de cette histoire, que le nom de *Tumba Beleni* ait jamais été la désignation du Mont Saint-Michel ; nous croyons au contraire que cette dénomination n'a pu s'appliquer qu'à Tombelène, dans le nom duquel l'étymologie la présente encore aujourd'hui. On ne saurait en effet trouver à ce mot un radical plus naturel. Il est contraire à l'état des lieux de supposer, avec le *Gallia Christiana*, que Tombelène soit le diminutif de *Tumba*, *Tumbellana*, ce roc étant plus spacieux que le Mont Saint-Michel, quoique son élévation soit moins grande. Le Baud et don Huynes n'en empruntent pas avec plus de succès l'origine aux vers suivans du roman du Brut :

Del tumbel a Helaine fut
 Tumbe Helaine son nom reçut.

Nous ne nous arrêterons pas à discuter la version qu'une ignorance grossière de l'histoire de Normandie a pu seule faire adopter au hideux Marchangy.

Il nous suffira de rappeler que la famille des Montgommery, établie dans le comté d'Alençon lors de la conquête d'Angleterre, n'a figuré dans notre pays que postérieurement à cette époque, pour faire disparaître cette jolie fable d'amante éplorée, de colombe et de genêts, que l'accusateur royal enlumina si gracieusement, sans doute dans une des insomnies de ses nuits de sang.

Aucune explication étymologique ne donne, comme on le voit, une satisfaction aussi complète que celle que nous avons fait dériver si positivement du nom de l'un de ces rocs. *Ridiculi sunt*, a dit Adrien Le Valois, *qui nomen hunc-ec à tumulo nescio ejus mulieris, tumbam Helenæ vocandum existimant.*

Nous puisons, en faveur de cette thèse, une nouvelle induction dans le fait suivant :

Lorsque les légions romaines eurent porté jusqu'aux grèves de l'Océan les limites du grand empire, les conquérans voulant élever leur religion sur la théogonie gauloise, sans blesser trop brutalement les croyances de la nation soumise, élevèrent un temple au maître de leurs dieux en face des peulvans de Belenus ; le Mont Tombe, prenant alors le nom de *Mons Jovis* (Ninnius, écrivain du VII^e siècle), disputa les hommages des populations au Mont Be-

lène, comme dans l'intérieur du pays les autels d'un autre Mont Jou les disputèrent aux dolmens des Célans.

A cette époque, l'étendue de la forêt renfermait d'autres habitans que des peuplades celtiques. Les loups, les sangliers, et les urus, énormes habitans dont la race, disparue de ces contrées, est presque effacée du monde, peuplaient alors ses fourrés humides, *altissima latibula ferarum*, comme les désignent les vieux manuscrits¹.

Après que l'indépendance gauloise eut succombé dans le vallon de la Sée, sous l'habileté de Sabinus, la présence des Romains adoucit un peu l'aspect âpre et sauvage de ces contrées ; de larges voies militaires traversèrent cette solitude : l'une d'elles, partant de Rennes, *Condate*, s'avancant par Fins, *Fines*, où des débris d'origine romaine indiquent encore aujourd'hui son passage, la traversa du Mont Dol à Saint-Pair, *Fanum Martis*, ainsi que l'a

¹ Un bois de cerf, long de plus de 50 centimètres, et dans un état presque parfait de pétrification, a été trouvé en 1814, dans les marais de Saint-Méloir, par M. Garnier du Fougeray, questeur de la chambre des députés ; une tête d'urus en fut, vers le même temps, exhumée en présence du vénérable curé de la Frenaye, M. Goret.

établi, avec tant de gravité, le savant M. de Gerville.

Nous ne pensons cependant pas, comme cet illustre antiquaire, qu'elle atteignit cette localité en franchissant les hauteurs si ardues de Champeaux et de Carolles; il nous répugne de croire qu'elle n'ait pas suivi le vallon qui régnait au pied de ces falaises, lorsque l'amour insensé des difficultés eût pu seul lui faire adopter l'autre direction, qui l'écartait d'ailleurs de la ligne droite.

Une seconde voie partait de Corseul, *Corsilium* ou *Corsubium*, si riche en monumens romains, que les débris de tuiles et de poteries trouvés dans ses décombres ont suffi pour composer le ciment des nouveaux murs d'enceinte de Saint-Malo; et, après avoir, sous le nom de Chemin-d'Estre, traversé une contrée semée des noms les plus significatifs, *Châtellier*, *Villa*, elle passait entre les haies de Dol et le *Pas-au-Bœuf*, où les propriétaires des marais de Dol, dans leur opinion motivée sur la dérivation du *Couësson*, assurent que l'on a découvert, à l'entrée de la baie, les débris du point de jonction avec la voie de *Condate*: de là, elle traversait la baie pour sortir au havre de Porteaux, près du hameau *Le Camp*, en la commune de Vains, et se

dirigeait vers Bayeux par Villedieu ; près de cette ville, des monnaies, et surtout d'importans débris romains en offrent de nombreux vestiges.

La fréquentation de ces voies ne parvint pas cependant à aviver complètement cette solitude. Dès que la lumière du Christ eût jeté dans cette contrée barbare ses premiers rayons, et qu'à la voix des nouveaux apôtres beaucoup de fidèles se retirèrent du monde pour chercher loin des hommes le chemin du ciel, ce fut au désert de Sciscy qu'ils demandèrent le recueillement de ses retraites¹. Cette forêt marécageuse se peupla dès-lors de pieux anachorètes : Aroastre, Paterne, Scubilion, Gaud, Sénier, Similien y reluisirent tour-à-tour. C'est de là que ces saints personnages partaient pour évangéliser la contrée ; c'est là qu'ils revenaient remercier Dieu de leurs succès et préparer, par la méditation et la prière, de nouveaux triomphes au dogme sublime de la fraternité humaine. Tous les temples des idoles croulèrent à leur voix. Un monastère s'éleva sur les débris du *Fanum Martis*. Des croix

¹ At quia secretoria cœli pro contemplationis subtilitatem rimari volentibus gratissima esse solent remotiora heremi loca in ibi olim inhabitasse comperimus, (*Chr. ms. du xi^e siècle, fin du vol. 34 de la bibliothèque d'Avranches.*)

se dressèrent auprès des peulvans ; et sur les flancs du rocher consacré à Jupiter surgirent deux oratoires, sous l'invocation de saint Etienne et de saint Symphorien, martyrs. Ce roc, perdant même son nom païen, redevint, sous celui de *Mons Tumba*, le centre de la vie cénobitique.

Ici s'ouvre une période nouvelle pour l'histoire de ce rocher : c'est à cette époque que les actes des saints et les chroniques des auteurs chrétiens commencent à faire briller cette lueur qui, malgré les nuages dont le merveilleux des légendes offusque trop souvent la vérité, va cependant répandre chaque siècle un éclat plus pur sur les faits historiques.

En présence des actes surnaturels qui, dans les annales de ce lieu comme dans toutes les origines historiques, ornent et cachent trop souvent la réalité des faits, la tâche du narrateur est souvent pleine de dangers : il ne peut déponiller les événemens du vague mystique où les place le voile, très-souvent emblématique, à travers lequel les chroniqueurs les plus anciens nous les font apparaître, sans leur enlever le caractère religieux où se reflète la croyance et les mœurs des populations contemporaines, mythes qui, sous ce rapport, appartiennent encore à l'histoire. Il ne peut, d'un

autre côté, admettre l'ensemble naïf et miraculeux des traditions diverses et des légendes opposées, sans faire descendre l'histoire de sa sphère de gravité et la jeter dans un imbroglio de puérilités contradictoires.

Plein de respect pour tous les traits où peuvent se refléter les mœurs d'une époque, nous recueillerons les fictions empreintes de ce caractère, en nous efforçant toutefois de pénétrer jusqu'aux faits dont elles sont l'enveloppe poétique, — le symbole ; mais nous aurons soin de réduire ces traditions à leur simplicité primitive, et par conséquent à leur valeur réelle, en faisant ressortir les altérations successives à travers lesquelles elles se sont transformées sous la plume des historiens qui, vers le ^{xiii}^e siècle surtout, se sont étudiés trop souvent à les dénaturer, et en indiquant l'époque de ces altérations et de ces paraphrases. Plus sévère à l'égard de la série de miracles dont les moines, dans un intérêt beaucoup plus temporel que religieux, se sont plu à frapper l'imagination populaire et à charger leurs manuscrits, nous dégagerons de ces broussailles la marche de notre récit.

Les premiers ermites, que les chroniques nous présentent réunis dans ce lieu et dans les bocages

circonvoisins, par la ferveur du christianisme naissant, avaient élevé, sur le versant méridional de la montagne, deux églises placées sous l'invocation du premier martyr chrétien et du premier martyr des Gaules. Ils formèrent sans doute au *v^e* siècle l'un des nombreux monastères que saint Pair et saint Scubilion établirent dans cette profonde solitude. Ils y vivaient loin du monde, dans la méditation, la prière, et les autres pratiques de l'existence contemplative.

Le pasteur du village nommé d'abord Astériac, et depuis Beauvoir, subvenait aux nécessités de leur vie ; lorsque leurs provisions étaient épuisées, ils allumaient un feu sur leur rocher, et la fumée, se déployant et montant dans le ciel, avertissait le prêtre charitable de leurs besoins. Un âne était aussitôt chargé d'alimens, et, protégé par un guide invisible, cet humble messenger allait, sur l'ordre de son maître, leur porter la nourriture indispensable à leur vie. Tel est le récit où un écrivain du *x^e* siècle a épanché la fraîcheur de son imagination, et la naïveté de sa foi. Ce n'est que dans un poème du *xii^e* siècle¹ que l'on voit, pour la première fois,

¹ Chronique en vers du Mont Saint-Michel, par Guillaume de Saint-Pair.

un loup dévorer l'âne, et Dieu, en punition, le condamner à remplir l'office de l'animal providentiel : cette version, fruit de l'imagination de quelque moine qui crut embellir ce récit en le chargeant de cet ornement grotesque, a cependant été admise sans critique par plusieurs historiens estimables, au nombre desquels doit être cité le père Dumoustier, et s'est ainsi revêtue, aux yeux d'écrivains consciencieux, mais trop crédules, d'un caractère précieux d'authenticité historique.

La submersion graduelle de la solitude de Sciscy, berceau et tombeau de tant de communautés religieuses dont les noms seuls sont parvenus jusqu'à nous, fut probablement la cause la plus puissante de la destruction de ce couvent, qui n'existait plus dès le commencement du VIII^e siècle.

CHAPITRE V.

ÉGLISE COLLÉGIALE.

Vers cette époque saint Aubert, que l'éclat de ses vertus avait désigné aux suffrages du peuple, fut élevé au siège épiscopal d'Avranches ; ce vertueux prélat, dont le patrimoine renfermait les villages de Huisnes et de Genêts, se retirait fréquemment sur le Mont Tombe pour s'y livrer à la prière. Cette montagne devait recevoir de cet évêque une consécration

nouvelle. Un ange, lui ayant apparu durant son sommeil, lui ordonna d'élever sur le sommet de ce rocher un oratoire en l'honneur de saint Michel. Le prélat n'ayant pas reconnu, dans cette révélation, la manifestation d'une volonté céleste, reçut, dans une vision nouvelle, l'injonction d'accomplir le premier commandement ; *mais*, ajoute le plus ancien chroniqueur, *comme l'esprit des prophètes n'inspire pas toujours les prophètes*, l'évêque ajourna encore la construction prescrite, et supplia Dieu de lui faire connaître plus positivement ses desseins.

Un voleur ayant, sur ces entrefaites, dérobé un jeune taureau, le cacha sur le sommet de ce rocher, dans l'espoir que le maître de cet animal ayant perdu, par l'inutilité de ses recherches, l'espérance de le recouvrer, il pourrait tirer sans danger bénéfice de son larcin.

Une troisième déclaration de la volonté divine poussa plus énergiquement le peu confiant évêque à exécuter les premiers ordres du ciel, et lui enjoignit de ne point quitter la montagne que ces commandemens ne fussent accomplis ; on montrait encore au *x^e* siècle, comme preuve de la réalité de ce fait, le quartier de roc où une inscription, que l'on eût pu croire gravée par le doigt d'un homme,

rapportait que le pieux évêque s'était assis tant qu'avaient duré les travaux¹.

Le récit historique servant d'introduction au Grand Cartulaire, dressé sous la prélature de Robert de Thorigny, est le premier ouvrage qui ait substitué à ce dernier trait du chroniqueur ancien le récit d'un nouveau miracle. Au lieu de cette pierre et de son inscription, c'est l'empreinte du doigt de l'Archange sur le front même de saint Aubert, qu'il cite comme la preuve et la confirmation de ce récit merveilleux. Les précautions oratoires, dont au reste l'auteur a cru nécessaire d'envelopper cette énonciation, prouvent assez sa timidité et sa défiance.

Le prélat ayant alors demandé à quel signe il reconnaîtra le lieu sur lequel il devrait jeter les fondemens de ce temple, reçut de l'ange l'ordre d'élever cet édifice là où il trouverait un taureau caché.

Quelle étendue doit avoir l'édifice, reprit l'évêque ?

¹ *Interea tertiâ ammonitione venerandus episcopus pulsatur hausteriûs, ut qui non adquierat bis ammonitus locum adiret celerius à quo tamen se sciret egrediendum nullatenus priusquam perficeret quod fuerat jussus. Ad cujus fidei confirmationem monstratur etiam ibidem usque in presens petra quasi digito hominis inscripta super quam memoratus episcopus recedit quoadusque opus ad finem adduxit. (N° 54, dernier ms.)*

et il lui fut répondu par une voix d'en haut : l'espace que l'animal aura foulé de ses pieds.

Convaincu enfin par cette vision, le vénérable évêque se rendit processionnellement, en chantant les louanges de Dieu, vers ce lieu, où une multitude de travailleurs, réunis des campagnes voisines, entreprirent aussitôt l'ouvrage commandé par un ordre divin.

L'emplacement de l'église fut bientôt aplani ; deux pointes de rocher résistèrent seules à tous les efforts ; on épuisa inutilement tous les moyens pour les ébranler : les travailleurs s'arrêtaient devant ce double obstacle, désespérant d'en triompher, lorsqu'un homme, nommé Bain, du village de Huisnes, averti par un songe, disent les manuscrits de la bibliothèque d'Avranches, vint avec ses douze enfans et fit disparaître ces quartiers de roc avec une facilité qui émerveilla tous les assistans.

Ce fait, qu'attestent les auteurs des histoires manuscrites les plus anciennes, est un de ceux que s'est attachée à dénaturer la fiction. Le pied d'un enfant aux langes aurait suffi à saint Aubert pour arracher et précipiter du sommet de la montagne la pointe de rocher sur laquelle a été construite depuis une chapelle sous l'invocation de ce saint évêque.

Une des premières traces authentiques que nous trouvions de ce fait est la mention qu'en renferme une bulle du pape Jean IV, sous la date de 1445. Les habitants du Mont Saint-Michel font encore voir à ceux qui visitent ce lieu célèbre, l'empreinte du pied de l'enfant creusée dans le roc. Malheureusement pour ces assertions naïves, le gisement de ce bloc, la direction de ses fissures concordantes avec celles du rocher principal, tous les détails enfin que révèle son étude géologique, fournissent la preuve matérielle qu'il se trouve au lieu et dans la position où l'a placé la nature.

Malgré les prescriptions divines, saint Aubert conservait encore quelque incertitude sur la grandeur que devait avoir cette église. La nuit s'écoulait sans que l'évêque pût triompher de sa perplexité, lorsqu'une voix se fit entendre : Va, lui dit-elle, et jette les fondemens de l'oratoire là où il te sera désigné.

Le prélat se rendit aussitôt sur la montagne. Or, la rosée qu'une nuit sereine avait épanchée avec abondance, avait laissé seul sans humidité le terrain sur lequel devaient reposer les murs de l'édifice ; la forme en était ronde, et son enceinte pouvait contenir cent fidèles.

Les travaux furent poussés avec ardeur. Saint Aubert, pensant alors au prix qu'aurait pour son église quelque gage de la faveur de son céleste patron, envoya, par l'inspiration de l'Archange, deux clercs au Mont Gargan d'Italie, pour obtenir des religieux de ce monastère quelques précieux vestiges de l'apparition de l'Archange. L'abbé, tel est le titre sous lequel est désigné le supérieur de ce lieu par les anciennes pancartes du Chartrier du Mont Saint-Michel, ressentit une vive joie de voir la dévotion au plus puissant guerrier céleste s'étendre dans l'Europe occidentale ; il donna avis de leur arrivée à son évêque Laurent, qui occupait alors le siège de Siponte (*Manfredonia*) ; et, après leur avoir accordé l'hospitalité la plus cordiale, il leur remit une partie du manteau de pourpre que l'Archange avait laissé sur l'autel consacré de ses mains, et un fragment du marbre sur lequel il avait posé ses pieds. Ce voyage dura une année entière. Ce fut le jour même où s'achevaient les derniers travaux de l'église que les deux clercs effectuèrent leur retour.

De grands changemens étaient survenus durant leur absence. Non-seulement le rocher s'offrit à leurs yeux, paré des édifices dont ils avaient vu jeter les

fondemens , mais la forêt avait disparu sous les flots et sous les sables.

Saint Aubert ne fut pas plutôt averti de l'approche de ses messagers, qu'il se porta à leur rencontre en chantant des hymnes. Si l'on en croit les chroniqueurs, pendant tout le voyage, les reliques, transportées par les deux envoyés, révélèrent leur sainteté par des miracles : un grand nombre d'infirmes furent guéris par leur attouchement ; douze aveugles reçurent le don de la lumière ; une femme privée de la vue s'étant fait conduire sur leur passage dans la paroisse d'Astériac, les suivit jusque sur le rivage, où les ténèbres qui voilaient ses yeux se dissipèrent soudainement. « Oh ! qu'il fait beau voir », s'écria cette infortunée dans l'émerveillement que lui causa le spectacle offert à ses regards ; et la reconnaissance populaire aurait, en commémoration de ce prodige, changé l'ancien nom de ce lieu contre les derniers mots de cette exclamation.

Ce retour eut lieu le 15 octobre 709, selon l'histoire du révérend don Huynes, et le 16, selon le récit des Chroniques manuscrites les plus anciennes.

Une diversité d'opinion plus frappante règne entre les auteurs de ces écrits dans le récit de la consécration, faite par l'évêque d'Avranches,

de l'église qu'il venait d'élever sous l'invocation du Prince de la milice céleste.

Cette cérémonie eut lieu, d'après les manuscrits primitifs, le jour même du retour des trois clercs; Don Huynes en reporte la célébration au lendemain de leur arrivée. Les reliques, d'après son histoire, la plus étendue qui nous soit parvenue, furent déposées dans le temple, et le saint prélat, ainsi que tous ceux qui l'avaient suivi sur le Mont Tombe, se retirèrent dans des cellules autour de l'oratoire pour se préparer, par la méditation et la prière, à la solennité du lendemain.

La nuit descendit sur la montagne sans arracher le pieux évêque à ses ferventes préoccupations. Saint Michel, lui apparaissant durant ces heures de recueillement et de silence, lui déclara que le Seigneur, accompagné de ses anges, était descendu du ciel pour faire la dédicace de l'église nouvelle, mais qu'il n'en devait pas moins, le jour suivant, se rendre dans cet oratoire pour y offrir à Dieu l'hommage de ses vœux. Le vigilant pasteur avertit le lendemain son troupeau de la nouvelle faveur qui venait de consacrer ce lieu, et, accompagné de son clergé et d'un peuple nombreux, il prit les précieuses reliques et les déposa sur l'autel de l'Archange, après

avoir chanté l'office canonial , et célébré les mystères sacrés.

Saint Aubert voulut que de ce lieu , objet de sa prédilection, la prière montât sans cesse vers le ciel; il y établit douze chanoines qui , attachés par les liens perpétuels d'une commune observance , devaient s'y vouer au service de l'Archange bienheureux. Il pourvut à leurs besoins : les cellules construites autour de l'oratoire leur furent assignées pour demeures , et les villages de Huisnes et de Genêts , qu'il détacha de son patrimoine, furent érigés en dotation de cette communauté naissante. Tout était donc prévu ; un seul besoin restait à satisfaire : l'eau douce manquait à ces religieux. Frappé de l'impossibilité d'obtenir de ce roc , au péril des flots , cet élément si nécessaire à l'existence humaine , il rassembla son troupeau , et , réunissant ses prières , il invoqua le nom de celui qui , dans le désert , avait fait jaillir des eaux vives des flancs du rocher pour étancher la soif de son peuple. Eclairé par une inspiration de l'Archange , l'évêque indiqua un point où , en creusant le roc , on trouva une source assez abondante pour suffire à l'usage des habitants , et dont les eaux , entre autres propriétés attestées , disent les historiens , par de nombreux exemples ,

étaient un remède aussi prompt qu'efficace contre la fièvre.

Le saint prélat, ne voulant pas s'éloigner sans avoir offert de nouvelles actions de grâces au Seigneur, se rendit à l'oratoire où l'Archange, dans une dernière apparition, lui déclara qu'il prenait cette montagne sous sa protection spéciale. L'évêque, ravi de joie, donna sa bénédiction aux chanoines et retourna dans sa ville épiscopale veiller sur les peuples qui lui avaient confié leur direction spirituelle.

Telles sont les légendes, limbes historiques de cette histoire. En présence des prodigieux édifices élevés par la piété libérale des ducs normands, des rois de France et d'Angleterre sur cet écueil, les chroniqueurs ont cru devoir expliquer par des miracles ce que la position et le caractère architectural de ce monument avaient d'audacieux et de gigantesque. L'intervention du Ciel leur a semblé nécessaire pour l'inspiration et l'exécution d'un tel projet. Ce monastère, dont l'existence est encore aujourd'hui un prodige de l'art et de la persévérance humaine, ne s'est expliqué dans leurs esprits religieux que par la volonté divine et la puissance des miracles : le merveilleux n'est-il pas d'ailleurs l'essence des

premières traditions de tous les peuples, de toutes les villes ? La Grèce et l'Égypte ont leur époque fabuleuse ; Rome a ses fondateurs allaités par une louve, et Babylone sa première reine nourrie dans son enfance par des colombes. C'est là une nécessité à laquelle n'ont pu échapper les Chroniques de ce rocher ; l'histoire des peuples, comme l'enfance des hommes, se berce dans les illusions et les fables.

Le bruit de ces prodiges ne tarda point à s'étendre des campagnes de l'Avranchin, où il répandit la ferveur et la joie, jusque dans les contrées les plus éloignées. Le souverain pontife Constantin, voulant témoigner son respect pour ce nouveau Mont Gargan, et favoriser le culte dont il devenait l'objet, envoya aux chanoines qui y vivaient un nombre considérable de reliques. Le roi de France lui-même, Childeberr II, secondant par son exemple la dévotion en ce lieu, y vint en pèlerinage courber sa tête couronnée devant l'autel de l'Archange. Un reliquaire d'argent, renfermant des ossemens de saint Barthelemy et de saint Sébastien, offert en hommage par ce monarque, se voyait encore au XVIII^e siècle dans la trésorerie du Mont Saint-Michel. Le Mont Tombe ne fut plus connu que sous le nom de son céleste Protecteur. Une ville du duché de Bar

sur la Meuse, prit elle-même, dès l'an 709, le nom de Saint-Mihiel. Les diocèses d'Avranches, de Dol, de Coutances, de Rennes et d'Aleth admirent sa fête dans leur liturgie. Saint Aubert, heureux des succès nouveaux qui chaque jour consacraient cette institution naissante, ne cessa — durant les années qui s'écoulèrent entre la fondation de l'oratoire et l'époque où, plein de jours et de vertus, il s'endormit dans le Seigneur, — de venir sur cette montagne remercier le Ciel des grâces dont il avait couronné son entreprise.

Ce vénérable prélat étant mort en 725, reçut, d'après son vœu, les honneurs funèbres dans l'église du Mont Saint-Michel, près de l'autel même où il avait coutume de célébrer les saints mystères.

Vers cette époque l'Irlande, sous le sceptre du prince Olga, fut ravagée par un dragon gigantesque. Les couleurs dont la pieuse crédulité des chroniqueurs a paré cet épisode de notre histoire, l'illuminent de reflets fabuleux moins propres à orner la vérité qu'à la compromettre. Les gazons et les arbrisseaux étaient brûlés par les poisons que distillait la bouche de ce monstre; son haleine putride chargeait l'air de miasmes mortels. Ce pays

ayant été délivré de cet ennemi cruel , le peuple attribua son affranchissement à la protection de saint Michel , et , dans sa reconnaissance , députa quatre des personnages les plus distingués de la contrée au Mont consacré à l'Archange , pour y déposer une épée et un bouclier d'une petitesse extrême trouvés , selon quelques historiens , près du cadavre du dragon , et selon d'autres , *ex-toto* emblématique des armes au moyen desquelles le céleste Guerrier avait terrassé son redoutable ennemi.

Les envoyés se dirigèrent vers le Mont Gargan d'Italie. Leur voyage durait déjà depuis long-temps , et le but de leur mission semblait fuir devant leurs pas , lorsqu'ils entendirent parler du Mont Saint-Michel , auquel on donnait aussi parfois le nom de Mont Gargan. Découragés par l'étendue de pays qu'ils devaient encore franchir , ils résolurent de se rendre vers cette montagne consacrée au Messenger céleste , et vinrent y accomplir le vœu de leurs compatriotes.

Charlemagne donna une nouvelle preuve de la dévotion que , dans ce siècle , la propagation de ces faits merveilleux avait excitée parmi les populations de son vaste empire , en faisant placer l'image de saint Michel sur ses étendarts.

Les chanoines du Mont Saint-Michel se montrèrent, durant le premier siècle de leur institution, fidèles à la pieuse pensée qui les avait attachés au culte de l'Archange : leur montagne devint à la fois un lieu de prière et d'étude. Tandis que des hordes de barbares épaississaient par leurs excursions déprédatrices les ténèbres qui enveloppaient la Gaule, la religion et la science trouvaient dans le diocèse d'Avranches, et surtout au Mont Saint-Michel, un refuge et un asile ; les religieux de Glanefeuil fuyant devant le glaive des Normands, et n'emportant de leurs monastères embrasés d'autres trésors que les reliques de leur patron, rencontrèrent, d'après une lettre de l'abbé Odon à Adilmodus, archidiacre de l'église du Mans, un des chanoines de Saint-Michel-aux-deux-Tombes, qui, après un voyage de deux années en Italie, rapportait de la capitale du monde chrétien d'antiques et précieux manuscrits sur la vie des saints. Les malheurs de cette sombre époque ne suspendirent point d'abord les pèlerinages dont ce roc vénéré était devenu le centre. Plusieurs monumens historiques contemporains, le *Livre de la Translation et des Miracles de saint Frodobert*, et la *Vie de saint Vannes de Verdun*, par le bienheureux abbé Richard, en offrent des

témoignages. Le redoublement de calamités, que la sanglante invasion appesantit sur la Neustrie entière, força seul la religion à quitter une montagne où la ferveur, relâchée par la prolongation des désordres, ne put retenir les ministres.

Ce rocher ne resta pas cependant désert. Sa position au milieu des palus maritimes que présentent encore les grèves qu'il domine, l'offraient comme un asile aux populations tremblantes, que la hache et la torche des barbares du Nord refoulaient dans les lieux les plus inaccessibles : aussi une multitude de malheureux, que le besoin forçait sans doute de piller les campagnes, et que l'une des Chroniques manuscrites du Mont Saint-Michel flétrit de la qualification de brigands, y remplaça-t-elle les clercs ; les cris de détresse et les bruits guerriers y succédèrent au calme et aux pieux murmures de la vie cénobitique.

Le traité de Saint-Clair-sur-Epte retira ce lieu de l'abjection où l'avaient fait tomber ces invasions et ces guerres. Dès que Rolf eut reçu des mains de l'archevêque Francon l'ablution sainte, qui changea le guerrier féroce en monarque législateur, son premier soin fut de réparer, par de magnifiques bienfaits, la désolation qu'il avait étendue sur les lieux

sacrés. Le Mont Saint-Michel fut un des établissements religieux qu'il dota de ses largesses, durant les six jours qu'il passa sous les blancs habits du catéchumène. Ce monastère lui dut la terre d'Ardevon, l'une de ses plus riches propriétés. Là ne s'arrêta pas sa bienveillance pour cette montagne révéree; il rappela sous la règle cénobitique les chanoines que la guerre en avait éloignés, et leur confirma leurs dotations anciennes. Ce refuge tumultueux redevint donc un lieu de prières. Cette restauration ne produisit point l'effet que ce prince avait pu s'en promettre. Le relâchement des mœurs, où le désordre des temps avait plongé les chanoines dans l'existence dissipée des villes, avait trop profondément vicié leur vie pour qu'ils pussent se ployer de nouveau à l'abstinence de la vie solitaire. Les nombreuses possessions dont les enrichit Guillaume Longue-Épée, fils du Conquérant, ne firent que développer leurs penchans mondains; les villages de Madray ou Moidrey, Carcey, Mariney, Curey, les Forges, Solinnay, Macey, Dommaney, Scaley, la moitié de Crommery, Pelton, Vergonçay, Mannay, Saint-Jean-sur-le-Rivage, avec l'église, le moulin, les prés et les vignes; enfin le village de Mesnil-Rouge, furent ajoutés par la munificence de

ce prince aux biens qui, avant les libéralités de Rolf, avaient pu suffire à leurs besoins. Ce développement si rapide de leurs richesses fut l'écueil où vint se briser leur dernière vertu. Avec les moyens de se satisfaire, leurs passions prirent essor ; l'église resta déserte ou fréquentée par des clercs légèrement rétribués, tandis que les chanoines dépensèrent, dans la mollesse et dans les plaisirs, les richesses provenant de la piété des princes : ces prébendes furent recherchées par la noblesse du pays ; la table, le monde, la chasse se partagèrent exclusivement dès-lors une existence qui n'eut plus d'autre emploi ni d'autre objet que les plaisirs.

Ces désordres devinrent surtout un sujet de scandale pour la contrée, lorsque le cercle ducal eut passé sur la jeune tête de Richard 1^{er}. Ce prince, dans lequel la maturité de l'esprit devança celle de l'âge, ne comptait encore que dix années lorsque la mort lui enleva son père : héritier de sa puissance, il lui succéda également dans la piété, et surtout dans la dévotion qu'il portait au Mont Saint-Michel. Il s'y rendit plusieurs fois en pèlerinage, lorsqu'il eut triomphé des ambitions et des haines qui grondaient autour de son pouvoir nais-

sant. Ces pieux voyages le convainquirent de la gravité des désordres que lui avait déjà signalés la clameur publique. Le duc fit comparaitre les chanoines devant lui ; il leur reprocha l'oubli de leur caractère, à la sainteté duquel leur vie folle avait substitué l'abjection de tous les débordemens. Il s'efforça de les ramener, par les remontrances, les prières et les menaces, à la régularité de la vie religieuse. Remontrances, prières, menaces, tout fut inutile. Ces chanoines, dominés par la puissance de leurs habitudes licencieuses, ne se contentèrent plus même des revenus annuels dont la piété avait enrichi leur chapitre ; ils vendirent plusieurs vases sacrés, et de précieux paremens d'autels pour subvenir aux dépenses exagérées qu'entraînaient leurs dérèglemens. Richard, désespérant alors de les arracher à cette obstination criminelle, résolut de remplacer cette communauté déchuë par un monastère de Bénédictins, dont la règle sévère, la vie dévote et studieuse répondaient parfaitement à la sainteté de ses intentions : les conseils de l'archevêque de Rouen et de l'évêque de Bayeux le confirmèrent dans ce pieux dessein, pour l'exécution duquel il requit et obtint aussitôt l'approbation du souverain pontife Jean XII, et du roi Lothaire, son suzerain.

Ces démarches ne purent être entourées d'un mystère que ne pénétrât l'esprit méfiant des chanoines : aussi, ne voulant point se plier aux pratiques de la vie sévère sous le joug de laquelle on voulait les courber, s'empressèrent-ils de transporter chez les complices de leurs excès tout ce que le Mont Saint-Michel possédait de reliques, de titres et d'objets précieux. Dans cette soustraction disparurent les documens que cet établissement possédait sur son histoire.

Cependant Richard 1^{er} s'était rendu à Avranches, suivi d'un nombreux cortège de prélats et de seigneurs : trente religieux, sortis des abbayes de Saint-Wandrille, de Saint-Taurin-d'Evreux, de Jumièges et de Saint-Melaine, s'y étaient réunis par ses ordres. Il expédia aussitôt un des officiers de sa cour avec plusieurs soldats au Mont Saint-Michel, pour notifier ses desseins aux chanoines, et y prendre des mesures provisoires de sûreté. Ce seigneur, s'étant fait remettre les clés de la trésorerie et de l'église, fit connaître aux chanoines les ordres de son souverain : ils devaient se soumettre aux austerités de la vie claustrale en prenant l'habit de saint Benoist, ou quitter une montagne qu'avaient trop long-temps profanée leur dissipation et leurs

vices. Ces hommes qui, pour la plupart, issus des premières familles de la contrée, n'avaient cédé qu'à l'appât des richesses en briguant les hermines d'une institution dotée de nombreux et vastes domaines, ne balancèrent point devant une telle déclaration : tous abandonnèrent ces lieux, moins deux pourtant qui obéirent, dans leur résolution, à de bien différens motifs. L'un, nommé Durand, animé d'une dévotion fervente envers l'Archange, préféra se soumettre au vœu du prince que de quitter le lieu où l'avait conduit une foi sincère ; l'autre, que les manuscrits du Mont Saint-Michel nomment Berneher et Bernier, ne sollicita la permission de rester dans sa cellule, que pour se procurer le moyen d'enlever le corps de saint Aubert, qu'il y avait provisoirement caché. Mais en vain alléguait-il sa vieillesse et ses infirmités pour obtenir du commissaire la permission de passer dans cet étroit logis le peu de jours que Dieu lui laisserait à vivre ; ses instances d'abord, puis ses emportemens et ses menaces, ne purent lui obtenir cette faveur : il fut contraint par l'officier du duc de se retirer dans une maison bâtie sur le penchant de la montagne. Le monastère ainsi placé sous la surveillance des gardes du prince, l'envoyé ducal retourna aussitôt

vers son souverain pour lui rendre compte du succès de sa mission.

Ainsi finit, après deux cent cinquante-sept années d'existence, quatre-vingt-quatorze ans après la conquête normande, ce Chapitre devenu, par les écarts d'une vie dissolue, une injure pour son fondateur, et pour la contrée un sujet de scandale.

CHAPITRE VI.

ABBAYE.

I.

MAYNARD I^{er}. — 966-991. — A la nouvelle de l'accomplissement des ordres qu'il avait donnés à son envoyé, le duc Richard quitta la ville d'Avranches avec toute sa cour, et, joyeux de la réussite de ses projets, se dirigea vers le Mont Tombe : les nouveaux moines le suivirent, en chantant des hymnes et des cantiques en l'honneur de saint Michel ; un brillant cortège d'é-

vêques, d'abbés et de seigneurs se pressait autour du jeune duc. Ce prince établit lui-même, sur ce rocher vénérable, la colonie religieuse à la piété de laquelle il remit le soin d'en honorer le Patron.

« Ainsi, dit le révérend père don Huynes, dans son » Histoire manuscrite, ces agréables plantes, cueillies » aux cloîtres Bénédictins, commencèrent à faire » paraître leurs fleurs et leurs fruits en ce palais » des anges, et à répandre de tous côtés une odeur » si suave, que plusieurs, renonçant aux délices du » monde, vinrent prendre place en cette terrestre » Jérusalem. » Ces religieux résolurent aussitôt de procéder, selon la règle de saint Benoist, à l'élection de leur abbé; et, par un accord spontané, portèrent leurs suffrages sur le vertueux Maynard qui avait quitté la stalle abbatiale du monastère de Saint-Wandrille pour venir, dit le chroniqueur dont nous avons déjà cité les expressions, « combattre » plus vaillamment sur ce rocher comme simple soldat avec les armes de l'obéissance. » Richard, voulant signaler sa magnificence envers cette institution nouvelle, ne se contenta point de confirmer à ce monastère les bienfaits dont le zèle et la ferveur avaient enrichi l'église collégiale ancienne; il remplaça les vases et les ornemens précieux desti-

nés au service de l'autel, et que les anciens titulaires avaient enlevés ou vendus pour satisfaire leurs penchans désordonnés ; il déclara l'abbé électif par ses religieux, se réservant seulement le droit de lui présenter le bâton pastoral. Il investit ce dignitaire de la pleine juridiction temporelle sur les habitans du rocher ; et, pour donner une consécration solennelle à cette charte, qu'il fit ratifier plus tard par le roi Lothaire, alors en résidence à Laon, et par une bulle du pape Jean XIII, il la déposa lui-même, après l'avoir signée, sur l'autel du saint Archange. Ce Mont lui dut encore d'autres preuves d'affection et de piété : de nouveaux bâtimens suppléèrent par ses soins à l'insuffisance des cellules pour le logement des religieux, et de hautes et fortes murailles enveloppèrent le sommet du rocher où se trouvèrent réunis et protégés les anciennes constructions et les nouveaux édifices.

L'abbé Maynard conserva dans sa prélature la même humilité qui lui avait fait résilier celle du monastère de Saint-Wandrille. Au lieu de confier à l'un de ses religieux la charge de sonner l'office divin, ainsi que le lui permettait la règle de saint Benoist, il se chargea lui-même de cette stricte obligation, et, à cet effet, il choisit pour demeure

la cellule antérieurement habitée par l'artificieux Bernier, — la plus voisine de l'oratoire.

Le chanoine Durand, ayant sollicité l'habit religieux, fut accueilli avec bonté par Maynard, qui lui confia l'office de chapelain. Foucault, neveu de Bernier, obtint une réception aussi bienveillante ; mais il essaya vainement d'en étendre la faveur à son oncle.

Les vingt-cinq années durant lesquelles ce prélat reluisit à la tête de son monastère furent une période de régularité, de concorde et de paix. Conan 1^{er}, duc de Bretagne, lui donna ainsi qu'à son monastère, par une Charte du 28 juillet 990, la paroisse et seigneurie de Villamer avec ses dépendances et appendices, entre autres avec droit de haute, basse et moyenne justices. Il sut conquérir le respect et l'affection de tous ceux, religieux ou séculiers, sur lesquels s'étendait sa puissance. Ce modeste éclat des vertus claustrales fut la seule illustration dont brilla sa prélature ; on pourrait le penser, d'après le témoignage presque unanime des écrivains. Cependant M. Blondel, dans son opusculé historique sur le Mont Saint-Michel, et M. l'abbé Desroches, dans son *Histoire du Diocèse d'Avranches*, rapportent que, sous son

gouvernement , les religieux , livrés à l'étude des sciences divines et humaines, se rendirent célèbres par la culture des lettres. Sans adopter cette opinion dans sa généralité , nous dirons qu'à ces temps sont dus les premiers documens authentiques sur ce lieu que nous aient transmis les archives du Mont Saint-Michel. Outre la charte royale et la bulle confirmative des donations et privilèges octroyés ou reconnus par Richard 1^{er}, nous possédons en effet une histoire manuscrite que tous les caractères paléographiques font remonter à cette époque , et qui fut rédigée pour suppléer à la perte des Chroniques et des autres documens enlevés par les clercs. Le désir de reporter à une antiquité très-reculée les monumens historiques sur ce lieu , parvenus jusqu'à nous , a fait tomber M. l'abbé Desroches dans une grave erreur au sujet de ce manuscrit composé, selon lui, dans le ix^e siècle : qu'il le compare aux *fac simile* dont M. Lechauday-d'Anisy a formé sa collection paléographique ; qu'il le soumette au contrôle des principes posés par M. Guizot dans sa circulaire aux bibliothécaires du royaume, et il verra que toutes les inductions techniques confirment, de la manière la plus péremptoire, les énonciations des manuscrits et le texte même de cette Chronique. A

quelle époque aurait-elle donc été écrite, d'après M. Desroches ? lors de la fondation de la collégiale, ou peu de temps après ? Il n'en peut être ainsi, car l'auteur relègue dans un passé éloigné la submersion dont le flot équinoxial de mars 709 produisit un des plus frappans désastres. Serait-ce par un des derniers chanoines ? on ne saurait le soutenir avec plus de succès, car ce manuscrit ne dit pas un mot de l'époque des clercs, et d'ailleurs l'écrivain, au lieu d'appuyer son récit sur les Chroniques ou les titres antérieurs dont la perte est suffisamment attestée, invoque en commençant, pour consécration authentique de son histoire, l'autorité des traditions antiques : on ne peut donc logiquement lui attribuer d'autre époque ni d'autre cause que celles que nous lui avons assignées.

Parmi les autres manuscrits de ces temps, dont la ville d'Avranches a recueilli l'héritage dans la bibliothèque du Mont Saint-Michel, on doit citer plusieurs œuvres de littérature ancienne, au premier rang desquelles s'offrent un *de Oratore*, de Cicéron, remarquable par ses nombreuses variantes des éditions connues ; les Cath. d'Aristote, traduction d'Augustus, renfermées, ainsi que trois Traités de Boëce et plusieurs autres *Mss.* de la même époque,

sous le numéro 1975 ; *Lib. historiarum Julii Flori ad Judith imperatricem , uxorem Karoli Kalvi*, etc. Nous devons également mentionner plusieurs ouvrages de critique et d'éloquence religieuses : le Prologue d'Alcuin sur la Genèse , *incipit Prologus Alcuini super Genesim* , commentaire tout différent des questions sur le même sujet contenues dans l'édition générale de ses œuvres ; une autre glose du même sur le Cantique des Cantiques , *Expositio Alcuini in Canticis Canticorum* ; le sermon de saint Augustin sur le texte : *Simile est regnum celorum decem virginibus* , et des Homéliees de ce Père de l'Eglise sur des passages de saint Paul , Homéliees qui ne se trouvent point dans l'édition Bénédictine des œuvres authentiques et apocryphes du savant évêque d'Hippone ; un Commentaire de saint Grégoire-le-Grand sur Ezéchiel ; la Vie de saint Achard , publiée depuis dans les Annales Bénédictines , *Capitula in vitâ sancti Hugonis , Rothomagensis episcopi* , etc.

Quels que fussent l'ardeur et le succès avec lesquels les sciences étaient alors cultivées dans ce monastère ; que la réputation dont il brilla sous l'intégrité de Maynard émanât de la sainteté de la vie religieuse , des lumières de la science , ou de ces mérites divers réunis , cet abbé , arrivé aux der-

nières limites de la vieillesse, expira entre les bras de ses frères, le 16 avril 991, après vingt-cinq ans d'une administration si célèbre que, dès l'année même de sa mort, nous voyons des princes solliciter une place sépulcrale dans son cloître, et des couvens lui demander des abbés. Telle était l'affection que lui portait son souverain, que Richard, à la nouvelle de sa mort, s'empressa de se rendre au Mont Saint-Michel pour honorer de sa présence et de sa douleur les obsèques de ce vertueux abbé.

II.

MAYNARD II. — 991-1009. — La présence du prince hâta l'élection qui devait donner un nouveau pasteur au monastère, en nommant un successeur à son premier abbé. Une vie exemplaire et un caractère élevé, dans lesquels se reflétaient les vertus de Maynard, désignaient au suffrage du couvent son homonyme et son neveu : ce fut lui aussi que le choix canonique éleva à cette dignité dont il remplit les devoirs, à la satisfaction de ses moines, sous le nom de Maynard II. Les vertus de ce prélat et les témoignages de vénération que reçut de tous côtés leur monastère, consolèrent les religieux de la perte qu'ils venaient d'éprouver. Dès l'année même, Mayeul, abbé de

Cluny en Bourgogne, leur donna, du consentement de ses religieux, plusieurs vignes en Touraine, et Conan 1^{er}, duc de Bretagne, y fut inhumé dans la chapelle Saint-Martin de l'église abbatiale, sur le vœu qu'il en avait exprimé dans son testament.

Docile aux volontés de son père, et suivant l'inspiration de sa propre piété, Geoffroy, fils et successeur du duc, témoigna lui-même sa dévotion envers ce lieu saint, par la donation qu'il lui fit, en 996, des paroisses de Saint-Méloir, de Saint-Benoist-des-Ondes, et de Cancale, avec le patronage des églises.

Ce fut au milieu de ces prospérités que s'accomplit pour l'abbaye du Mont Saint-Michel la fin du x^e siècle; le xi^e s'ouvrit pour lui par des calamités. L'apparition, durant trois mois, d'une comète d'une extrême clarté dut sembler aux esprits superstitieux le présage funèbre des malheurs qui fondirent bientôt sur ce monastère. Un incendie ayant éclaté dans les maisons bâties sur le versant du rocher, les flammes s'élevèrent vers les édifices réguliers, les enveloppèrent dans leurs tourbillons, et les réduisirent en cendres. La cellule de Bernier échappa seule à leur action dévastatrice. Grossie par des pluies abondantes, l'Ardée déborda ses ri-

vages et se creusa un lit si profond qu'elle offrit quelque temps une barrière infranchissable aux nombreux pèlerins que leur piété guidait vers le Mont Saint-Michel.

Ces calamités firent briller la patience de l'abbé Maynard II et de ses religieux. Heureux d'avoir pu sauver de l'église tous les objets de prix et de sainteté, vases, ornemens et reliquaires, ils se mirent avec ardeur à réparer les ravages de l'incendie. Un corps de logis pour l'habitation des moines et une petite église semblable à la première, sortirent des décombres des anciennes constructions.

L'observance conserva toute sa régularité : telle fut même la pureté de la vie de ces cénobites, que l'un des prélats les plus distingués de cette époque, Norgot, évêque d'Avranches, voulut en partager la sainteté.

Le jour de la fête saint Michel 1007, ce pontife, ayant assisté aux solennités du matin, se disposait à prendre sur son lit quelque repos jusqu'à ce que les ténèbres de la nuit, encore épaisses, se fussent évanouies. S'étant approché en ce moment d'une fenêtre, sa frayeur fut extrême en apercevant le Mont Saint-Michel enveloppé de lumière, comme s'il eût été la proie des flammes. Il appela aussitôt ses

serviteurs, mais plusieurs ne distinguèrent pas les clartés dont étaient frappés les yeux des autres. Cependant l'évêque, ne doutant point que ce Mont n'eût été le théâtre d'un nouveau désastre, récita l'office des morts avec les chanoines accourus à sa voix; montant ensuite à cheval, il se dirigea avec eux vers le couvent où, à leur grand étonnement, ils trouvèrent tout dans l'ordre le plus parfait et le calme le plus profond. Ignorant la cause d'un phénomène fréquent sous les cieux polaires, mais très-rare dans nos climats, Norgot ne put s'expliquer ces lueurs boréales que par la descente lumineuse de l'Archange sur le Mont consacré à son culte; et, frappé par la pensée de ce prodige, il déposa la crosse et la mitre pour revêtir en ce lieu la bure claustrale, et s'y consacrer entièrement à la vénération de saint Michel.

L'abbé Maynard, comprenant par sa vieillesse avancée qu'il atteignait les limites de la vie, songea à faire élire le successeur aux mains duquel il désirait confier la direction de son troupeau. Ce fut sur Hildebert, désigné aux suffrages par ses vertus monastiques, que s'arrêta le choix du couvent. L'abbé, immédiatement après cette élection, députa un de ses moines vers Richard pour lui en faire

agréer la nouvelle. Ce prince, auquel étaient connus les mérites de Maynard et d'Hildebert, s'empressa de ratifier cette nomination par une charte, monument de son affection respectueuse pour ces deux prélats et pour leur couvent.

La dignité abbatiale de ce monastère ne resta donc point vacante lorsque, le 15 juillet 1009, Dieu appela à lui le vénérable Maynard II. Il fut inhumé, d'après un manuscrit du XIV^e siècle, dans un petit jardin situé près du chœur de l'église monastique.

III.

HILDEBERT I^{er}. — 1009-1017. — Quand le bâton pastoral de l'abbaye du Mont Saint-Michel passa des mains glacées de Maynard II dans celles de Hildebert, ce religieux, qui était alors dans la fleur de la jeunesse, *juvenili ævo floridum*, avait donc su déjà se concilier l'affection respectueuse et l'estime de son souverain par un esprit élevé et des mœurs irréprochables? Sa prélature confirma toutes les espérances qui l'avaient fait appeler à cette dignité. Son administration n'a cependant laissé d'autres traces dans les annales de ce rocher que le récit des miracles qui, à cette époque, se mêlent à l'histoire de tous les établisse-

mens religieux. Nous n'égarerons point l'histoire dans ces récits où la fiction, loin d'orner la vérité, la cache trop souvent sous les haillons de ses puériles élucubrations. Il en est un cependant qui s'unit trop étroitement au caractère général de cette époque, pour que nous l'écartions de cette histoire.

Aux invasions et à la conquête avait succédé, pour la Normandie surtout, un calme où la foi s'était rallumée avec cette ardeur qui suit les persécutions ; partout elle courbait les populations devant des récits de miracles chaque jour plus nombreux : des découvertes, accompagnées de prodiges, rendaient aux chasses vides les reliques détruites par l'impiété des Normands, ou cachées pour les soustraire à leurs profanations sacrilèges. Ainsi éclataient ces premiers symptômes d'exaltation enthousiaste qui devait ébranler l'Occident et le précipiter sur l'Asie.

Hildebert, dont l'humilité relevait l'éclat des autres vertus, s'était chargé, comme ses prédécesseurs, du soin de sonner les offices ; et, comme eux, pour accomplir plus commodément et plus ponctuellement les obligations de cette charge, il avait pris pour demeure la cellule du chanoine

Bernier : c'était la seule des constructions anciennes qu'eût épargnée le ravage des flammes. L'année même où cet abbé avait pris les rênes de ce monastère, sa cellule retentit pendant trois nuits consécutives d'un si terrible fracas, que cette habitation et la montagne elle-même semblaient en être ébranlées jusque dans leurs fondemens. La rumeur avait déjà circulé parmi la génération précédente que le corps de saint Aubert avait été enlevé et caché par un des chanoines. Les religieux interrogèrent sur cet objet Foucault, dont la fidélité avait captivé l'affection de ses frères. Il répondit qu'il avait en effet la certitude que ces ossemens précieux avaient été enlevés et cachés par Bernier, son oncle ; qu'il se rappelait très-bien qu'une nuit, étant encore enfant, il les avait transportés sur ses épaules dans cette cellule même, mais qu'il ignorait absolument où le chanoine les avait déposés après. Hildebert ordonna des fouilles dans ce lieu. A peine eut-on commencé à travailler, que la châsse où reposaient ces saintes dépouilles s'exhuma d'elle-même ; et, ouvrant son couvercle, offrit aux regards étonnés des assistans la dépouille mortelle de l'illustre pontife. Ce fut aux chants des hymnes que ces reliques, portées par

deux moines sur leurs épaules , furent transférées dans l'oratoire. Un de ces religieux , au moment d'en franchir le seuil , ayant conçu quelque doute sur la réalité de ces cendres , la châsse se changea pour lui en un tel fardeau , qu'il fléchit sous le poids ; mais ce miracle ayant ranimé sa foi et causé son repentir , elle reprit sa légèreté première , et il put la transporter jusque sur l'autel. Tel est le récit de ce miracle , contenu dans un ancien manuscrit , et cité par le bréviaire d'Avranches. Quels que soient les éloges offerts à l'abbé sous le gouvernement duquel s'accomplirent ces prodiges , nous devons avouer que de pareils faits révèlent beaucoup plus , à notre estime , une astucieuse habileté , que la candeur de la foi chrétienne. Nous craindrions d'outrager l'intelligence des lecteurs en citant , comme détails historiques sur cette prélature , d'autres événemens analogues , qui ne sauraient qu'obscurcir l'éclat des croyances par les vapeurs fangeuses d'une ignorante crédulité.

La jeunesse d'Hildebert ne fut pas pour lui le gage d'une longue vie. Enlevé à sa charge huit ans après en avoir été revêtu , il reçut , le 7 janvier 1017 , les honneurs funèbres auprès de ses prédécesseurs. (*Ms. 14.*)⁵

IV.

HILDEBERT II. — 1017-1023. — L'élection canonique dont furent suivies ces obsèques porta à la dignité abbatiale un de ces glorieux prélats, dont les hardis édifices de ce monastère attestent encore aujourd'hui le génie. Hildebert II, neveu du précédent abbé, fut appelé à recueillir l'héritage de son autorité. Richard II ne se contenta point de confirmer cette élection ; il témoigna encore sa bienveillance envers ce monastère, en choisissant son église pour la célébration de son mariage.

Ce souverain, voulant assurer le manteau ducal à sa descendance, députa des ambassadeurs auprès du duc de Bretagne pour lui demander la main de sa sœur, aussi célèbre par la pureté de ses mœurs que par l'éclat de sa beauté. Les conditions de cette union ayant été arrêtées, le duc normand vint au Mont Saint-Michel, avec une cour nombreuse, recevoir sa jeune épouse qu'y conduisit le prince breton : le mariage s'y accomplit au milieu des jeux et des fêtes, en présence de la noblesse des deux pays.

Richard II manifesta en cette circonstance son affection envers ce monastère, par les témoignages les plus magnifiques de sa libéralité. Non-seulement

il restitua aux religieux de ce couvent la propriété des villages qui lui avaient été attribués par le duc Guillaume, et dont le comte Robert les avait dépouillés, mais il leur donna encore « l'abbaye » de Saint-Pair, avec ses églises et ses moulins, » ses prairies, ses forêts, ses terres cultivées et » incultes, spacieux territoire baigné au nord par » le ruisseau Venleia, au couchant par l'Océan, au » midi par le Tarn, et limité à l'est par la voie » publique de Coutances à l'île de Colsoy (*Chausay*), » que cette pancarte désigne comme une dépendance » de cette abbaye; le village de Chanteloup dans » toutes ses dépendances; la terre de Grimbauld » qui s'étendait en trois paroisses, Bricqueville, » Flammenville et Lengrone; la Colombe ainsi que » son église, son moulin et ses bois; la terre de » Durand dans l'enclave de Verley; les fiefs du » moine Pierre, dans l'île de Jersey; de Bernard, » père de l'abbé Hildebert, dans le territoire de » Rotoloi; une partie d'Erengardville; l'importante » paroisse de Verson, dans le diocèse de Bayeux, » et la moitié de Mondretville, localité attenante. » Cette charte leur conférait encore le monastère de » Saint-Pierre, élevé sur le penchant du Mont » Tombe, à la condition d'y établir des clercs, sous

» la surveillance et la discipline de l'abbé du Mont ,
 » chargés d'offrir à Dieu des prières pour le dona-
 » taire et ses enfans ; » il les exemptait en outre
 d'impositions pour les baronies de Genêts et d'Ar-
 devon , et enfin leur attribuait les droits prélevés
 dans la ville du Mont Saint-Michel sur les mar-
 chands et les voyageurs , les coutumes de cette ville ,
 le droit de basse et moyenne justices sur les clercs
 comme sur les séculiers , et le bénéfice des amendes.
 Maugis , évêque d'Avranches , signa lui-même et
 approuva cette charte.

Richard ayant remarqué , lors de la célébration
 de son mariage , l'étroitesse de l'oratoire , résolut
 de faire élever à sa place un temple plus élégant
 et plus spacieux. Hildebert , chargé de la réalisa-
 tion de cette pensée , triompha , avec la plus au-
 dacieuse habileté , des obstacles qu'opposait à ce
 projet la configuration du rocher. D'épaisses voûtes ,
 hardiment construites à l'est , au sud et à l'ouest
 de la cime du rocher , en élargirent la surface , et ,
 par un admirable artifice de l'art , prêtèrent aux
 constructions l'espace que leur avait refusé la na-
 ture , en leur offrant une base aussi solide que
 le roc lui-même. Celles du couchant et du midi
 ont supporté sans fléchir , depuis plus de huit siècles ,

la masse de cette noble église, si souvent ravagée par les flammes. Les premières, dans le plus bel état de conservation, reçoivent aujourd'hui sous leurs cintres élevés les provisions de bois de la maison. Les autres, jadis cryptes funèbres, ont vu en 1838 leur caveau, veuf de la poussière humaine que la mort y avait entassée, se transformer en une vaste citerne pour l'usage des détenus. C'est par une erreur inexplicable que tous les auteurs modernes qui ont écrit l'histoire de ce rocher, ont attribué à l'édifice du ^x^e siècle les belles colonnes cylindriques qui supportent aujourd'hui l'abside. Le caractère ogival des voûtes qui pèsent sur elles, la nature, la coupe de leurs granits, leur combinaison avec l'édifice du ^{xvi}^e siècle, leur état respectif, tout s'unit pour accuser cette supposition et la détruire.

Hildebert poussa les travaux avec une ardeur égale à l'habileté qu'il fit briller dans leur plan et dans leur direction. Les beaux piliers de la nef romane s'élevaient avec une rapidité qui promettait l'achèvement prochain de cette somptueuse basilique, quand la mort de cet illustre artiste, arrivée le 1^{er} octobre 1023, vint interrompre ces constructions; il fut le dernier abbé inhumé dans le petit jardin où s'étendirent plus tard les édifices claustraux.

V.

ALMOD. — 1023 - 1031. — Les religieux de ce monastère, après avoir rendu les derniers honneurs à leur prélat, crurent pouvoir exercer avec liberté les droits canoniques dont Richard 1^{er} les avait investis pour l'élection de leurs abbés ; mais, s'étant assemblés pour élire un successeur à Hildebert, le duc, par son influence directe, ravit toute indépendance à leur choix. Les suffrages, dominés par son autorité, se réunirent sur un prélat italien dont ces moines ignoraient le caractère et les mœurs. Suppo, abbé de Saint-Frutare en Lombardie, et neveu du vertueux Théodoric, alors à la tête du cloître de Fécamp, fut ainsi élevé à la stalle du couvent du Mont Saint-Michel ; mais ce prélat, redoutant les amertumes d'une dignité qu'il sut ne point devoir aux sympathies de ceux qui la lui avaient déferée, en déclina les dangereux honneurs. Almod, originaire de la ville du Mans, fut élu à sa place dans les premiers mois de l'an 1024, sous les auspices du duc Richard II.

Cette soumission continua à ce couvent l'affection d'un prince qu'il comptait déjà au nombre de ses plus généreux bienfaiteurs.

Richard III, dont le règne fut si rapide, acquit

lui-même des droits à la reconnaissance de ce mou-tier , en lui confirmant tous les privilèges et les domaines dont l'avait enrichi son prédécesseur : le duc Robert , son frère et son successeur , ne se contenta pas d'approuver ces donations , il voulut encore joindre aux actes de munificence de ses ancêtres des témoignages de sa propre libéralité. Étant venu à cette montagne , lorsqu'il tourna contre les Bretons l'épée victorieuse des ennemis de Henry, son suzerain , il donna à ce monastère huit moulins situés dans le diocèse d'Avranches , et cinq dans celui de Bayeux ; tout ce qui lui appartenait dans la vallée de Beuvron ; la moitié de l'île de Guernesey ; les droits seigneuriaux que Richard II avait conservés sur le village de Saint-Jean-près-la-mer et ses dépendances, Dragey, Poterel, Tissel, Gooch, Obre, la forêt de Bivie, le bois de Neron, etc.; et enfin les rentes, péages, coutumes et tous les autres droits qu'il s'était réservés sur l'autre moitié de Guernesey en l'abandonnant en fief à Néel-de-Saint-Sauveur, à la valeur duquel il avait confié la défense de la frontière bretonne, et la garde du fort qu'il venait de fonder près l'embouchure du Couësnon.

Ce Mont fut , peu de temps après , visité par le

duc de Bretagne lui-même , au mois d'avril 1030 , alors que , brûlant de venger sur la Basse-Normandie les ravages dont Robert venait d'ensanglanter la Petite-Bretagne, il se jetait sur l'Avranchin avec l'armée la plus nombreuse qu'il eût pu réunir. Il se rendit au Mont Saint-Michel avec Avoise, sa mère, et son frère Guingoneuc, archevêque de Dol, et accompagné de plusieurs de ses barons. Il y confirma les donations faites par Conan et Geoffroy, son aïeul et son père, y ajouta les terres de Babel, arrosées par le Couësnon, avec les marais qui en étaient une dépendance ; le village de Lunus, qui possédait un moulin, et la terre et seigneurie de Mourououh ; il en déposa lui-même les contrats sur l'autel de saint Michel, pendant la messe solennelle qu'Almod célébra en sa présence et en celle de sa cour, le dimanche de l'octave de Pâques.

Ce prince ne tarda point à y reparaitre dans une position aussi humiliée qu'avait été fastueux le premier pèlerinage : l'armée qu'il conduisait contre la Normandie trouva la destruction et la honte dans les champs où elle apportait la mort et le ravage ; Néel-de-Saint-Sauveur et Auvray-le-Géant surprirent ses troupes au moment où, cédant à l'ardeur du butin, elles s'étaient répandues dans les campagnes méri-

dionales de l'Avranchin. Ils fondirent sur elles , les taillèrent en pièces, et les jetèrent dans le Couësnon. Le duc ne dut son salut qu'à la rapidité de sa fuite.

Cependant Robert ayant jugé le moment favorable pour replacer sur la tête de ses cousins, Edouard et Alfred, la couronne d'Angleterre, usurpée par Canut, fit équiper dans le port de Fécamp une flotte dont les nombreux vaisseaux reçurent son armée et prirent la mer. Battue et repoussée par les vents contraires, cette flotte dut chercher un refuge dans l'île de Guernesey : elle y était retenue depuis vingt-cinq jours, lorsque Robert résolut de mettre à profit cette contrariété atmosphérique en tirant vengeance des nouveaux outrages de son vassal Alain III. Sa flotte fit donc voile pour la côte bretonne, et vint jeter l'ancre dans la baie du Mont Saint-Michel.

A la nouvelle de l'orage prêt à éclater sur lui, le duc de Bretagne n'eut d'autre espoir que la soumission. Il s'adressa à l'archevêque de Rouen et à l'abbé Almod, dont il réclama l'influence auprès du duc Robert. Ce prince se laissa fléchir par ces prélats. Alain III vint au Mont Saint-Michel, accompagné de l'archevêque normand, y trouver le duc ; ce pontife et l'abbé du Mont Saint-Michel achevèrent l'œuvre

de réconciliation par leurs exhortations et leurs conseils. La concorde fut rétablie entre les ducs ennemis, par l'hommage qu'Alain fit de ses états entre les mains de son suzerain Robert.

L'intérêt qu'Almod témoigna en cette circonstance pour le duc de Bretagne, lui ravit l'amitié de son souverain. Robert ne vit dans cette affection que de l'ingratitude envers lui-même : il en conçut un ressentiment si profond qu'Almod se vit contraint, peu après, de déposer son bâton pastoral entre les mains du duc irrité, et de se condamner à un exil volontaire.

VI.

THÉODORIC. — 1031-1033. — Ce fut le vénérable abbé de Jumièges, Théodoric, le restaurateur de la discipline claustrale au *x^{ie}* siècle, que Robert appela au gouvernement de ce monastère. La sagesse de son esprit et la douceur de son caractère y produisirent les fruits qu'elles avaient fait goûter à tous les cloîtres dont leur modeste éclat avait déjà épuré les mœurs et fécondé la piété ; de sorte que si son administration fut de courte durée, elle y laissa cependant des traces durables. Son décès, arrivé le 17 mai 1033, fut pleuré de tous les religieux qu'il avait gouvernés quelques

mois par la loi d'amour. Almod, que le duc, convaincu de l'injustice de sa colère, avait appelé au gouvernement de l'abbaye de Cerisy, fondée en 1030 par ce religieux, sous le patronage et grâce aux libéralités de ce souverain, expira le même jour dans ce monastère, où il reçut les honneurs funèbres.

VII.

SUPPO.—1033-1048.— La célébrité et la richesse de l'abbaye du Mont Saint-Michel avaient fait vivement regretter à Suppo d'avoir refusé l'élection canonique que lui en avait conférée l'administration; aussi ne négligea-t-il aucun moyen pour ressaisir cette dignité, dont l'influence ducale, le crédit de l'abbé de Fécamp, Jean, le successeur du vertueux Guillaume, le firent enfin revêtir l'année même où la mort frappa Théodoric.

Les premiers temps de sa prélature lui méritèrent l'affection et le respect de ses religieux par le désintéressement et la générosité dont il donna d'abord d'éclatantes preuves. Outre plusieurs reliquaires qu'il apporta d'Italie, il enrichit l'église d'ornemens et de vases en argent d'un grand poids : la beauté des ciselures rehaussait encore le prix de la matière. Parmi ces objets, un calice, dont l'auteur du

Neustria Pia et le père Mabillon consacrent, par une description détaillée, l'étrangeté de la forme, arrêtaient particulièrement les regards. Ce vase, dont le poids était de trente-deux marcs, avait été sculpté par Lambert, un des ouvriers les plus habiles de son temps, ainsi que le constate son inscription dédicatoire :

Vox Evangelici bis bino flumina Verbi
Irrigat in quadrum sacro potamine mundum;
Princeps cœligenum Supponis hoc accipe votum
Condere Lambertum calicem jubet arte peritum
Cœtibus Angelicis statuit quem Suppo fidelis.
Hinc maledictus homo quisquis subtraxeris esto.

Bien que ce calice fût orné de deux anses, sa pesanteur avait nécessité la fabrication d'un chalumeau, au moyen duquel on aspirait le Sang précieux que contenait cette coupe. Le vers suivant était gravé sur cet instrument singulier :

Hic Domini sanguis nobis sit vita perennis.

La patène, également en argent, était du poids de neuf marcs et quatre onces; l'inscription dont elle était ornée y supposait la représentation de l'Agneau couché sur le livre des sept sceaux, et des vingt-quatre vieillards jouant de la harpe. Les deux burettes ne pesaient que quatre marcs et trois

onces ; mais le don le plus précieux était un grand crucifix d'argent, et deux statues d'anges, du même métal.

La bibliothèque du Mont Saint-Michel lui dut également beaucoup de volumes très-précieux qui, d'après don Huynes, n'étaient point parvenus jusqu'à son époque. La bibliothèque du Mont Saint-Michel renfermait cependant, lors de la révolution française, un assez grand nombre de manuscrits dont l'écriture était celle de ce siècle. Parmi ceux que possède encore la bibliothèque d'Avranches, nous devons citer un *Speculum* de saint Augustin, différent de l'édition de Plantin et de celle des Bénédictins, par de nombreuses variantes qui le recommandent à l'attention des bibliophiles. Une main, que M. Ravaisson pense être celle du père Mabillon, y a tracé cette note marginale : *Hoc habetur Speculum sancti Augustini, tam veteris quam novi Testamenti diversum in aliquibus editis*. Un *Traité de Musique*, par Boëce, remarquable par les lumières qu'il jette sur l'histoire de cet art ; plusieurs Opuscules de Beda ; quelques pages hétérodoxes sur l'Eucharistie, provenant d'un ouvrage de Berenger de Tours, ou de Scot Erigène ; plusieurs œuvres d'astronomie et de physique, réunies sous le numéro 2940 ; enfin, des travaux de

polémique religieuse, de littérature sacrée et d'histoire, sous les numéros 1948 et 1952, remontent également à cette époque. On y trouve un *Liber de quatuor virtutibus*, etc., beaucoup plus correct que celui de la *Bibliotheca magna Patrum*, etc.

Cette somptuosité, effet d'un caractère magnifique plutôt que d'un cœur pieux, ne tarda point à l'entraîner dans des prodigalités qui lui ravirent l'affection et l'estime de son couvent. Le monastère devint le rendez-vous de ses parens, qu'il appela d'Italie pour les enrichir des dépouilles de la communauté. Négligeant l'observance des règles disciplinaires, autant à son égard qu'à celui des autres, il s'abandonna à une vie dissipée, où disparurent les prix du moulin Lecomte, donnés par le duc Robert, et de plusieurs terres dont l'aliénation fut le fruit de ses désordres. Ces derniers actes soulevèrent si profondément contre lui la colère des moines, qu'il se vit contraint de se dérober à leur vengeance en se réfugiant de nouveau dans l'abbaye de Frufare, où il décéda le 4 novembre 1061. Il y reçut les honneurs funèbres.

Ce monastère vit, sous son administration, sa richesse se développer par les libéralités de plusieurs seigneurs normands : Adelain ou Adelaïse,

chevalier de la cour du duc Robert, lui fit donation, en 1038, du village de la Croix-Avranchin, dans les dépendances duquel étaient compris Villiers, Balam et Saint-Georges, et de la terre des Trois-Charrues, située dans l'île de Jersey. Le prince normand, de la générosité duquel Adelaïsme tenait ces propriétés, comme récompense de ses services contre les Bretons, en signa lui-même la charte. Néel de Saint-Sauveur, cet illustre et intrépide vicomte du Cotentin, témoigna de sa dévotion pour le céleste Patron de cette montagne par une preuve encore plus frappante. Ce chevalier, dont l'existence s'était écoulée au milieu du tumulte des guerres et du faste des cours, offrit à ce monastère tous les domaines qu'il possédait dans Guernesey, et dans les îles voisines, et voulut terminer sous le froc une vie passée jusqu'alors sous le haubert. Guillaume Pichenot ne tarda point à suivre son exemple. Cette abbaye, où il devait bientôt après porter l'habit religieux, reçut de lui, en 1034, la Pierrette avec toutes ses dépendances, dont Guillaume-le-Conquérant approuva et signa la charte. Ce prince, à la même époque, donna à ce monastère les îles de Sere et d'Anglesey, en compensation de la moitié de l'île de Guernesey, aumônée

à ce lieu par son père, et qu'il convertit en fief pour un seigneur de sa suite. Enfin, Edouard, roi d'Angleterre, combla ces libéralités par sa munificence : le prieuré de Cornwailles, la terre de Veunerie avec les villages, châteaux et terres de toute nature ; le port de Ruminella avec son territoire, ses moulins et ses pêcheries, furent les objets de la donation par laquelle il témoigna sa piété envers le Patron du Mont Tombe.

VIII.

RADULPHE ou RAOUL.—1048-1060.—Les religieux, voulant se concilier la protection des ducs, crurent plus prudent de donner avis à ce prince de la retraite de leur abbé, que d'occuper, par une élection canonique, leur chaire abbatiale devenue vacante. Guillaume, sans égard pour cette démarche, y plaça, de son autorité, Radulphe ou Raoul de Beaumont, dont le titre à cette faveur fut moins le mérite que la haute naissance. Cet abbé, ayant pris immédiatement possession de sa charge, s'efforça d'effacer par ses vertus les dispositions défavorables qu'avait pu exciter dans l'esprit de ses moines l'infraction à leurs privilèges, à laquelle il devait sa dignité. Il fit bâtir les beaux piliers romans dont les

cintres supportent le clocher de l'abbaye. Les pratiques religieuses et les travaux artistiques ne purent satisfaire à son ardente ferveur. Cédant à l'exaltation pieuse qui couvrait de pèlerins les mers d'Orient et les routes d'Allemagne, il remit entre les mains du prieur claustral les richesses de l'abbaye, pour entreprendre le voyage de Jérusalem. La mort le surprit dans l'île de Chypre, au retour de cette pègrination lointaine. Ce fut le 29 juillet 1060, qu'il rendit le dernier soupir. Son corps, rapporté dans le monastère dont il avait été le huitième abbé, fut honoré de funérailles solennelles.

IX.

RANÜLPHE ou RENAUD. — 1063-1086. — Ce ne fut que deux ans après la vacance de la chaire abbatiale, que le suffrage de ses frères y éleva Ranulphe, religieux profès de la maison. Ce prélat, originaire de Bayeux, sut donner aux vertus monastiques tout l'éclat des talens et des lumières. Son couvent, guidé par ses exemples dans les voies de l'observance la plus régulière, vit sous son administration généreuse l'église s'enrichir d'ornemens de prix, et les bâtimens monastiques se développer d'édifices nouveaux. La nef élevée par Hildebert II, avec les libéralités du-

cales , fut achevée sous ses auspices. La crypte pratiquée sous l'église même, pour recevoir la dépouille mortelle des moines ; les beaux édifices qui formaient le côté septentrional du monastère, avant que l'érection de la Merveille n'eût ouvert à la vie monastique et féodale ses nobles et splendides bâtimens , sont encore des constructions qui attestent à la fois la sagesse de son administration et la hardiesse de son génie. Quelles que soient la magnificence et la grandeur du monument élevé par Roger II , il ne peut, même aujourd'hui , effacer le mérite des belles salles dont il assuma les usages dans ses locaux plus vastes et encore plus somptueux. Ne suffit-il pas, pour justifier cet éloge , de citer cette belle pièce, longue de vingt-cinq mètres sur une largeur de six et demi, dont trois colonnes monolithiques en granit, hautes d'environ trois mètres , les bases et les élégans chapiteaux compris, supportent une voûte romane d'un style parfait et d'une chaleur de ton à défier la palette de l'artiste ? Qui ne sentirait dans les chairs un sentiment d'admiration et de terreur à l'aspect de cette salle austère que traversaient jadis , et que traversent encore les malheureux que l'on traîne dans les cachots étouffés dans les bases de cette masse d'édifices ? Quel chef-d'œuvre eût produit

Rembrandt, inspiré par un tel sujet ! Et cependant l'élégant réfectoire qui surmontait ce local, et dont le développement en longueur était de près de trente-cinq mètres avant que deux des six arcades en eussent été retranchées, n'eût-il pas suffi seul pour illustrer le nom de son fondateur ? Si le premier le surpasse en hardiesse, celui-ci ne reprend-il pas l'avantage par l'élégance avec laquelle les détails en ont été traités ? Les dimensions plus faibles des colonnes monolithiques sont compensées par l'élégante variété avec laquelle les ornemens de la sculpture, — feuillages, têtes, palmettes, — se combinent dans la décoration des chapiteaux : si le jet des arceaux est moins hardi, la sévérité des pendentifs y disparaît sous les sextuples nervures que chaque colonne y enlace et y combine en berceau. Il est vrai que les transformations qu'a subies cette salle ne permettent qu'à l'imagination d'en saisir l'ensemble et d'en apprécier l'effet. Occupée par un atelier de tisseranderie dans sa partie occidentale, elle est séparée par un mur de refend de son autre moitié, obstruée par un escalier conduisant de l'église au souterrain des cachots, et occupée par un couloir de communication entre ces degrés, la Merveille et un autre bâtiment servant aujourd'hui de cave au can-

tinier. Cette galerie, qu'une fenêtre en meurtrière semble éclairer à regret, est pourtant d'un effet si pittoresque, que tous les artistes qui l'ont aperçue en ont pris des dessins : Gudin l'a jetée sur l'une de ses toiles avec autant d'habileté que de bonheur; Boisselat lui doit une de ses plus jolies eaux-fortes; Anne Radcliffe et le docteur Mathurin, dit Maximilien Raoul, eussent passé leur vie à écrire sous cette voûte à la lueur d'une lampe, et Lesueur y eût appelé tous les moines vivans pour contempler leurs frères évoqués des tombes béantes.

Cette conduite conquit à cet abbé l'affection de ses religieux, et la respectueuse estime des séculiers. Guillaume-le-Conquérant lui portait une affection particulière. A la nouvelle de la victoire qui avait placé la couronne d'Angleterre sur la tête de ce prince, Ranulphe, bien que les travaux qu'il faisait exécuter absorbassent les revenus du couvent, fit équiper, aux frais du monastère, six grands bâtimens qu'il offrit au duc-roi, pour effectuer son retour en Normandie. Une députation de ses moines s'embarqua sur ces vaisseaux. Guillaume, voulant lui en témoigner sa reconnaissance, choisit ces bâtimens, de préférence à tous les navires, pour repasser dans son duché avec sa cour et ses trésors.

Il plaça dans les conseils d'Odon, auquel il confia pendant son absence la régence de son nouveau royaume, quatre des moines que Ranulphe lui avait députés pour le féliciter du succès de ses armes. Ces religieux furent élevés aux plus hautes dignités abbatiales de l'Angleterre : Ruauld, à la chaire de Hilde, près Winchester ; Scolland, à celle de Canterbury ; Serlo, à la prélature du couvent de Saint-Pierre-de-Glocester, dont il fut le fondateur ; et Guillaume d'Agon, au gouvernement d'un autre monastère également placé sous l'invocation du prince des apôtres, Saint-Pierre-de-Cornouailles. Tous concoururent puissamment par leurs lumières à la régénération de la discipline claustrale dans ce royaume.

Vers 1068, l'abbaye du Mont Saint-Michel reçut la charte de donation par laquelle saint Édouard lui avait concédé, durant les dernières années de son règne, le prieuré de Saint-Michel-de-Cornouailles avec l'universalité de ses dépendances ; et Robert, comte de Mortain, dans les domaines duquel se trouva cette riche possession, par suite des vastes fiefs qu'il reçut de Guillaume pour prix de ses exploits dans la conquête, confirma cette donation et y ajouta un demi-hide et trois acres de terre.

Parmi les autres bienfaits dont s'enrichit le Mont

Saint-Michel sous l'administration de Ranulphe, doivent être citées les propriétés situées en Angleterre, — salines, moulins, pâturages, forêts démembrées des domaines de la comtesse Ghida, — qu'il reçut comme compensation de ses droits sur le bourg de Saint-James et sur les marchés de la Croix.

La terre de Poterel donna lieu alors à de sanglans débats. Guberde ou Gerber Poterel, vavassal du Mont Saint-Michel pour la moitié de la terre de Poterel, l'abandonna à ce couvent comme dotation de son fils Drogon, qui prit, dans ce monastère, l'habit religieux. Un gentilhomme nommé Roger, possesseur de l'autre moitié de ce domaine, la céda aux moines, en reçut pour prix dix livres tournois, et se retira dans un autre manoir qu'il possédait à Herengardville. Mais, mécontent de cette transaction, il l'enfreignit bientôt après. Ayant rencontré le père des pourceaux du couvent veillant sur son troupeau dans la forêt de Bivie, il entraîna ce malheureux dans un fourré épais, et l'y assassina. Son crime ne resta pas enseveli dans l'ombre. Chassé de la Normandie par ordre du duc, il erra misérablement sur la terre étrangère jusqu'à ce qu'il eût renoncé, pour lui et pour les siens, aux droits qu'il affectait sur la propriété qu'il avait vendue.

Le roi-duc, la reine Mathilde, Robert et Guillaume leurs fils, Raould de Saint-Jean, Haimou de Baccilly; Hugues, prévôt de Genêts; Leger, prévôt d'Ardevon, et Jean, évêque d'Avranches, apposèrent leurs signatures à la charte où furent consacrés les nouveaux engagements.

Le monastère reçut un remarquable témoignage de faveur de la part du prélat qui occupait à cette époque le siège épiscopal d'Avranches. Prenant en considération les inconvéniens et les dangers auxquels se trouvaient exposés les moines et les séculiers, par suite de leur dépendance juridictionnelle de l'officialité d'Avranches, Jean investit l'abbé des pouvoirs de l'archidiaconat, ne se réservant des attributions épiscopales que le droit de prononcer sur la validité des mariages, et la preuve par le fer chaud. Les religieux s'obligèrent, pour prix de ces concessions, d'offrir annuellement à l'évêque un vêtement, trois livres d'encens, six tablettes de cire, trois cierges le jour de la Purification de la Vierge, et de transporter processionnellement chaque année la tête de saint Aubert dans la cathédrale d'Avranches : ils devaient alors recevoir dans cette basilique les conseils de l'évêque, et le chrême pour le baptême des enfans.

Guillaume d'Avranches, fils de Guitmond, cédant au conseil du successeur de Jean revêtu du pallium de la Normandie, fit don au couvent du Mont de ses dîmes du Luot. Asselin de Caugé, qui avait transféré à ce monastère, en s'y consacrant à la vie religieuse, la terre dont il portait le nom, ajouta à cette libéralité, à l'occasion de la prise d'habit de Roger Lahoth, son fils, du consentement de ses autres fils Garnier et Guillaume, de ses neveux Pailart et Roger de Boislou, l'église de Caugé avec ses dîmes, six acres de terre attenant à cet édifice, et une prairie sise près des marais. On doit joindre à ces actes de munificence le don fait, en 1031, par Raynal et ses frères Guillaume et Geoffroy, de la moitié du village de Rouberville, dont leur père Jean avait déjà attribué à ce cloître l'autre moitié, et l'offrande d'un village nommé Heiautot, avec toutes ses dépendances en terres cultes et incultes, que Radulphe et son épouse Ara lui conférèrent cette même année.

Un des épisodes les plus remarquables de cette prélature fut la retraite sur ce rocher de Juhel, évêque de Dol. Ce prélat, que la simonie avait élevé au siège épiscopal, s'y livra à des débordemens scandaleux, dont sa haute dignité ne

put qu'augmenter l'éclat. Forcé, par l'indignation universelle de ses diocésains, de fuir sa cathédrale, où les foudres de l'Église atteignirent ses désordres, il vint en 1075 demander au Mont Saint-Michel un refuge, d'où sa vengeance lançait, le fer et la torche à la main, les gens de sa maison sur le pays dont il se disait encore le premier pasteur. Les démarches que Guillaume fit tenter en sa faveur auprès de Clément VII, ne purent obtenir sa réinstallation dans son diocèse, ni son retour dans le sein de l'église romaine.

Ranulphe mourut le 19 décembre 1085. Il fut inhumé à l'entrée de son église abbatiale.

X.

ROGER. — 1085-1112. — Le cœur de Guillaume fut vivement touché de la perte de cet abbé, dont le caractère et les talens avaient conquis son affection et son estime. Désirant voir briller à la tête de cette abbaye un prélat sur lequel il pût faire reposer les mêmes sentimens, il y plaça son propre chapelain, Rogér, premier du nom, religieux profès de Saint-Étienne-de-Caen. Le respect qu'imposaient les actes de ce monarque puissant comprima, d'abord du moins, l'animosité qu'excita dans l'esprit des moines

la violation du privilège électoral dont Richard ^{1^{er}} avait revêtu leur chapitre. L'administration du nouvel abbé eut également pour effet d'adoucir et d'effacer ces ressentimens. Guillaume ayant été arrêté par la mort dans les succès qui venaient de faire tomber Mantes, Robert recueillit dans son héritage le duché de Normandie, et confirma, l'année même où il ceignit l'épée ducale, les chartes par lesquelles ses ancêtres avaient enrichi l'abbaye du Mont Saint-Michel, et témoigna sa propre sollicitude pour les religieux de ce monastère, en leur abandonnant ses droits sur le marché d'Ardevon, et en leur donnant dans la ville de Caen un bel et spacieux emplacement pour y construire un hôtel.

Guillaume, fils d'Ischisald, seigneur du pays, que ce cloître reçut à cette époque au nombre de ses religieux, lui apporta de nouveaux biens. La mère de ce jeune moine détacha en effet de son patrimoine l'église de la chapelle Hamelin, douze acres de terre dans le village de la Chapelle, et d'autres propriétés dont, par une charte expresse, elle forma sa dot.

Le cours de cette prélature pacifique et prospère fut interrompu par le tumulte des guerres et le fracas des armes.

Henri, qui n'avait obtenu que des sommes d'argent dans une succession où ses deux frères avaient trouvé des couronnes, était cependant parvenu à se créer un domaine en achetant de son frère aîné la partie occidentale de la Basse-Normandie : Cherbourg, Coutances, Gavray, Avranches, Saint-James, Pontorson et le Mont Saint-Michel étaient les points principaux de ses états, dont la prospérité et la puissance se développèrent chaque jour sous la sagesse d'une administration paternelle. Les secours que Henri put, dans cette position, porter à son frère Robert, dont il raffermir la couronne, ne lui obtinrent point la reconnaissance de ce prince désordonné. Il vit bientôt les forces normandes, réunies à une armée anglaise, marcher contre lui, sous les ordres de ses frères, pour le dépouiller de ce territoire qu'il avait acheté de l'un d'eux. Incapable de résister à cet orage, Henri, dont les places ouvraient leurs portes à l'ennemi dès son approche, allait se réfugier en Bretagne, lorsque, par le conseil de Hugues, comte de Chester et vicomte d'Avranches, il se jeta dans le Mont Saint-Michel avec les troupes qu'il put rassembler. Ce lieu, déjà fortifié, était le seul point dont l'escarpement, protégé par le flux et par une grève mouvante, pût

lui offrir l'espoir de lutter contre la supériorité numérique de ses ennemis.

Roger, qu'il avait connu à la cour de son père, l'y accueillit avec égard.

Guillaume et Robert parurent bientôt devant cette place : les troupes normandes prirent position sur la côte de Genêts ; les forces anglaises s'établirent à Avranches, d'où elles portèrent leurs postes avancés jusque vers la frontière bretonne.

La grève, dont la plaine marneuse s'étend, entre le rivage des deux provinces, devint chaque jour l'arène d'escarmouches sanglantes. Dans l'un de ces combats, Guillaume faillit perdre la vie. Les historiens varient dans le récit des détails de cette rencontre.

Ce prince, cédant un jour à l'entraînement d'un imprudent courage, fondit à la tête de quelques cavaliers sur un gros d'ennemis. La mêlée devint terrible. Le roi, atteint d'un coup de lance, fut renversé sur l'arène, où il allait périr sous le glaive de celui qui l'avait terrassé, s'il n'eût détourné le coup par ces mots : arrête, je suis le roi ! A ce cri, les combattans s'arrêtent interdits. Le prince se relève, s'élance sur un nouveau coursier qu'on lui présente, et s'informe quel est son adversaire.

— Moi , sire , répond un chevalier ; mais je croyais combattre un simple écuyer : pouvais-je penser qu'un si puissant monarque se fût exposé à un tel danger ! — Par le visage de saint Luc , reprit Guillaume , chevalier , nul ne me sera désormais plus cher que toi !

Le roman de Rou , l'ancienne Chronique de Normandie , par M^e Le Megissier , et plusieurs autres historiens donnent de cette rencontre une version différente. Le roi , monté sur un cheval fougueux , aurait été emporté par cet animal loin des chevaliers qui formaient son escorte. Attaqué par quelques cavaliers ennemis , il fut si violemment heurté par trois lances qui l'atteignirent à la fois , que la sangle de son destrier en fut brisée , et qu'il fut renversé sur l'arène avec sa selle. Ce prince , sans s'effrayer de cette mésaventure , se saisit aussitôt de cette pièce de son harnais , et s'en servit comme d'un bouclier pour repousser les coups dirigés contre lui. Les siens étant accourus à son secours parvinrent , grâce à son sang froid et à son courage , à l'arracher à ce péril.

Tels étaient les engagements qui , chaque jour , couvraient de sang et de débris ces plaines de sable , jusqu'au moment où la mer , roulant sur ce

champ de bataille, en chassait les combattans , et jetait sur les cadavres le suaire froid de ses vagues.

L'inutilité de ces rencontres fit convertir le siège en une observation armée. Le Mont fut serré de plus près , et isolé du continent. La disette des boissons fut, pour les assiégés, le premier résultat de ce nouveau système d'attaque. Pressé par la soif, Henri envoya un messenger à Robert, pour lui représenter que ce serait un acte impie de refuser à son frère de l'eau , ce don que la nature offre commun à tous ; que l'honneur était de combattre par la valeur guerrière et non par la violence des élémens. Robert, touché par ces paroles, lui fit expédier une tonne de vin, et lui accorda un jour de trêve pour approvisionner d'eau son rocher. A cette nouvelle, Guillaume, ennuyé des longueurs de ce siège , s'emporta contre Robert. Eh quoi ! lui répondit celui-ci, préférez-vous donc de l'eau à la vie de votre frère ? Le roi , impatient de regagner ses états, ouvrit avec Henri des relations qui réunirent les trois frères dans des sentimens de concorde. Henri se retira , avec quelques amis fidèles , en Bretagne d'abord , puis à la cour du roi de France, où Robert devait lui remettre les sommes qu'il en avait reçues pour prix de la partie occidentale de la province.

Le monastère, ayant alors recouvré le calme qu'en avait chassé le bruit des armes, entreprit de relever une partie de la nef, écroulée quelques années auparavant; mais les défauts de construction, dont l'impéritie des ouvriers affecta ce travail, ne lui assurèrent qu'un bien court avenir : il corrua de nouveau huit ans après.

Vers cette époque, Robert, dont la valeur avait illustré les armes sous les murs de Nicée, d'Antioche et de Jérusalem, vint au Mont Saint-Michel avec Sibylle de Conversant, à laquelle il s'était nouvellement uni, remercier le saint Archange de la protection dont il l'avait couvert dans ses guerres lointaines.

L'abbaye du Mont Saint-Michel avait déjà cessé de goûter la sérénité et la paix qu'elle avait respirées d'abord sous le bâton pastoral de Roger 1^{er}. L'irrégularité de sa promotion avait, à la fin, produit des fruits d'animosité dans le cœur des moines, et de défiance dans l'esprit du prélat. Au règne de la concorde et de l'affection succéda rapidement, dans ce cloître, le régime de la violence et de la terreur. Usant de l'autorité qu'une longue amitié lui donnait sur l'esprit du duc, il fit saisir plusieurs de ses religieux par les officiers de ce prince, et en re-

légua d'autres dans divers moutiers de la Normandie. Ces mesures extrêmes portèrent à son comble l'exaspération contre lui ; plusieurs des moines qui avaient échappé à ses rigueurs coururent porter les plaintes et les prières de leur monastère aux pieds du duc, alors dans la ville de Caen. Ils lui peignirent si énergiquement le deuil et l'indignation du couvent, qu'il cita l'abbé à comparaitre devant lui ; mais celui-ci préféra déposer le bâton pastoral que d'essayer la justification de sa conduite. Le roi-duc accepta sa démission, et, voulant le consoler de cette résolution rigoureuse par un témoignage d'estime, il l'investit de la prélature de l'abbaye anglaise de Coonebreuse. Il y mourut le 18 octobre 1112, et y reçut avec solennité les honneurs de la sépulture.

XI.

ROGER II. — 1106-1123. — La stalle abbatiale du monastère resta vacante quelques années. Ce ne fut qu'en 1106 que Roger II, appelé par la volonté du roi à la remplir, quitta l'abbaye de Jumiège, dont il était le prieur claustral, pour venir prendre les rênes de celle du Mont Saint-Michel. « L'éclat des » vertus de cet abbé, dit don Huynes, dont

l'humble style revêt quelquefois , ainsi que le prouvent nos citations , la pompe ambitieuse des métaphores , « comme un soleil dans son apogée , » dissipa bientôt les nuages et les ténèbres élevés » dans cette abbaye du temps de son prédécesseur. » La sagesse et la sainteté de sa direction tendirent à ranimer , dans le calme silencieux du cloître , toutes les vertus et les talents qui prennent naissance et se développent dans l'atmosphère calme et sereine de la vie solitaire. Les obstacles dont il eut à triompher étaient dignes de son courage. Les orages de la guerre , qui avaient grondé autour du Mont , n'avaient pas été sans jeter une grave perturbation dans la vie claustrale , ni sans y avoir laissé des traces profondes : ce fut à les effacer que s'appliquèrent tous ses soins. Cette sollicitude de l'observance intérieure n'empêcha point son administration de s'étendre et de veiller , avec le zèle le plus actif , sur les biens temporels de son abbaye : c'est dans cet exercice de ses devoirs que l'attention des épreuves et des douleurs.

Le vendredi-saint , 25 avril 1112 , la foudre frappa le clocher , au moment même où les religieux chantaient les matines. Le feu se développa avec une telle intensité que , malgré les secours , l'église ni

les lieux réguliers ne purent être protégés contre l'action dévorante des flammes ; les piliers, les murs et les voûtes échappèrent seuls à ce désastre. Une statue de la vierge, image en bois placée dans la chapelle des Trente-Cierges, fut, au grand étonnement des moines, épargnée par ce terrible incendie. Cette catastrophe ne fut pas le seul malheur dont fut affligée l'administration de ce prélat. Thomas-de-Saint-Jean, l'un des fils de l'illustre seigneur de l'Avranchin, qui dirigeait les machines de guerre dans l'armée du conquérant Guillaume, jeta dans la paroisse dont il portait le nom, sur le versant méridional que, vers ce point, la côte incline rapide sur la grève, l'un de ces châteaux dont la féodalité hérissa à cette époque notre contrée. Ce ne fut point assez pour ce puissant baron de ravager les domaines de l'abbaye et les forêts de Néron, Carpoul et Bivoye, où ses ouvriers abattirent le bois nécessaire à la construction de son manoir : enhardi par le succès de ses spoliations, il s'empara des fiefs de plusieurs des vavasseaux de l'abbaye, dans les baronnies de Saint-Pair et de Genêts.

Le monastère, impuissant dans ces extrémités à réprimer par la force les usurpations de ce seigneur, tourna contre lui les armes spirituelles. Thomas,

ayant appris que les religieux appelaient sur lui la colère du ciel, entra dans une vive fureur : accompagné de Jean et Roger, ses frères, et suivi d'un nombreux cortège, il se dirigea vers le Mont Saint-Michel, pour exiger la cessation de ces vœux outrageans. L'abbé opposa à ses emportemens une fermeté inébranlable. Nos prières, lui répondit-il, implorent de Dieu le châtimement de vos attentats ; nous ne cesserons d'appeler publiquement la vengeance céleste sur votre tête, que lorsque vous nous aurez accordé une réparation juste de vos exactions et de vos pillages. Thomas, reconnaissant l'inefficacité de ses menaces, eut recours aux supplications ; et, se prosternant, ainsi que les seigneurs de sa suite, devant l'abbé et les religieux, il conjura le premier de le prendre en pitié, lui et ses frères, et de les réconcilier avec l'Eglise. Le prélat ne se rendit à leurs prières que lorsqu'ils eurent restitué au couvent leurs usurpations et réparé leurs ravages. Le monument de cette transaction reçut plus tard, sous la prélatrice de Guillaume, la signature du souverain, celle de Geoffroy, archevêque de Rouen ; de Jean, évêque de Lisieux ; des évêques de Bayeux et d'Avranches, Jean et Turgis, ainsi que celle de plusieurs chevaliers.

Le recueillement et la discipline où, grâce à ses efforts, Roger vit son administration puiser le modeste rayonnement dont brillent les beaux jours de l'existence cénobitique, ne furent point, durant cette nouvelle période de sa prélature, ses principaux titres à la gloire dont son nom est encore environné. Le calme au milieu duquel il vit se régulariser la discipline, lui permit de livrer sa pensée à la conception et à l'exécution d'importants travaux. Son génie sut faire sortir des décombres entassés sur ce rocher par l'inhabileté des précédents architectes et par le feu du ciel, ces édifices audacieux que l'admiration des siècles a désignés sous le nom de *la Merveille*. Une muraille, d'une hardiesse prodigieuse, s'éleva au septentrion sur une longueur de soixante-dix-huit mètres, appuyée sur trente-six contreforts où l'art a su parer les combinaisons de la science, de manière à faire un ornement d'un enlacement de lignes calculées pour la solidité du monument. Non, ceux-là qui ne l'ont point admiré ne sauraient se faire une idée de la beauté grandiose de cet édifice—monastère et forteresse—religieux et féodal à la fois. Ces deux caractères, combinés par l'art gothique dans une conception pleine d'audace et d'harmonie, impriment à ce monument un cachet

qui le rend digne de se produire auprès de tout ce que le passé nous a légué de plus beau et de plus étonnant. La nature semble elle-même avoir combiné ses ressources avec les efforts de l'art pour le revêtir de cette originalité frappante. Aujourd'hui encore, malgré les profanations nécessitées par sa destination actuelle, il y a quelque chose qui étonne dans ce socle de granit, qu'une multitude de plantes et d'arbustes couvrent d'une verdure foncée, et d'où s'élance hardiment le château, fier moutier dont la hauteur semble s'appuyer sur ses contreforts et ses piliers, pour résister à l'action fouguese des vents du nord. L'œil s'emplit de vertige à suivre ces hautes lignes architecturales le long desquelles planent les tiercelets et les éperviers, le cœur d'admiration dans la contemplation du grandiose de leur ensemble. Comme si ce n'était pas assez de la consécration de l'art, le temps semble en avoir répandu une nouvelle sur ces belles murailles, par la teinte dont la vapeur des âges les a parées.

Ce n'est cependant qu'à celui qui a parcouru l'intérieur de ces édifices, qu'ils ont révélé leurs plus admirables beautés. Les pièces basses présentent : à l'est, la Salle des Gardes, longue de plus de trente-six mètres, sur douze environ de largeur, et à l'ouest

les écuries, de même largeur et d'un développement en longueur de vingt-sept mètres. Ces deux pièces, imposantes d'aspect, sont couvertes dans toute leur étendue de belles voûtes dont les pendentifs quadrilatéraux reposent, dans la première, sur une ligne de six colonnes, hautes d'environ quatre mètres, les chapiteaux non-compris, et d'un diamètre de soixante-six centimètres à peine; dans la seconde, sur douze piliers carrés, dont la hauteur est celle des colonnes, et l'épaisseur de trente-quatre centimètres. Ces dimensions suffiront pour donner une idée de l'aspect imposant que présentent, dans leur noble simplicité, ces belles salles dont les voûtes empruntent au style ogival, encore empreint du roman, un nouveau caractère de hardiesse et de force. Deux escaliers, ménagés dans l'épaisseur du mur, mettent ces pièces en communication avec la Salle des Chevaliers, construite au-dessus des écuries, dont elle occupe toute la longueur. Le style y prend un caractère plus riche, mais aussi plus pesant. Trois lignes de colonnes, dont les deux principales en comptent six, soutiennent les voûtes, où leurs chapiteaux, décorés de trèfles, d'acanthes, de feuilles d'artichauts ou de palmettes, traités avec beaucoup de goût, étendent

et croisent chacun huit voussures. Deux larges cheminées et plusieurs fenêtres demi-circulaires occupent le côté septentrional. Ces trois pièces forment les parties militaires de ce beau corps de bâtiment. L'architecture, très-avancée pour le commencement du ^{xiii}^e siècle, est le style gothique, où se présentent encore quelques reflets du roman. L'ogive semble craindre de prendre cet essor qui, plus tard, fit sa grâce ; la colonne redoute elle-même de compromettre la solidité des voûtes par trop de légèreté ; aussi, si l'on excepte la Salle des Gardes, au-dessus de tout reproche, ce qui manque dans ces pièces c'est l'audace et l'élan : mais, en compensation, tout y est exempt d'affectation, pur de mauvais goût, fort, simple et majestueux ; jamais l'architecture féodale ne s'est produite avec plus de noblesse et de vigueur : l'aspect en est si chevaleresque et guerrier, que les yeux y cherchent des armures, et que les échos semblent y avoir conservé des bruits de fer et d'acier. Charles Letellier l'a parfaitement caractérisée : « Cela impose comme un chevalier armé de toute pièce, et svelte encore sous sa pesante armure. » Non, la France, et nous pourrions dire le monde, ne possède rien en ce genre qui puisse lui être préféré. Le moyen-âge

n'a exécuté aucun édifice féodal mieux caractérisé, plus complet, plus beau. S'il est un sentiment qui doive se mêler à l'admiration que la contemplation de ces salles inspire, c'est la surprise que la célébrité de ces modèles d'art, de ces chefs-d'œuvre ne soit pas universelle ; car c'est une honte, disons-le, pour le pays, que de pareils trésors soient si généralement ignorés.

Indépendamment de ces parties chevaleresques, le bâtiment construit par Roger II renfermait des appartemens monastiques, également dignes d'intérêt. Nous ne parlerons point du cloître, placé au-dessus de ces bâtimens, réédifié par un de ses successeurs ; les dortoirs eux-mêmes, pièces spacieuses, du plus beau jour et de l'air le plus pur, ne furent terminés que par Pierre Leroy, qui les divisa en cellules ; mais le réfectoire, dont les voûtes aériennes, supportées par six colonnes, s'étendaient sur une surface de quatre cent trente-deux mètres carrés, est digne de tout ce que ce monastère, si riche en chefs-d'œuvre, renferme de plus élégant. Semblable à la Salle des Chevaliers pour les ornemens qui parent les chapiteaux des colonnes et les nervures granitiques qui décorent les voûtes, cette pièce lui est incomparablement

supérieure par son élégance et sa légèreté. Ses colonnes, dont le diamètre est à peine de quarante-quatre centimètres, la hardiesse de ses ogives, la souplesse gracieuse de leurs arceaux, semblent un pressentiment du *xiv^e* siècle. La perfection de cet édifice éclate jusque dans les détails les plus accessoires : l'élégance avec laquelle ont été traités, au sommet du bâtiment, les tuyaux des vastes cheminées du réfectoire et de la Salle des Chevaliers, est parvenue à leur donner l'aspect élégant de clochetons ornés, et de tourelles à fleurs.

Tel était l'état de splendeur où la sagesse et le génie de Roger avaient élevé son monastère, lorsque la rigueur du duc-roi l'arracha au respect et à l'affection de ses religieux. Appelé par un des officiers de Henri *1^{er}* devant ce monarque, sous l'accusation de l'avoir injustement dépouillé d'une de ses propriétés, il fut frappé d'une sentence qui le relégua dans le couvent de Jumièges. Docile à cet arrêt, il déposa son bâton pastoral sur le grand autel, le 16 octobre de l'année 1122; et, après avoir embrassé ses moines fondant en larmes, il se dirigea vers son monastère, où l'abbaye du Mont Saint-Michel devait lui payer annuellement vingt-

cinq marcs d'argent, mais où il s'endormit dans le Seigneur le 2 avgil 1123.

XII.

RICHARD DE MÈRE. — 1123-1130. — Le successeur que Henri donna à Roger, de son autorité royale, fit encore plus profondément sentir aux religieux la gravité et l'étendue de leur perte. Cet homme, qui devait à la noblesse de sa naissance, bien plutôt qu'à la pureté de sa vie, le suffrage de son souverain, ne parut dans ce monastère que pour le rendre le théâtre de ses dérèglements. Les revenus de la communauté ne purent suffire aux désordres de sa vie. Scandalisés par des excès qui compromettaient la fortune de l'abbaye, en l'absorbant par des dettes, les moines déposèrent leurs plaintes aux pieds du roi, et chargèrent de les soutenir le légat du pape, le bienheureux Mathieu, qui de moine de Cluny était devenu évêque d'Albe, et avait changé le camail religieux pour la barette de cardinal. Convaincu des excès dont ses religieux l'accusaient, Richard de Mère fut dépouillé des dignités qu'il avait profanées, et relégué à Saint-Pancrace, prieuré de Cluny, où il trouva un tombeau en 1152.

XIII.

BERNARD. — 1130-1149. — Le religieux auquel le choix de Henri commit le gouvernement de cette abbaye était digne, par ses vertus et ses talents, d'effacer la souillure que la prélature de son prédécesseur avait imprimée à la chaire abbatiale. Cet illustre personnage, *vir sapientissimus disertissimus et nimis eloquentiæ*, ainsi que l'attestent les anciennes pancartes du Mont Saint-Michel, sortait du prieuré de Cernon, dépendance de l'abbaye du Bec. La pureté de sa conduite, l'excellence de ses mœurs, ne furent pas moins puissantes pour détruire les traces fâcheuses qu'avaient pu laisser dans les habitudes du couvent les scandales du précédent abbé, que la sagacité de son esprit et la prudence de son caractère pour rétablir la discipline sur ses bases premières. Par ses soins, le monastère offrit aux moines tous les objets dont ils pouvaient éprouver la nécessité, en sorte qu'il supprima les relations extérieures qui chassaient de leurs esprits le recueillement de la vie claustrale, et pouvaient favoriser la satisfaction et le développement des mauvaises passions. Après s'être occupé de la réalisation de ces réformes morales, il appliqua ses

préoccupations aux bâtimens et aux dépendances de l'abbaye. La partie septentrionale de la nef, que Roger II n'avait pu achever, fut réédifiée trente-trois ans après son écroulement. Une tour, aussi remarquable par son élégance que par sa hauteur, s'éleva par ses soins sur les quatre piliers des transeps, et termina heureusement par une flèche de granit, svelte et hardie, l'ensemble pyramidal des édifices et du rocher. Malgré les dépenses que nécessitèrent ces importans travaux, il sut trouver dans la sage administration dont il féconda les richesses du monastère, des ressources pour subvenir à d'autres dépenses. Il enrichit l'église de vases et d'ornemens précieux, entre lesquels on doit citer un reliquaire de vermeil, dont la partie supérieure, arrondie en dôme par le travail de l'artiste, semblait surmonter d'une couronne d'or la tête de saint Aubert déposée dans cette châsse magnifique. Son esprit d'ordre et de perfectionnement s'étendit également sur les prieurés dépendant de l'abbaye. Ceux de Brion et de Cornouailles en éprouvèrent spécialement les effets; aucun pourtant ne ressentit sa sollicitude aussi constamment que celui de Tombelène. Ce rocher, par sa position plus avancée dans la mer que le Mont Saint-Michel, lui parut une retraite

affectée par son isolement à la méditation et à la prière. Il résolut de le consacrer spécialement aux exercices spirituels, et d'en faire en quelque sorte, pour ses moines, un asile temporaire de la vie ascétique. Il y fit construire une belle église, dont le bâtiment, complètement détruit, ne présentait déjà plus qu'une vaste ruine à l'époque où don Huynes écrivait son histoire. Un logis pour trois religieux, une citerne et un jardin complétèrent les dépenses de cette petite Thébaïde. Trois moines du couvent du Mont Saint-Michel venaient tour-à-tour demander à ce séjour de recueillement la ferveur et les inspirations de la solitude. Bernard lui-même, déposant les soins et les travaux de la prélature, venait souvent, loin des affaires, y goûter des instans de calme et de repos.

Ce vénérable abbé fut secondé dans ses projets et dans ses travaux par les libéralités que, sous son gouvernement, le monastère du Mont Saint-Michel reçut de plusieurs seigneurs voisins. Robert d'Avranches, qui lui fit don des dîmes de Ponts, et de celles de quatre vavassoreries sises, une près de Cavigny, et les trois autres à Folmechunz, en présence de son épouse Hadvise, de Guillaume Grumauld, Penrel de Montalbot, Guillaume de Ponts,

Roger de Cavigny et Robert de la Mouche ; Ranulphe Avenel , qui lui transféra l'église et la dime de Sartilly , trop éloignée de son domaine , dans une charte où Turgis , Hamelin de Courtils , Robert de Ducey , Robert de Romagny et Trebau de Mesgnier apposèrent leurs signatures ; et Robert de Lapenty , qui stipula le droit de sépulture sur le Mont Saint-Michel , en faveur de son épouse et de ses enfans , pour prix d'une dime dans le village de Sartilly , figurent au nombre de ses bienfaiteurs : mais aucune personne ne lui fut pourtant d'un aussi puissant secours que le roi-duc lui-même ; aussi la mort de ce monarque suspendit-elle le cours des travaux que l'abbé Bernard faisait exécuter , et , par un revirement soudain de fortune , fit-elle succéder à cette tranquillité sereine une époque de trouble et de malheur. Le Mont Saint-Michel ressentit en effet toutes les calamités de la guerre , que la succession de Henri souleva entre Étienne , son neveu , et Mathilde sa fille , armée pour la défense des droits de son fils. Cette princesse s'étant rendue en Normandie pour y faire reconnaître son autorité , Geoffroy Plantagenêt , son mari , en franchit la frontière à la tête d'une armée d'Angevins , afin de rompre , par l'assurance d'un puissant appui ,

les hésitations qu'une manifestation en faveur du jeune Henri y eût pu rencontrer dans les craintes prudentes de ses partisans. La complication d'événemens qu'enfantèrent ces prétentions rivales, plongea la Normandie dans une anarchie sanglante. Chaque ville, chaque seigneur se jeta dans l'un des partis, et prit les armes pour réduire les cités ou les châteaux voisins qui tenaient pour le parti contraire. Le Mont Saint-Michel fut une des places où l'autorité de Mathilde fut reconnue. Avranches, dont le vicomte, Ranulphe II, possédait en Angleterre le comté de Chester, se trouva au contraire enchaînée, par le lien si puissant des intérêts, aux bannières d'Étienne-de-Blois. Cette hostilité de positions n'explique-t-elle pas les motifs qui poussèrent la population d'Avranches contre la forteresse monastique du Mont Saint-Michel? Attaqués par cette multitude armée, les moines furent contraints de resserrer leur défense dans l'enceinte de remparts qui enveloppait les édifices du couvent. La ville du Mont Saint-Michel fut emportée et livrée aux flammes. Telle fut même l'activité dévorante avec laquelle se développa l'incendie, excité par un vent violent de sud-ouest, que ses tourbillons, s'élançant avec fureur vers les murs du monastère, en consumèrent

tous les lieux réguliers : le beau corps de logis fondé par Roger II et l'église échappèrent seuls à ce désastre.

La plupart des manuscrits du Mont Saint-Michel, ou des histoires imprimées, n'assignent point de cause à cette irruption des habitans d'Avranches contre cette abbaye. Don Huynes, comme beaucoup d'écrivains qui se sont inspirés de sa chronique, se contente, innocente vengeance, de flétrir les assaillans de qualifications injurieuses. Un manuscrit du XIII^e siècle rompt seul le silence sur ce point, et assigne à cette irruption un motif qui peut avoir déterminé cet événement, mais qui n'eût pu en être le moteur, si une cause principale et prédisposante, qu'accusent tous les faits contemporains, n'eût ébranlé cette population. Voici cette version : d'après un usage immémorial, quelques laïques du Mont Saint-Michel participaient aux offrandes journalières faites aux religieux, et avaient la moitié de ce casuel. Sous la prélature de Bernard, un prêtre âgé, à qui appartenait alors le privilège sur ces dons, abandonna le bénéfice au monastère, qui le reçut au nombre de ses frères, et offrit également à Rieuillon, son fils, une place dans ses cloîtres. Ses neveux, au nombre de sept, songèrent à ressaisir cet

héritage opulent, à l'aide des troubles dont la mort de Henri fut la cause et le signal. Prévenu de leurs criminels projets, l'abbé crut trouver dans leurs sermens de fidélité une garantie contre leurs complots : vaine espérance ! ils n'en eurent que plus d'ardeur à appeler la plèbe des localités voisines, pour consommer leur trahison. Nous l'avons dit, cet incident put être le motif occasionnel de cette attaque, mais ne fut certes point la cause principale qui fit prendre les armes à une population entière ; l'état d'hostilité des partis, et l'analogie des événemens dont la Normandie entière était alors le théâtre, en donnent d'eux-mêmes la cause réelle.

Un des vavasseaux du Mont Saint-Michel éprouva, peu de temps après, une catastrophe encore plus terrible. Richard Dubois (*Sylvanus*), seigneur de Saint-Pair, ayant embrassé, comme son monastère suzerain, le parti de Mathilde, prit les armes pour faire triompher ses droits. Retranché dans son manoir, dont les remparts étaient protégés par un fossé, où le ruisseau qui coule encore à l'ouest de l'église épanchait et amassait ses eaux, il dominait à la fois le nord du diocèse d'Avranches et le midi du Cotentin. Les seigneurs qui, dans ce pays, tenaient pour le roi Étienne, ayant réuni se-

crètement leurs forces, surprirent le bourg de Saint-Pair au moment où Richard exécutait dans la contrée une de ses excursions déprédatrices. A la nouvelle de cette attaque, il accourt pour repousser l'ennemi ; mais, avant de s'assurer s'il est suivi de ses troupes, il fond audacieusement sur les assaillans, au milieu desquels il tombe percé d'une lance. La garnison du château, découragée à la vue du cadavre de son seigneur, ouvre les portes et dépose les armes.

Vers la même époque, Gelduin, comte de Dol, voulut couvrir ses brigandages d'un voile militaire, en invoquant le nom d'Étienne-de-Blois ; il assemble, dans ce dessein, une troupe de Bretons, franchit les grèves du Mont Saint-Michel, et se jeta dans la campagne de l'Avranchin, où le suivirent la dévastation et le meurtre. Les paysans, s'étant armés et réunis pour résister à ces pillards, furent bientôt rejoints et guidés par les chevaliers de la contrée accourus à leurs cris. Les Bretons, attaqués par une population qu'ils pensaient glacer et disperser par la terreur d'une surprise, songèrent à sauver leur butin en opérant leur retraite : ils se reployèrent donc vers la plage ; mais une alliée formidable vint au secours des Normands. La

marée, soulevant ses flots, mugissait déjà dans la baie, et roulant, avec la rapidité phénoménale qu'elle a sur ce point, ses eaux écumeuses dans cette vaste étendue de grève, elle opposa bientôt sa barrière humide aux Bretons consternés. Attaqués avec une nouvelle ardeur, ils cherchent vainement des chances de salut dans une défense désespérée ou dans la fuite : la plupart tombent sous le fer ou périssent dans les flots.

Ces mouvemens militaires furent les derniers qui agitèrent cette contrée sous l'administration de Bernard. La fin de sa vie fut empoisonnée d'amertume. La résignation avec laquelle il supporta le désastre de son monastère fut d'autant plus frappante que, toute sa vie, son cœur brisé ne cessa de saigner à la vue des ruines de cet incendie, dont la détresse de la communauté ne lui permettait point de réparer les ravages. « Cette affliction, dit le révérend historien dont nous avons déjà plusieurs fois reproduit le texte, » lui sembla envoyée » pour le purifier comme l'or dans le creuset, et le » rendre capable de voir Dieu face à face en quittant le monde, comme il le fit le 8 mai 1149. » Sa dépouille mortelle reçut une inhumation solennelle dans la partie inférieure de la nef.

XIV.

GEOFFROY. — 1149-1150. — La terre n'avait point encore reçu la dépouille inanimée de leur vénérable pasteur, que les religieux du Mont Saint-Michel, empressés, après une époque de troubles civils, de consacrer par l'exercice les anciens privilèges de leur communauté, s'étaient réunis en chapitre et lui avaient nommé un successeur. Geoffroy, moine profès, dont le caractère et les connaissances avaient acquis l'estime et l'affection de ses frères, fut celui qui réunit leurs suffrages. Une bulle expresse, émanée le 15 décembre 1149 du souverain pontife Eugène III, confirma cette élection, mais ne put fléchir la colère que ce choix excita dans l'esprit de Henri II. A une époque où l'autorité ducale était encore mal affermie, et dans un pays où les agitations civiles prolongeaient leurs dernières oscillations, le souverain vit un acte d'insubordination dans un choix qui lui parut fait en-dehors et au préjudice de ses droits : aussi, voulant réprimer, par la sévérité de l'exemple, toute pareille velléité d'indépendance, fit-il immédiatement saisir le temporel du monastère. Il n'y avait d'autre moyen de fléchir la colère du prince que de lui offrir une

forte indemnité. Le couvent se résigna à subir cette nécessité ; il fallut pour cela puiser dans des bourses étrangères. Le monastère ne régularisa donc l'élection de son abbé qu'en grevant son avenir par un sacrifice stérile. Un an ne s'était pas écoulé, que le bâton pastoral, laissé par le duc dans les mains de Geoffroy, en fut arraché par la mort. Il succomba le 29 décembre 1150, et fut inhumé auprès de son prédécesseur.

XV.

RICHARD DE LA MOUCHE ; ROBERT HARDY. —
1151-1153. — Les conséquences fatales que l'élection précipitée du précédent abbé faisait peser sur leur monastère, étaient une leçon trop frappante pour que les religieux en affrontassent une seconde fois l'expérience : aussi laissèrent-ils leur chaire abbatiale vacante une année entière. Ce ne fut qu'après ces délais qu'ils cédèrent aux sollicitations pressantes de Richard, évêque d'Avranches, et qu'ils élevèrent canoniquement à leur prélature Richard de La Mouche, moine profès de leur couvent. Cette élection souleva si profondément l'indignation du prince, qu'il ne recula devant aucune mesure pour tirer vengeance de cet acte. Des satellites furent envoyés

dans ce couvent pour y saisir et en enlever tout ce qu'il renfermait d'objets précieux : croix, calices, bijoux de toute nature. Les autres biens de la communauté furent placés sous l'autorité du prince, et une commission, formée de trois séculiers, fut chargée de les administrer et d'en verser les revenus dans le trésor ducal. L'abbé lui-même fut banni des terres normandes.

Dans cette extrémité, les moines essayèrent de tarir la source de ces calamités, en annulant cette élection; et, cédant aux conseils de Renault de Saint-Valery, ils appelèrent, avec l'agrément du duc, à la direction de leur abbaye Robert Hardy, moine et cellérier du monastère de Fécamp, homme impur, qui vint souiller leur siège abbatial des vices dont il avait scandalisé son premier couvent. A cette nouvelle, Richard de La Mouche se rend en Italie, dépose aux pieds du souverain pontife ses réclamations et ses plaintes, et en obtient un bref ordonnant à l'évêque d'Avranches de le bénir. Cette cérémonie eut lieu en effet dans la cathédrale d'Avranches. Un seul de ses moines, compagnon de son exil, assista à cette solennité qui n'eut d'autre résultat que d'augmenter les difficultés au milieu desquelles s'agitait et périlait son monastère. La né-

cessité de sortir de ces orages détermina le couvent à députer plusieurs de ses membres vers le pape Eugène III, pour solliciter de sa sainteté la solution de ces désordres. Robert Hardy et Richard de La Mouche, accompagnés de l'évêque d'Avranches, prirent eux-mêmes le chemin de la capitale du monde catholique. Les deux rivaux atteignirent l'Italie, bien résolus de soutenir devant le tribunal du pape la légitimité de leurs droits ; mais c'était celui de Dieu qui devait en apprécier la justice. L'un et l'autre, par une simultanéité bien propre à exalter l'imagination superstitieuse des moines de ce temps, furent frappés par la mort, avant même d'avoir atteint la cité papale. L'évêque d'Avranches ne devait pas non plus revoir son troupeau : surpris par des voleurs, dépouillé et retenu dans les ruines d'un vieux château, il ne recouvra sa liberté que déjà atteint d'une maladie mortelle.

XVI.

ROBERT DE THORIGNY. — 1154 - 1186. — Tant d'orages avaient grondé autour de ce monastère, que ce n'était point seulement sa prospérité, mais bien son existence qui se trouvait compromise. Le scandale dans son cloître, la dissipation dans ses finances l'avaient

attaqué dans sa double essence : dans son spirituel et dans son temporel, dans ses intérêts et dans ses mœurs. Il ne devait point avoir à subir une nouvelle épreuve. La latitude que l'autorité du prince laissa à l'action du chapitre lui permit de choisir un cœur assez pur pour rappeler la vertu sous la rigidité de l'observance, un esprit assez éclairé, et un bras assez puissant pour dissiper les ténèbres, et raffermir sa fortune. Robert de Thorigny reçut le 27 mai, par élection canonique, les rênes de ce couvent. Issu de nobles parens, nommés Teduin et Agnès, ce prélat, dont l'éducation avait répondu à la haute naissance, avait pris l'habit religieux, en 1128, dans l'abbaye du Bec : il en était prieur claustral lors de son élection. Le souverain, dont le mérite et les vertus de Robert avaient captivé l'affection, apposa son sceau avec satisfaction sur les lettres confirmatives de cette élection, que Mathilde, mère du duc, et Hugues, archevêque de Rouen, revêtirent également de leurs signatures le jour saint Jean-Baptiste. Herbert, évêque d'Avranches, et Girard, évêque de Séez, le bénirent solennellement dans l'église de Saint-Philbert-de-Montfort, le jour sainte Madeleine, en présence de Roger, abbé du Bec, Michel, abbé de Préaux, et Hugues, abbé de Saint-Sauveur. Les

premières années de sa prélature furent employées à effacer les traces des précédentes administrations, à rétablir l'ordre dans la direction des affaires et la régularité claustrale dans la vie intérieure, et à préparer ainsi les moyens de rendre plus tard à cette abbaye l'éclat de ses jours heureux.

Dès l'année de son élection, il voulut connaître par lui-même tous les prieurés et autres possessions dépendant de son monastère, en Angleterre comme en Normandie; le Grand-Cartulaire nous a transmis le catalogue des acquêts et des transactions qu'il fit dans le cours de cette longue visite.

Henri II vint en 1137 à Avranches, à la tête d'une nombreuse armée qu'il guidait contre la Bretagne. La médiation de Herbert, qui occupait le siège épiscopal de cette ville, dissipa la tempête prête à éclater contre le duc breton. Henri vint au Mont Saint-Michel, accompagné du pacifique prélat. Ce fut dans ce voyage, si l'on en croit une ancienne Chronique de Normandie, que les habitants de Genêts lui exposèrent les dangers et les inconvéniens auxquels les soumettait la nécessité d'aller entendre l'office divin dans l'église de Tombelène, dont la mer leur interdisait souvent l'accès, et obtinrent la promesse d'être bientôt affranchis

de ces périls par la construction d'une église spacieuse. En effet, grâce aux libéralités de ce prince, les fondemens de l'église actuelle furent jetés, cette année même, par Robert du Mont. Le monarque témoigna à cet abbé et à ses religieux la plus tendre sollicitude ; il voulut dîner au milieu d'eux, dans le réfectoire commun. Ce fut à la fin du repas qu'il érigea et dota, en faveur du monastère, le prieuré de Pontorson ; il confirma aussi à cette abbaye la concession des églises de cette ville, que lui avait faite le roi Henri 1^{er}.

Cette dernière faveur souleva entre l'évêque et l'abbé un désaccord que le roi-duc soumit à la décision du pontife métropolitain. Le prince ayant appuyé la réclamation de l'abbé sur la nécessité de ne pas priver de l'office divin la garnison du château dont il venait de restaurer les fortifications, l'archevêque annonça à Herbert que, sur son triple refus, il avait accordé à l'abbé Robert la permission de faire célébrer dans les églises de Pontorson les cérémonies du culte. Cette contestation n'obtint cependant une solution définitive que sous le successeur de ce primat.

Cette même année, Henri II revint visiter ce célèbre monastère avec le roi de France, Louis VII,

qu'accompagnait une brillante cour de cardinaux, d'archevêques et d'évêques, au nombre desquels étaient Rolland, chancelier, cardinal-prêtre du titre de Saint-Maur, qui, peu après, porta la triple couronne sous le nom d'Alexandre III, et le cardinal Octavian qui, ayant usurpé la tiare sous le nom de Victor III, fut frappé des foudres de l'Église.

Vers cette même époque, Hugues, archevêque de Rouen, s'étant rendu à Mortain, avec Rotrou, évêque d'Évreux; Richard, évêque de Coutances, et Herbert, évêque d'Avranches, pour y présider à la levée solennelle des ossemens de saint Firmit, céda à l'entraînement qu'exerçait si universellement la dévotion à saint Michel, et vint, suivi des autres prélats, visiter la montagne dédiée à l'Archange. Pendant le séjour qu'ils firent dans le monastère, Herbert bénit l'autel du Crucifix, et le prélat métropolitain y célébra lui-même la consécration de l'autel N.-D.-sous-les-terres. Si l'archevêque, dans cette circonstance, sut, par l'aménité et la sainteté de ses relations, captiver l'affection et l'estime de tous ceux qui l'entendirent, tel fut aussi le charme que Robert exerça sur l'esprit et le cœur de ses hôtes par l'excellence de son intel-

ligence et de son caractère, qu'après avoir prolongé quatre jours cette visite, ces illustres pèlerins ne s'arrachèrent qu'avec regret aux prestiges de son hospitalité.

Les liens étroits par lesquels il restait uni à tous ceux qui avaient joui de la douceur et de l'élévation de son commerce, se révèlent dans l'empressement que tous ces personnages mettaient à lui témoigner leur affection et leurs respects. Ainsi, Henri II le choisit-il, en 1161, pour tenir sur les fonts baptismaux l'enfant dont la reine Éléonore accoucha à cette époque dans la ville de Domfront, enfant auquel le prélat donna le doux nom de sa mère, et l'investit-il, la même année, du gouvernement du château de Pontorson, en remplacement du capitaine Aquilin, que, sur les plaintes des habitans d'Avranches, il dépouilla de cette charge : ainsi encore cet Alexandre III, que nous avons vu, par une coïncidence singulière, figurer avec le cardinal Octavian dans le cortège de Louis VII, ayant convoqué un concile à Tours pour l'extirpation du schisme dont ce dernier, devenu l'antipape Victor III, s'était posé le fauteur, le souverain pontife lui enjoignit-il par un bref de venir éclairer de ses lumières cette assemblée religieuse. La sa-

gesse qu'il montra dans cette circonstance lui confirma toute l'estime de ce chef du monde chrétien.

Pendant le concile d'Avranches, où Henri II reçut des légats du pape l'absolution du meurtre de Thomas Becquet, archevêque de Cantorbéry, assassiné par les courtisans de ce prince sur quelques paroles imprudentes qu'il avait prononcées, plusieurs personnes illustres visitèrent le Mont Saint-Michel, et de leur nombre furent Étienne, abbé de Cluny, et un autre abbé, nommé Benoist, personnages d'une haute vertu.

Robert de Thorigny fut un des trois prélats qui accueillirent à Rennes Geoffroy, fils de Henri, lorsque ce prince vint prendre l'investiture du duché de Bretagne, et recevoir le serment de fidélité, et l'hommage des barons de cette province. Alors prit naissance l'estime profonde qu'il sut inspirer à Étienne, évêque de Rennes, et dont ce prélat a laissé l'expression dans ses écrits. Quelque temps après, le chapitre de Dol lui témoigna l'admiration qu'il inspirait plus universellement chaque jour, en le priant d'assister à l'élection de son évêque. Ce fut à sa persuasion que les chanoines portèrent leurs suffrages sur un des clercs de la cathédrale

d'Avranches, Rolland, prêtre italien, dont la vertu égalait le savoir.

A cet éclat extérieur qui, dans le siècle, eût pu faire sa gloire, Robert sut non-seulement allier, comme religieux et comme abbé, le mérite et les vertus claustrales, mais signaler encore son génie, qu'il voua au bonheur de son troupeau, par des monumens et des écrits qui devaient assurer à son nom les hommages de la postérité.

Jamais il ne cessa de fixer sur les intérêts temporels du couvent l'active surveillance qu'appelait si instamment, lors de son élection, l'anarchie qui y existait alors, et où tant de riches donations semblaient se fondre et s'évanouir. L'affection qu'il sut obtenir du souverain pontife Alexandre III, le servit puissamment dans cette œuvre difficile. Ce fut en effet par une bulle de ce chef illustre, rendue sur sa requête, qu'il put rattacher aux possessions de son monastère, moyennant restitution du prix, les dîmes et les biens qui avaient été vendus ou engagés durant les temps désastreux qui l'avaient précédé. Trois ans après, le même pape lui accorda une bulle confirmative de toutes les possessions de l'abbaye, confirmation qu'il renouvela encore en l'année 1178. Plein de prudence et de fermeté, il

sut obtenir satisfaction de tous les griefs dont la communauté pouvait se plaindre, soit qu'il ramenât leurs auteurs aux inspirations de la justice, comme il le fit pour Hamon, seigneur de Beauvoir, qui, d'ennemi actif et acharné des religieux, devint à sa voix bienfaiteur du monastère¹ ; soit qu'il réclamât leur redressement de l'intervention de la justice, ce qui eut lieu, sur ses poursuites, à l'égard du sire de Sacheville. Ce seigneur revendiquait des privilèges sur la terre d'Eventhot, dont la donation avait été faite à l'abbaye par un de ses ancêtres ; l'abbé fit tomber ses prétentions, dans les grandes assises de Caen, sous l'arrêt des barons et des comtes de Bayeux, Coutances, Hiesmes et Avranches. Sa prélature vit les possessions de l'abbaye prendre des accroissemens nouveaux. Le roi-duc brilla au premier rang de ces bienfaiteurs ; l'évêque d'Avranches, Richard, lui confirma, en 1171, le patronage de l'église de Dragey. Les domaines de ce monastère, auxquels Alfred de Moidrey, Hamon de Beauvoir, et Raoul de Boucey ajoutèrent, en prenant

¹ Il lui offrit plusieurs terres situées dans les paroisses de Beauvoir et des Pas ; ses fils, Guillaume et Thomas, confirmèrent cette donation.

l'habit religieux, des biens considérables, devaient le service de sept chevaliers à l'ost du prince.

Sous une administration aussi prospère, le personnel du couvent s'éleva rapidement de trente religieux à soixante. Loin que ces développemens apportassent quelque perturbation à la vie intérieure, le nombre des moines ne fit que rendre plus frappante la régularité de l'observance, au joug de laquelle tous se ployaient avec bonheur. Le Mont Saint-Michel devint un sanctuaire de vertu et un asile de science. Toutes les connaissances y furent cultivées avec un succès qui rappela à ce pays les beaux jours, qu'un siècle auparavant, les écoles de Lanfranc avaient fait rayonner dans ses ténèbres. Quelques-uns des ouvrages que le Mont Saint-Michel possédait à cette époque sont parvenus jusqu'à nous, et offrent la preuve que non-seulement les moines étaient versés dans les sciences religieuses et les belles-lettres, mais que la médecine, l'astronomie, la musique, n'étaient pas en-dehors de leurs occupations. Les poèmes de Guillaume de Saint-Pair font foi que la poésie elle-même y était cultivée avec succès; mais c'était l'histoire qui était l'objet le plus universel des études. L'abbé Robert en donnait lui-même l'exemple dans ses composi-

tions , qui s'élevaient , d'après don Huynes , au chiffre énorme de cent quarante volumes. Beaucoup étaient consacrés à l'histoire du pays : *Historia Montis Sancti Michaelis* , du grand Cartulaire ; *Accessiones ad Sigebertum* et *Chronica Roberti* , manuscrits possédés par la bibliothèque d'Avranches ; *Gesta Henrici II, regis Anglorum* , que renferme la bibliothèque de Valognes , sont les plus recommandables de ceux qui ont échappé à la destruction du temps. Le premier de ces ouvrages , écrit sur vélin , est particulièrement remarquable par son luxe calligraphique. Les lettres , comme le style architectural , commencent à prendre plus de légèreté ; les capitales y affectent une élégance et une richesse d'ornemens qui , sans être pures de tout trait grotesque , y revêtent le caractère d'un goût plus délicat et plus sûr ; les monogrammes y sont nombreux ; mais ce qui le décore avant tout , ce sont quelques beaux dessins à la plume , que l'on peut regarder comme ce que cette époque nous a légué de plus parfait dans ce genre : le frontispice , où l'artiste a tracé l'apparition de saint Michel à l'évêque Aubert ; le dessin placé en tête de la charte de Richard II , celui où la duchesse Gunnor est représentée remettant aux religieux sa charte de donation , sont dignes surtout de fixer l'intérêt.

Un des aspects les plus importants et les plus glorieux de son administration, fut son ardeur à reconstruire et à développer les édifices de son couvent, et le génie avec lequel il dirigea ces travaux. Les bâtimens situés au-dessous de la chapelle Saint-Étienne, et ceux qui la dominent ; l'édifice anciennement occupé par l'infirmerie ; la longue voûte, dite *le Promenoir*, et celle qui règne au-dessous ; le plomb du four ; les deux tours bâties au haut de l'église, et dont l'une a malheureusement corrué sur les manuscrits nombreux qu'on y avait réunis à grands frais, furent édifiés sous sa prélature.

Grâce à ses efforts et à ses immenses travaux, Robert put voir, de son lit de mort, ce monastère, où il n'avait trouvé en entrant que le scandale et la ruine, entouré d'une splendeur qu'il n'avait encore jamais connue, et à l'apogée de la richesse et de la gloire. Il en portait depuis trente-deux ans le bâton pastoral, lorsque la mort le fit glisser de ses mains le 24 juin 1186.

XVII.

MARTIN. — 1186-1191. — Henri II, alors sur le penchant de son règne, vivait cependant encore. Les bien-

faits d'une administration qui, née dans les orages, s'était accomplie avec tant de splendeur, avaient bien effacé les conséquences funestes des dernières élections, mais n'avaient point étouffé le souvenir de ces malheurs. On peut donc penser que si les religieux restèrent treize mois, après le coup cruel qui les avait frappés, sans élire un nouvel abbé, ils reculèrent plutôt devant la crainte des ressentimens du monarque, que devant les difficultés de choisir un successeur à un prélat aussi illustre. Le silence du prince et l'audace que les seigneurs voisins de leurs domaines puisaient dans cette vacance, les déterminèrent enfin à sortir des inconvéniens de ce provisoire par une élection canonique. Les suffrages se réunirent sur Martin, moine profès de cette maison. Cet abbé, s'inspirant aussitôt de l'intérêt actif dont son prédécesseur avait toujours couvert les biens confiés à sa vigilance, s'empressa de faire cesser les usurpations commises depuis la mort de Robert du Mont. Ces actes furent les seuls qui lui méritèrent la reconnaissance de ses moines. Une mort prématurée moissonna en fleur les douces espérances que leur avaient inspirées ses intentions et ses vertus : il succomba le 19 février 1191. Il fut inhumé dans le monastère, auprès du tombeau de son prédécesseur.

XVIII.

JOURDAIN. — 1191-1212. — Vingt-deux jours, selon don Huynes, et plus de cinq mois selon l'Obituaire du couvent, s'écoulèrent entre le décès de l'abbé Martin et l'élection canonique qui remit son bâton pastoral entre les mains de Jourdain, religieux de ce cloître. Les actes de ce prélat réalisèrent les fruits que le monastère s'était promis de ses qualités et de ses lumières. La sagesse que son administration fit briller, tant dans ses rapports claustraux que dans ses relations extérieures, lui captiva d'autant plus profondément l'affection de ses religieux, que les désastres de la guerre qui les assaillirent jusque sur leur rocher, leur révélèrent plus vivement tout le prix de ce gouvernement prudent et paternel.

Jean-sans-Terre, appelé devant la cour des Pairs pour s'y laver du sang d'Arthur, avait été frappé par contumace d'un arrêt de mort, qui avait entraîné la réunion de ses états au domaine de la couronne. Philippe-Auguste ayant franchi, avec une armée, la frontière de Normandie pour exécuter cet arrêt, Guy de Thouars, duc de Bretagne, son allié,

se jeta sur l'Avranchin à la tête d'une troupe de Bretons : des motifs personnels de vengeance l'aggrisaient contre ce pays, dont le seigneur Radulphe avait occupé le lit de Constance, où il n'était entré qu'à la suite d'un divorce ; la surprise et la captivité de cette duchesse avaient donné une nouvelle énergie à ses ressentimens. Ce fut sous l'exaltation de ces idées qu'il prit les armes. Le Mont Saint-Michel fut le premier point vers lequel se dirigèrent ses efforts. La ville, protégée par d'impuissantes palissades, fut emportée d'un choc, et saccagée : ni le sexe, ni l'âge ne trouvèrent grâce devant ce vainqueur furieux ; mais l'assaut vint se briser contre les fortifications du monastère. Après de longs et inutiles efforts, l'ennemi, désespérant de se rendre maître d'une enceinte défendue avec la valeur du désespoir, effectua sa retraite en livrant au feu la ville, souillée de toutes les horreurs de la guerre. L'incendie se développa avec une telle ardeur que les flammes, s'élançant vers le sommet de la montagne, débordèrent sur l'abbaye, dont elles réduisirent presque tous les bâtimens en cendres ; les murs et les voûtes résistèrent et échappèrent seuls à cet embrasement. Philippe-Auguste ressentit la plus vive douleur de

ce désastre, et, voulant effacer les traces de ce malheur, il envoya à l'abbé Jourdain une forte somme d'argent destinée à réparer ces ravages : ce prélat entreprit ces travaux avec un zèle qui eût rendu à ce monastère une partie de son ancienne splendeur, si la difficulté de recueillir les revenus dans un pays ravagé par la guerre, la perte des richesses territoriales qu'il possédait en Angleterre, et la mort qui le frappa lui-même le 6 août 1212, n'eussent mis obstacle à ses efforts, et fait évanouir ses vœux.

Il reçut les honneurs funèbres dans l'église prieurale de Sainte-Marie-de-Tombelène, selon qu'il en avait exprimé le désir.

XIX.

RADULPHE DES ILES. — 1212-1218. — L'élection du successeur de Jourdain fut marquée par un incident qui vit les prétentions de Guillaume d'Otteillé, évêque d'Avranches, fléchir devant les privilèges canoniques de ce couvent. Ce prélat, instruit que le chapitre des moines devait se réunir pour conférer la dignité abbatiale, s'empressa de se rendre au Mont Saint-Michel pour présider cette assemblée. Informés de ses prétentions, ou peut-être les soupçonnant seulement, les religieux lui défendirent l'entrée de leur

monastère jusqu'à ce qu'il eût contracté l'obligation écrite de n'attenter en rien aux droits de la communauté, et affirmé qu'en se rendant au monastère il n'avait d'autre intention que de déposer ses hommages devant l'autel de l'Archange. Il se conforma à ces promesses. Libres de toute influence, les moines élevèrent Raoul des Iles, un de leurs confrères, à la première stalle de leur couvent. Cet abbé, animé de la même sollicitude que son prédécesseur pour les avantages de la communauté, sut, comme lui, acquérir des droits à la vénération et à l'amour de ses religieux. Les travaux de réparation et de réédification entrepris par Jourdain, achevèrent, sous sa prélature, de faire disparaître toutes les traces dont les fureurs de la guerre civile avaient stigmatisé les bâtimens claustraux. La Merveille, ce bel ensemble d'édifices, fondé par Roger II, attira particulièrement son zèle. Tout ce qu'il renfermait de combustible était devenu la proie des flammes; les voûtes elles-mêmes avaient considérablement souffert : tout fut réparé avec une habileté qui n'eut d'égale que le succès dont elle fut couronnée. Les parties détériorées du bâtiment recouvrèrent leur solidité primitive par une restauration qui effaça le sinistre jusque dans ses plus faibles em-

preintes ; la charpente fut refaite et remplacée, ainsi que tous les autres objets dont l'incendie n'avait laissé que des vestiges. Thomas Leroy rapporte même qu'il fit complètement réédifier les dortoirs. La fin de ces glorieux travaux fut aussi celle de sa carrière. Le couvent eut à déplorer sa perte le 18 mars 1218.

En cette année même, un désaccord survenu entre la communauté et Guillaume de Leiseaus ou Les-Eaux se termina, sur ses diligences, dans les assises d'Avranches. Ce chevalier reconnut que lui et ses héritiers devaient à l'abbé le service de camerier. Deux pains, trois mesures de la boisson monastique, deux deniers tournois, et six bougies devaient, à ce titre, être remis chaque jour à ce seigneur ou à son intendant. On lui devait de plus la nourriture de *deux chevaux sans fers*. Il était même défrayé aux dépens de l'abbé, lorsqu'il l'accompagnait à cheval dans ses excursions.

XX.

THOMAS DES CHAMBRES. — 1218-1225. — Le monastère du Mont Saint-Michel sembla oublier les préoccupations terrestres au milieu desquelles s'étaient écoulées les précédentes prélatures, sous la

pleuse et rigide administration du religieux que les suffrages du chapitre appelèrent à recueillir l'héritage de Raoul des Iles.

Thomas des Chambres ne sembla toute sa vie former d'autre vœu, éprouver d'autre besoin que d'envelopper ses cloîtres du calme et de l'isolement de la solitude. Théobald, archevêque de Rouen, fit en 1223, à sa prière sans doute, des réglemens pour la réforme de son couvent.

Pieux imitateur des premiers cénobites chrétiens, il eût voulu que les bruits du monde fussent venus expirer au pied des murailles de ce monastère, où, savante et recueillie, errait la méditation et s'inclinait la prière : aussi parvint-il si efficacement à détacher de la terre l'esprit de ses religieux, que cette génération s'est évanouie sans y laisser plus de traces que la fleur de la vallée dont la terre a repris les pétales et le ciel les parfums.

Ce fut le 5 juillet 1225 que, selon les expressions de don Huynes, « l'âme de cet abbé alla jouir » des grandeurs préparées au ciel à ceux qui ont » voulu être petits en terre. »

XXI.

RAOUL DE VILLEDIEU. — 1225-1236. — Raoul

de Villedieu , que l'élection choisit au milieu des moines profès de la communauté pour l'élever à la dignité abbatiale , y a laissé de brillans vestiges. Les arts , que les deux précédens abbés semblaient avoir exilés de ce rocher où , depuis deux siècles , ils s'étaient naturalisés avec les sciences sous les ailes de la religion , y signalèrent leur retour par un des plus gracieux joyaux qu'ait conçus le génie de l'architecte , et fouillés le ciseau du sculpteur. Raoul , ayant remarqué que , malgré ses belles et nobles constructions , le Mont Saint-Michel manquait de l'une des plus intéressantes parties d'un monastère , conçut le projet de le doter d'un cloître ; et , comme l'espace manquait pour lui donner l'étendue que réclamait la nature de cet édifice , il voulut que la richesse des matériaux et la somptuosité du travail compensassent les avantages de la grandeur. L'exécution répondit à ses vœux.

Ce cloître consiste en une aire de plomb quadrilatérale , entourée de galeries reposant d'un côté , celui de l'esplanade , sur une double ligne de colonnettes de stuc , de l'autre sur un rang de colonnettes en granit. Les fleurs , les trèfles , et les feuilles déchiquetées sont les motifs et les ornemens principaux de ce gracieux édifice , où le génie architectonique

du XIII^e siècle semble avoir deviné les plus prestigieuses combinaisons du style des siècles suivans. C'est surtout dans la décoration du côté de la galerie qui borde le préau intérieur, que s'est complu l'artiste. L'élégance des chapiteaux, la délicatesse des rosaces et des feuillages qui s'épanouissent aux entre-colonnes, ou courent en guirlandes au-dessus, charment l'œil qu'étonne la variété de leurs sculptures. La diversité qui éclate dans ces ornemens n'exclut pas cependant, dans chaque travée, un caractère spécial qui harmonise cette diversité dans une tendance unitaire. Ainsi les entre-colonnes ornées, dans la galerie orientale, de grandes fleurs épanouies, offrent au midi ces fleurs placées au milieu de trois plus petites; à l'ouest, des feuillages affectent dans leurs élancemens des formes triangulaires, et au nord, des ornemens analogues où se jouent des animaux. Les cordons qui les surmontent sont formés, au midi de feuilles d'acanthes, à l'ouest de petits fleurons, de feuilles de vignes, au nord et à l'est de séries variées de ces divers ornemens. Cette galerie qui, à l'est et à l'ouest, n'offre qu'une longueur de vingt-et-un mètres environ, présente un développement de vingt-huit mètres au nord et au sud. Quoique le peu d'élévation des arceaux, dont la hauteur

n'atteint pas deux mètres, nuise à l'effet de ce cloître, — comparé par l'un des historiens du Mont Saint-Michel, M. de Clinchamp, à une fleur éclosée au milieu d'âpres granits, — l'ensemble en est encore si harmonieux, d'une verve si riante et si lyrique, les détails d'une telle excellence de goût et d'exécution, qu'ils transportent le poète et étonnent l'artiste. On dirait, au nombre et à la légèreté de tous ces jets de stuc et de granit, de tous ces prodiges d'habileté, de patience et d'art, que l'homme a voulu suppléer, par une forêt de pierres, à la végétation si rachitique sur ce rocher. C'est le gothique dans toute sa grâce; le xv^e siècle n'est point encore venu grêler la colonne et apointir l'ogive pour leur donner plus d'élancement. L'art a toute sa souplesse, sans étiolement et sans maigreur; ses lignes s'étendent avec aisance, ses arcs se courbent avec flexibilité: l'architecture, épanouie dans toute la beauté du génie chrétien, semble s'être imprégnée, dans ce morceau, d'un rayon du ciel d'Asie. Cependant on ne saurait se faire une idée exacte du charme que ce ravissant édifice exerçait sur l'esprit et les yeux de ceux qui le visitaient, si l'imagination ne nous le reproduit tel qu'il existait alors. Pour l'admirer dans toute sa beauté, il faut

rétablir la fenêtre ogivale et les deux autres ouvertures circulaires qu'il ouvrait au soleil du midi, sur la côte pittoresque de la Bretagne, et compléter l'orientalisme de cette poétique architecture, en couvrant ces plombs des arbustes et des fleurs dont les couleurs et les parfums répandaient sur ses galeries monacales l'aspect voluptueux d'un kiosque.

Les dépenses considérables qu'exigea la réalisation de cette belle entreprise ne furent cependant point telles, que le vénérable prélat ne trouvât encore, dans la sage administration des revenus de son abbaye, les moyens d'en développer les richesses. Ce fut en effet par ses acquêts que les seigneuries de Bretteville et de Verson s'augmentèrent de tout ce que Guillaume de Brée, esq., et Rauxlin, seigneur de Noyant, possédaient d'immeubles et de rentes, tant en leur nom qu'en celui de la femme de ce dernier, dans les enclaves de ces domaines. Guillaume de Malleto, Alexandre et Héliot du Homme, lui vendirent également des propriétés sises dans le territoire de Bretteville.

Ces développemens ne furent pas les seuls qu'éprouvèrent les possessions de cette abbaye. La pieuse munificence des princes et des seigneurs, qui lui en avaient donné de si splendides témoignages,

n'était point devenue stérile pour le temporel de ces religieux. Les ardentes prétentions de l'évêque d'Avranches jetèrent seules des nuages dans la sérénité de cette époque prospère. Ce pontife, dont le caractère pacifique de Thomas des Chambres et de Raoul de Villedieu avait exalté les ambitieux projets, voulut, au mépris des privilèges accordés au couvent par ses prédécesseurs, et consacrés par un exercice de deux siècles, régner et commander en maître dans l'intérieur du monastère : non content d'y avoir fait des visites pastorales, et d'y avoir même présidé les scrutins du chapitre, il tenta d'y dicter des ordonnances. Raoul, ne voulant point se ployer au joug de ces usurpations, porta ses plaintes en cour de Rome. L'intervention du souverain pontife éteignit, dans une transaction, l'hostilité de ces conflits. L'archidiaconé du Mont Saint-Michel, dont les pouvoirs reposaient entre les mains de l'abbé, recouvra tous ses anciens privilèges, moins les rejets d'appel et le droit d'évocation que ressaisit la juridiction épiscopale. Cette transaction renfermait également une clause qui, d'après un ancien usage, imposait à tout propriétaire d'une maison au Mont Saint-Michel l'obligation d'accompagner, le mardi après la Pentecôte, la

procession que les moines faisaient à la cathédrale d'Avranches, et d'y déposer un denier sur le maitre-autel. C'était sous le contrôle et la responsabilité des prêtres du Mont que s'acquittait ce léger tribut. L'année de cette transaction fut aussi celle où la mort moissonna les deux prélats contendans. Ce fut le 18 mars que succomba Raoul, dont la dépouille mortelle fut inhumée dans son monastère.

XXII.

RICHARD TUSTIN. — 1236-1264. — Le nouvel évêque d'Avranches devait trouver un plus rude adversaire et un rival plus inflexible dans le moine que les religieux firent sortir de leurs rangs pour recueillir l'héritage du précédent abbé. Richard Tustin, désirant briller dans les solennités religieuses de l'éclat dont les évêques y étaient entourés, obtint, pour lui et ses successeurs, du pape Alexandre IV, le droit de porter la mitre, l'anneau, la tunique, la dalmatique, les gants et les sandales, ces symboles de l'épiscopat; il pouvait encore, d'après la bulle qui lui transmettait ces privilèges, bénir les autels, consacrer les ornemens ecclésiastiques, administrer la tonsure et les ordres mineurs, donner solennellement la bénédiction. Cet abbé, profitant

des sentimens favorables dont le souverain pontife était animé pour le monastère du Mont Saint-Michel, le fit supplier d'affranchir son couvent des rigides statuts composés par Grégoire ix, et sous l'austérité desquels ce pape avait espéré dompter les habitudes licencieuses qui s'étaient glissées parmi les religieux. Il réclama également, pour lui et pour son prieur claustral, la faculté de relever les irrégularités, et de révoquer les suspensions. Une bulle expresse, du 3 des ides de juin 1253, fit droit à sa requête.

Enorgueilli des succès qui donnaient une si éclatante satisfaction à la magnificence de ses goûts, Tustin s'empessa d'acquérir les signes extérieurs de ses nouveaux privilèges. Sa fierté fut si grande lorsque, le front paré d'une mitre chargée de perles et ruisselante de pierreries, il vit la multitude se courber avec respect sous sa main, qu'il ne se contenta plus de donner les bénédictions dans les offices, mais qu'il les répandit avec une prodigalité si affectée sur les places publiques, dans les villes et dans les châteaux, que l'évêque d'Avanches, et plusieurs autres prélats, protestèrent énergiquement auprès du pape, et en obtinrent un décret apostolique dont les prohibitions générales

restreignaient, pour les abbés, la bénédiction à la fin de la messe, des vêpres et des laudes, et le droit de tonsure aux religieux et aux séculiers de leur juridiction ecclésiastique. Sensible à ce revers, mais voulant au moins étendre un voile d'ostentation sur cet échec, Tustin se hâta d'obtenir une nouvelle consécration pontificale des droits qui lui étaient maintenus, et de les exercer avec toute la solennité possible.

Le faste qu'il déployait dans ces démonstrations stériles, il l'employa d'une manière beaucoup plus féconde dans l'érection des bâtimens que lui doit le monastère. La capitulaire élevée au sud du cloître, avec lequel elle était en communication, fut édifiée par ses ordres; ce bâtiment, où se trouvaient avant la révolution le billard et la sacristie, est affecté aujourd'hui aux cuisines de la prison. Il fit aussi construire la Belle-Chaise, remarquable monument dont la Salle des Gardes, aux lancettes ogivales, et la belle porte surmontée de trois niches trifoliées, méritent toute l'attention du voyageur. Cette porte, entrée principale du Mont Saint-Michel, bien que masquée par le boulevard dont Pierre Leroy la fit défendre plus tard, s'offre complète aux regards dès que l'on en a franchi les premiers degrés. La

partie de ce bâtiment, qui était occupée par le portier, est encore abandonnée aujourd'hui au concierge; enfin, il fit commencer le corps-de-logis joignant au sud à cet édifice. Le *Neustria Pia* lui attribue même l'achèvement du cloître, auquel il dut certainement faire travailler, ne fut-ce que pour l'accordement de la galerie méridionale avec le bâtiment du chapitre. Ces constructions furent spécialement poussées avec ardeur en 1257.

L'année précédente, saint Louis, de retour de l'Égypte, où ses premiers succès s'étaient effacés dans un désastre, vint visiter le Mont Saint-Michel. Il fieffa aux religieux la terre de Saint-Jean-le-Thomas et une forêt voisine, pour la somme annuelle de 218 liv. Un passage de l'histoire de don Huynes — cinquième partie, chapitre 3, — pourrait faire croire que l'acte fut renouvelé en 1264. Il permit, de plus, à l'abbé de transporter au bourg de Genêts les foires qui se tenaient au Mont Saint-Michel le jour des Rameaux, et la troisième fête après la Pentecôte.

La magnificence de ce prélat ne tarda point à produire des fruits amers. L'observance perdit de sa rigidité dans le jeu de ces passions vaines. Les religieux, s'affranchissant des liens de la discipline, se laissèrent

emporter par l'entraînement de leurs penchans vers les désordres de la vie séculière. Leurs dispositions n'en devinrent que plus hostiles à leur abbé. La mésintelligence fut bientôt si flagrante, que l'intervention d'un juge devint nécessaire. L'évêque d'Avranches fut chargé, par un bref du pape, de trancher cette affaire. L'abbé et quatre religieux comparurent devant lui, mais sans succès. Ce désaccord ne fut point soumis plus efficacement d'abord au jugement de l'archevêque, ensuite à l'arbitrage de cardinaux délégués par le pape. Le souverain pontife, fatigué du retentissement de ces débats, enjoignit, par bulle expresse, à Guillaume de La Haye, religieux de l'ordre des frères prêcheurs, et à Jean de Saint-Léonard, religieux de l'ordre des frères mineurs, de se transporter dans le monastère du Mont Saint-Michel, d'en examiner les constitutions, de les maintenir ou de les modifier; enfin, de terminer les difficultés par une solution définitive. Ces religieux remplirent leur mission avec le plus grand zèle. Après avoir tout consulté et tout vu, ils suppléèrent à l'insuffisance des constitutions de l'abbaye par quelques réglemens nouveaux; enfin, ils obtinrent la plus douce récompense qu'ils ambitionnassent, la réconciliation

de l'abbé et de ses religieux. La communauté trouva une nouvelle source de prospérité dans la concorde des moines et de leur pasteur : les économies que réalisèrent leurs efforts permirent d'acquérir, en 1261, les prévôtés, corvées et services que Robert et Geoffroy, seigneurs de Brion, avaient en Ardevon, les Pas, Beauvoir, Huisnes, Curey et Brée ; ils développèrent l'année suivante les possessions d'un prieuré que le monastère possédait dans le diocèse d'Angers. Ce dévouement aux intérêts de son abbaye ne cessa plus d'animer Tustin jusqu'aux derniers pas de sa carrière. De son lit de mort, il porta aux pieds d'Urbain IV des plaintes contre Hamon Fichet et plusieurs ecclésiastiques bretons, de la part desquels les prieurés de Rocquillard et du Mont Dol avaient essuyé des usurpations ; il obtint de ce pontife, par l'entremise de l'official de Dol, le redressement de ces griefs. Son dernier acte fut donc un service rendu à son monastère. La mort le frappa le 29 juillet 1263. Son corps reçut les honneurs funèbres dans l'église abbatiale, au bas de la nef.

XXIII.

NICOLAS ALEXANDRE. — 1264-1271. — Le couvent

du Mont Saint-Michel retrouva , sous la crosse du successeur de Richard , la quiétude qu'en avait bannie le faste de ce superbe abbé. Les désordres, dont le relâchement de la discipline avait souillé le monastère, s'effacèrent sous la rigide observance des anciennes constitutions et des réglemens dictés sous l'administration précédente par les deux commissaires du souverain pontife. Les modestes vertus, fleurs lumineuses de la solitude, y exhalaient leurs célestes parfums, lorsque la mort de cet abbé laissa le couvent sans pasteur, sept années après le choix canonique qui en avait conféré le titre à Nicolas Alexandre. Les moines déposèrent solennellement son corps sous le pavé de leur église.

XXIV.

NICOLAS FAMIGOT.—1271-1279.—Nicolas Famigot, prieur claustral du Mont Saint-Michel, élu par ses frères pour être leur prélat, hérita à la fois de la charge et des vertus de l'abbé qui l'avait précédé : aussi, entièrement étranger au siècle, semble-t-il n'avoir vécu que les yeux attachés au ciel. Il n'a laissé d'autre trace de son passage qu'un nom sur la liste des abbés, et une ligne funèbre sur l'obituaire : elle porte la date du 19 mars 1279. Le voile

qui enveloppe sa vie s'étend même sur le lieu où fut creusé son tombeau.

XXV.

JEAN LE FOË.—1279-1298. — Si les chroniques du Mont Saint-Michel gardent sur les actes de l'abbé, que l'élection du chapitre éleva à la chaire vacante par la mort de Nicolas Famigot, le silence où se sont évanouis les souvenirs des précédentes prélatures, les monumens authentiques du Chartrier et les constatations analytiques du Livre Terrier ont arraché à l'oubli plusieurs faits qui mettent en lumière la sagesse de son administration. Les souverains pontifes, le roi de France, et plusieurs seigneurs normands secondèrent, par leur active sollicitude et leur libéralité, le zèle de ce pasteur pour les biens de son abbaye. En 1281, il obtint du pape Martin iv une bulle confirmative des possessions et privilèges de son couvent. Le successeur de ce pontife, Nicolas iv, lui accorda trois bulles expresses en 1288. La première, du 21 août (12 des calendes de septembre), lui concédait le pouvoir d'hériter des biens des religieux qui prenaient l'habit dans son monastère, à l'exception des fiefs réservés aux parens; la seconde, lancée le 3 des

calendes de novembre (28 octobre), ordonnait à l'abbé de Saint-Méloir de contraindre, par les censures de l'église, plusieurs seigneurs bretons de satisfaire à leurs obligations pécuniaires envers le Mont Saint-Michel; la troisième enfin, prescrivait à l'abbé de Saint-Etienne-de-Caen de frapper de révocation et de nullité les aliénations au moyen desquelles plusieurs ecclésiastiques avaient envahi des propriétés du Mont Saint-Michel. Le roi Philippe-le-Bel délégua à ce couvent, en 1286, comme une marque éclatante de son affection et de son estime, le privilège de la pêche des poissons royaux dans l'étendue de la baronnie de Genêts, droit qu'il étendit l'année suivante à la seigneurie de Bricqueville, autre domaine de ces religieux.

Les nombreuses et riches dotations dont se développèrent, du temps de Jean Le Foé, les biens de cette abbaye, prouvent la puissante influence que l'aménité de son caractère exerçait sur l'esprit des seigneurs voisins de son monastère.

Ce fut à ces libéralités, ainsi qu'aux faveurs du souverain pontife et du monarque, qu'il dut les moyens de développer les domaines monastiques par d'importantes acquisitions. Thomas Le Roy de La Pommeraye vendit aux religieux, en 1287, plusieurs

rentes dans la paroisse de Saint-Vosin. Ils acquirent également de Foulques, chevalier, seigneur de Gattigny, ses droits sur le moulin de Quincampoix, et plusieurs rentes dues par les habitants de la commune de Saint-Léger. Cet intérêt actif ne l'abandonna pas même à son lit de mort. Ce fut en effet au moment où il allait payer le tribut suprême à la nature, qu'il obtint une sentence contre Guillaume Dubois, esq., dont les usurpations avaient jeté le trouble dans la possession du bois de Prael, dépendance de la seigneurie de Saint-Planchez; sa mort suivit immédiatement ce dernier succès : elle eut lieu le 13 juillet 1298. Sa dépouille inanimée reçut, dans le monastère, les honneurs de la sépulture.

XXVI.

GUILLAUME DU CHATEAU. — 1299-1314. — Une année s'écoula avant que Guillaume du Château, moine profès du Mont Saint-Michel, reçût, de l'élection de ses frères, la mitre qui brilla sur son front d'un éclat qu'elle n'avait point jeté depuis la prélature de Richard Tustin. Ce fut dans la cathédrale d'Avranches qu'il reçut la bénédiction des mains de Geoffroy, son évêque. Au retour de cette

cérémonie, la veille de Noël, son couvent descendit processionnellement à sa rencontre jusqu'à l'entrée du moutier ; là, le nouvel abbé promit, sous la religion du serment, de suivre et de faire respecter les coutumes du monastère, et de n'agir, dans la sphère de ses pouvoirs temporels et spirituels, que d'après l'avis de ses religieux.

Son gouvernement commença sous les plus funestes auspices. Un de ces terribles orages, dont le bassin de la baie explique la formation, la marche destructive et les foudroyantes explosions, éclata en 1300 sur la pyramide granitique que le Mont Saint-Michel, dans l'isolement de ses grèves, semble dresser vers le ciel comme une provocation à la foudre. Jamais, dans les précédents sinistres, le désastre n'avait été si complet : l'église, les bâtimens monastiques, tout ce qui pouvait enfin devenir la proie du feu fut consumé par les flammes ; les cloches, fondues comme de la cire par leur activité dévorante, s'élançaient sur les toits en ruisseaux de métal ; la ville fut elle-même enveloppée dans cette calamité. Les charbons, poussés par les tourbillons de l'incendie, tombèrent comme une grêle ardente sur les toits, et ne laissèrent que des ruines debout sur ce rocher. « Il semblait, dit don

» Huynes, que l'on ne devait plus songer à rebâ-
 » tir magnifiquement ce monastère, ayant été brûlé
 » cinq fois, et que c'était une insigne manifesta-
 » tion que Dieu n'agréait pas ces magnifiques édi-
 » fices. » Telle ne fut point la pensée de Guillaume.
 « Il crut, rapporte encore le même historien, que
 » le ciel ne lui envoyait ces disgrâces que pour
 » exercer sa vertu et signaler son zèle à rebâtir la
 » maison du Seigneur. » Son dévouement à relever
 tant de ruines, à réparer tant de débris, répondit
 durant toute sa vie à cette résolution généreuse. Ses
 dépenses ne s'appliquèrent pas seulement à réédi-
 fier les bâtimens du monastère, elles s'étendirent à
 la ville, dont il fit reconstruire les maisons dé-
 truites.

De nouvelles tribulations vinrent encore éprouver
 sa fermeté au milieu de ces vastes travaux ; mais
 il sut les conjurer par sa courageuse énergie.
 L'église ayant été réparée, l'évêque d'Avranches s'y
 rendit en 1306, pour y conférer les ordres. Guillaume,
 à qui les enseignemens du passé apprenaient la por-
 tée usurpatrice qu'un pareil acte pouvait avoir sur
 les privilèges de son couvent, interdit l'entrée de
 l'église au prélat, et ne souffrit qu'il en franchît
 la porte que lorsqu'il eut donné reconnaissance, par

écrit, qu'il n'entendait porter atteinte à aucune des immunités du monastère. Le même évêque étant venu de nouveau dans l'abbaye, Guillaume, craignant qu'il n'aspirât à quelque suprématie sur son couvent, le reçut au milieu de ses moines, non revêtu de l'humble habit religieux, mais entouré de toute la pompe du pontificat. Le souvenir de cette manifestation d'indépendance, et sans doute aussi de vanité, fut consacré par un rapport déposé dans les archives du monastère. Ce zèle ardent, pour la défense et la conservation des droits de son abbaye, est encore attesté par les deux bulles confirmatives qu'il obtint du souverain pontife Clément v; la première accordée en la ville de Bordeaux, sous la date du 4 des nones de juin 1305; la seconde, concédée en 1307.

Philippe-le-Bel, dans un pèlerinage qu'il fit à ce monastère, en 1311, lui donna, comme son aïeul saint Louis, des témoignages de sa piété et de sa munificence. Outre deux épines de la couronne de Jésus-Christ et un morceau de la vraie croix, qu'il ajouta aux reliques nombreuses que possédait déjà la communauté, il déposa sur l'autel de l'Archange une offrande de 1,200 livres, dont les religieux firent modeler la statue de saint Michel, que l'on

admirait encore, vers le milieu du ^{xvi}e siècle, dans la nef de l'église abbatiale.

Cette somme fut le principal, sinon l'unique bien-fait que le couvent reçut sous l'administration de cet abbé ; les autres donations, dont les chartes de cet établissement nous ont transmis les souvenirs, sont de faibles libéralités, souvent érigées à titre onéreux. Ainsi un prêtre, nommé Raymond, lui offrit dix tonneaux de vin de Gascogne, dont un fut remis, ainsi que deux robes magnifiques, à Richard du Parc, et à son épouse Agnès, pour récompense des 25 livres de rente qu'ils avaient données à la communauté ; ainsi encore, un autre habitant du pays concéda une rente de 14 livres pour prix d'une prestation viagère de deux pains blancs chaque jour, et chaque année d'une robe et d'un tonneau de vin conventuel.

Guillaume trouva pourtant, dans les revenus de son monastère, moyen de faire face à toutes les exigences de son administration, et d'améliorer le service de son abbaye. Il établit garde à la principale porte du moutier Pierre de Toufou, écuyer, dont il fixa l'émolument à deux pains par jour, et à 25 sous de monnaie courante par année. Un autre écuyer, Robert Roussel, se

chargea, par procuration, du service dû au roi par le monastère dans l'armée de Flandre.

Ce fut au milieu de ces travaux et de ces soins que s'écoulèrent les quinze années qu'il occupa la première stalle de cette abbaye. Il mourut, le 11 septembre 1314, à Mont-Ruault : sa dépouille mortelle fut rapportée dans l'église de son couvent, où elle fut solennellement inhumée au bas de la nef.

XXVII.

JEAN DE LA PORTE. — 1314-1334. — Jean de La Porte, sous le pouvoir duquel florissait alors le prieuré de Saint-Pair, fut investi par le chapitre de la direction du monastère. Nul religieux, plus que lui, n'était apte, par son caractère et ses vertus, à continuer pour son couvent la prospérité dont il avait joui, malgré les efforts des élémens et des hommes, sous le bâton pastoral de Guillaume.

Le siège épiscopal d'Avranches étant vacant au moment de son élection, cet abbé n'en réclama pas moins des chanoines la bénédiction que, sur leur renvoi, il reçut des mains de l'évêque de Dol, en présence de l'abbé de la Luzerne. Il se rendit ensuite auprès du roi, auquel il prêta le serment de fidélité, et dont il reçut des lettres de protection.

Fort de la double sanction que l'autorité du prince et la consécration pontificale avaient imprimées aux suffrages de ses frères, il revint en son monastère se livrer, avec le zèle le plus louable, aux fonctions de sa dignité. Ses soins portèrent d'abord sur les dépendances de son abbaye; les possessions dont elle jouissait encore en Angleterre appelèrent surtout sa vigilance et ses réformes. La négligence des prieurs ayant compromis plusieurs propriétés, le couvent avait été dans la nécessité de faire passer la mer, dès 1314, à Olivier Lemoine, pour y revendiquer et défendre ses droits. Dans le chapitre qui fut tenu au Mont Saint-Michel, la veille de la fête saint Jean-Baptiste 1316, Pierre de Harville fut nommé au prieuré de Cornwailles, dont le titulaire avait été forcé de se démettre, à cause de son âge et de ses infirmités. Robert Louel fut, pour la même cause, remplacé dans le prieuré d'Oc Tritonie.

Telle était alors l'indépendance dont les abbés jouissaient dans l'exercice de leur pouvoir, que, vers cette époque, Édouard, roi d'Angleterre, et Jeanne, reine de France et de Navarre, prièrent Jean, par lettres expresses, de recevoir dans son cloître, le premier, Jean de Tontine, un de ses clercs; la dernière, Guillemain de Gorez.

Les soins de cet abbé ne restèrent point stériles. Les richesses et les domaines du monastère prirent chaque année des développemens nouveaux. Dès 1315, Louis x aumôna au prieuré de Pontorson le droit des dîmes et les pêcheries de cette importante localité ; l'année suivante, Mormand Langlois, écuyer, fut tellement flatté de l'accueil qu'il reçut dans le couvent, où l'avait conduit un pèlerinage, qu'il y prit l'habit monastique, et, en échange du titre de frère, fit don à la communauté de sa seigneurie de Bouillon, à la charge de payer au roi 81 livres 30 sous de rente : Philippe v lui-même, émule en cela de la générosité de ses ancêtres, réunit à cette abbaye, en 1319, la moitié de la redevance de 200 livres que Saint-Louis s'était réservée sur le fief-ferme de Saint-Jean-le-Thomas. Il sut en outre augmenter, par l'économie et une gestion éclairée, les ressources de son monastère. Plusieurs maisons et divers morceaux de terrain furent avantageusement placés en fief : Thomas Cohibée, chantre de la cathédrale d'Avranches, reçut à ce titre une habitation sise près de cette ville, non loin de la rue dite la Dorée, en la paroisse de Saint-Martin-des-Champs ; Le Plevoin obtint, à des conditions semblables, un logis situé sur le che-

min de Genêts à Brion, et la pièce de terre sur laquelle il était bâti, etc.

L'influence de cette prélature ne se faisait pas moins heureusement sentir sur la direction des esprits que sur l'administration du temporel ; l'observance y régnait sur la vie intérieure, dans sa régularité la plus sévère, lorsqu'une étincelle, jaillie de l'Aquitaine, vint allumer la guerre entre le roi de France et le monarque anglais. Ces hostilités soulevèrent un incident qui donna à l'abbé Jean une occasion nouvelle de manifester sa fermeté et sa prudence.

Dans ces circonstances, Guillaume de Merle, capitaine des ports et frontières de Normandie, appréciant toute l'importance militaire que procurait au Mont Saint-Michel son isolement dans les grèves, et la force de sa position naturelle, y plaça, au nom du roi, un homme d'armes avec cinq valets.

Jean de La Porte et ses religieux les reçurent et leur donnèrent pour logement le local affecté à l'habitation du portier. Encouragé par le succès de cette mesure, Guillaume de Merle prétendit mettre la solde de cette garnison à la charge de la communauté. Cette prétention souleva l'opposition la plus vive de la part de l'abbé et de ses moines.

Charles-le-Bel, saisi par les religieux de cette contestation, nomma, par lettres du 25 janvier 1326, ses conseillers Bertrand, Boniface et Pierre de Macey, réformateurs des états de Normandie, pour vider ce différend. Les contendans furent appelés devant eux. Jean de La Porte s'y rendit et prouva, par les titres de son abbaye, que le Mont Saint-Michel n'avait jamais cessé, depuis 709, d'être défendu par ses religieux et leurs vassaux, avec autant de dévouement que de succès ; que leurs feudataires pouvaient encore faire face à toutes les éventualités de cette défense ; qu'il était donc d'une injustice manifeste de leur imposer et de prétendre leur faire payer des protecteurs étrangers. Guillaume de Merle, insouciance ou défiance de son droit, ne se présenta pas même pour se défendre : les commissaires, après discussion et examen de la question, décidèrent que le couvent du Mont Saint-Michel n'était obligé de payer aucun soldat. Cette déclaration, à laquelle les premiers seigneurs du pays apposèrent leurs signatures, reçut, en 1334, la confirmation de Philippe VI, roi de France, alors au château de Vincennes.

Cette contestation n'absorba point tellement l'attention et le zèle de l'abbé, qu'il oubliât les autres

intérêts du monastère. Il poursuivit, à travers les préoccupations de ces débats, l'accomplissement des devoirs de sa charge avec l'exactitude et le succès qu'il y avait apportés dès ses débuts. Il parvint à dégager de mains usurpatrices la plupart des biens qui avaient été antérieurement détachés et enlevés des domaines de son abbaye, et, entre autres possessions, il recouvra, en 1330, le prieuré de Saint-Clément, en l'île de Jersey. Le souverain pontife, sur ses réclamations, avait même chargé l'official de Rennes, par bulle expresse en date du 2 des ides de mars 1328, d'opérer le retrait de quelques biens aliénés dans le ressort de sa juridiction.

Jean de La Porte fit compulser et mettre en ordre tous les titres, chartes, etc., que possédait le monastère. Un catalogue de ces pièces, rédigé par quelques moines, en l'année 1326, le mardi après l'octave de la Nativité de la Vierge, nous a été transmis par les manuscrits de cet établissement. Les bulles pontificales, au nombre de vingt-deux, furent suspendues par un fil de soie dans une armoire spéciale. Cette prélature, dont les dernières années sont remarquables par l'affluence extraordinaire de pèlerins que l'église du Mont Saint-Michel vit se prosterner sur ses dalles, s'éteignit

par la mort de son titulaire, le Vendredi Saint 1334. Son corps reçut les honneurs de la sépulture dans la chapelle de Saint-Jean-l'Évangéliste, qu'il avait fait élever lui-même du côté méridional de son église.

XXVIII.

NICOLAS LE VITRIER. — 1335-1362. — Nicolas Le Vitrier, originaire du Mont Saint-Michel, et prieur claustral de l'abbaye, fut le successeur que lui donnèrent les suffrages de ses frères. Ses religieux, vêtus de chappes, descendirent processionnellement le recevoir jusqu'aux portes de leur monastère, à son retour d'Avranches, où la bénédiction pastorale lui avait été administrée par Jean Hautefrêne, alors évêque de ce siège.

Cet abbé, d'un caractère violent, était loin de posséder les qualités propres à rappeler dans ce cloître le calme et la discipline monastiques qu'en avaient éloignés, durant les dernières années de l'administration précédente, le tumulte et les préoccupations de la guerre : avec la tranquillité intérieure s'étaient également exilées de ces lieux l'étude et les connaissances qui, dans les siècles précédens, en avaient fait la gloire. Aussi, le

commissaire du souverain pontife dans les cloîtres de Normandie et de Touraine, Simon, abbé de Noirmoutier, ordonna-t-il, entre autres prescriptions dans la visite qu'il fit de ce moutier en 1337, que deux des moines seraient envoyés à Caen ou à Paris, aux frais de la maison, pour y étudier les sciences divines et humaines, et rallumer dans ce monastère les lumières qu'y avaient éteintes les précédens désordres. Afin d'assurer plus complètement l'efficacité de cette mesure, il fixa la part contributive de chaque prieuré dans les frais de cette éducation.

Les abbés des deux provinces s'étant réunis en synode au mois de juin de la même année, dans la salle capitulaire de St-Pierre-de-la-Cousture, Nicolas Le Vitrier y soumit à leur examen le rôle des revenus de son abbaye, et soutint que les pertes et les dépenses qu'occasionaient le site de son monastère et la difficulté de l'accès, ne pouvaient permettre d'entretenir un couvent plus nombreux que les quarante moines qui formaient habituellement sa communauté. Un des statuts qui furent adoptés par cette assemblée faisait défense aux religieux isolés de se faire accompagner par des séculiers à cheval, à moins que les éventualités de

la guerre ne missent en péril leurs personnes ou leurs biens.

La réforme, dont cette réunion de prélats et l'inspection précédente avaient fait concevoir l'espérance, ne produisit pas tous ses fruits. Une partie des abus qui avaient pris racine dans les cloîtres résistèrent à la répression de ces réglemens. Les tendances des abbés à se constituer des intérêts indépendans au milieu des propriétés communes, reçurent même, peu après ce synode, leur première réalisation dans le couvent du Mont Saint-Michel. C'est à cette époque qu'y fut fondée la mense abbatiale : par une transaction intervenue entre Nicolas Le Vitrier et ses religieux, il leur abandonna le total des offrandes de l'église, moyennant 100 livres annuelles ; d'autres accords consacrèrent encore, en la réglant, cette rivalité d'intérêts.

Les calamités dont le Mont était menacé ne tardèrent point à distraire l'attention des moines de ces discussions intérieures. L'année 1346 vit la guerre étrangère éclater avec fureur sur cette plage. Édouard, roi d'Angleterre, ayant réuni ses efforts contre la France aux partisans de Jean de Montfort, duc de Bretagne, Thomas d'Agorne et Renaud de

Gobehen, capitaines anglais, livrèrent au meurtre et à l'incendie les campagnes de l'Avranchin. Au milieu de ces désastres, Guillaume Paysnel, sire de Hambie, qui avait succédé à Guillaume de Merle dans le commandement de cette partie du littoral, voulut, au mépris de la décision des commissaires royaux, faire payer des deniers de l'abbaye les soldats qui formaient alors la garnison du Mont Saint-Michel, sous les ordres du capitaine Robert de Braye : ses prétentions échouèrent contre la fermeté de l'abbé. Le prélat ayant déféré cette contestation au roi Philippe VI, ce prince fit défense à ses officiers, par lettres des 2 juillet et août 1347, d'inquiéter en rien les religieux de cette abbaye, leur enjoignant même la restitution de tout ce qu'ils pouvaient avoir exigé sur les biens de la communauté. Robert Bertrand, sire de Bricquebec, successeur de Guillaume Paysnel, adressa lui-même, le 29 novembre 1348, à Nicolas Le Vitrier une lettre en exécution de ces ordonnances; Jean, archevêque de Rouen et lieutenant-général de la Normandie, confirma en 1350 ces exemptions.

La foudre, qui ne cessait de frapper les édifices que le zèle des religieux ne se fatiguait point de relever, éclata de nouveau cette année sur le mo-

naître : elle renversa une partie des bâtimens où ses derniers ravages étaient à peine effacés. Toutes les matières combustibles, couvertures, charpentes, etc., furent réduites en cendres. Profondément affligés de ce désastre, l'abbé et ses moines songèrent aussitôt à le réparer. Quelque difficultés que l'exécution de ce projet rencontrât dans ces circonstances, les travaux en furent embrassés et poursuivis avec un zèle qui triompha de tous les obstacles. Nicolas Le Vitrier semblait multiplier ses ressources : dans son ardeur, il s'affranchit de la présence d'une garnison à laquelle il suppléait par le personnel de ses vaisseaux et de son abbaye. Ce courage et ce dévouement obtinrent les résultats les plus heureux. Les bâtimens du monastère se restaurèrent avec une rapidité surprenante. Charles v, alors seulement duc de Normandie, voulant récompenser la valeur avec laquelle cet abbé défendait ce point important dans un pays ravagé par l'ennemi, l'en nomma capitaine par lettres du 27 janvier 1358, ratifiées le 25 décembre suivant. D'autres lettres, qu'il obtint plus tard des rois de France, assujétirent les habitans des paroisses de Huisnes, de Beauvoir, d'Ardevon et des Pas, à venir faire le guet sur le Mont Saint-Michel, et affranchirent, en conséquence, ces popula-

tions de la réquisition des capitaines de Pontorson, de Beuvron et autres lieux.

La biographie de cet abbé serait incomplète si elle laissait dans l'oubli les détails de son administration. L'agitation de sa prélature ne l'empêcha point de solliciter et d'obtenir des papes Clément vi et Urbain v, des bulles confirmatives des biens et privilèges de son monastère, que ces lettres plaçaient sous la protection spéciale du saint siège. Plusieurs des manuscrits, reliés sous le numéro quatorze de la bibliothèque d'Avranches, ont été rédigés par ses soins. Les chroniqueurs signalent l'exactitude avec laquelle il entretenait, dans le meilleur état de conservation, les bâtimens de son abbaye ; Don Huynes assure qu'il en développa le temporel par quelques acquisitions : il fit plusieurs transactions pour en augmenter les revenus. D'accord avec ses religieux, il concéda à Guillaume Pinchon, archidiacre d'Avranches, pour une rente de 6 livres, un manoir situé dans la paroisse de Saint-Saturnin, sur la route conduisant du village de Percy à l'église Saint-Gervais. Il nomma Guillaume de Lor son sénéchal dans l'île de Jersey. Tels sont les actes de son gouvernement, dont les chartes et les chroniques nous ont légué le souvenir. Frappé

par la mort, le 30 octobre 1362, il fut inhumé dans l'église abbatiale de son monastère.

XXIX.

GEOFFROY DE SERVON. — 1363-1386. — Le bruit des armes, dont retentissait la France occidentale, et la nécessité de résister sans cesse aux efforts des Anglais, sous laquelle était placé le Mont Saint-Michel, ne furent sans doute point étrangers au choix des moines de ce lieu dans l'élection de leur abbé. Nul religieux ne pouvait répondre plus efficacement aux exigences de la situation que celui sur lequel ils réunirent leurs suffrages, cinq mois après la vacance de la dignité pastorale de leur maison. Issu de l'une des belliqueuses familles des barons du pays, Geoffroy de Servon justifiait, par sa fermeté et son audace, son origine chevaleresque. Bien que déjà promu au prieuré claustral de son couvent, ce gentilhomme avait conservé sous la bure monacale le cœur ardent de l'homme de guerre : aussi les Chroniques du Mont Saint-Michel avouent-elles qu'il était plutôt apte à commander à des soldats fougueux sur les murailles d'un donjon, qu'à des enfans d'obéissance dans la vie contemplative des cloîtres.

Charles v appréciait l'importance du monastère du Mont Saint-Michel comme point stratégique : voulant à la fois témoigner au nouvel abbé le prix qu'il attachait à cette place, et lui en faciliter la défense, il l'en nomma capitaine, et, par les mêmes lettres, datées du 18 octobre 1364, il imposa à tous les habitans des paroisses dépendantes de cette abbaye l'obligation d'y faire la garde et le guet, à moins qu'ils n'eussent continué de remplir ce service militaire dans une forteresse plus voisine ; et, pour subvenir aux frais de la guerre, il ordonna, par patentes de la même année, que tous les marchands et trafiquans sur les terres du Mont Saint-Michel payassent à l'abbé 6 deniers par livre.

Geoffroy répondit à ces faveurs par un zèle et une prudence qui révélèrent en lui les talens militaires les plus distingués. Les usages religieux établis dans le Mont Saint-Michel, l'affluence de pèlerins que la dévotion conduisait journellement en ce lieu pouvaient servir de voile à quelque surprise de l'ennemi ; Geoffroy le sentit, et, outre plusieurs mesures d'ordre qu'il prit dans l'exercice de ses pouvoirs, il obtint du roi Charles v une lettre, sous la date du 17 décembre 1364, par laquelle

défense était faite , sous peine de mort , à toute personne , de près ou de loin , noble ou autre , d'entrer dans l'abbaye portant couteaux pointus , épées ou dagues , à moins qu'ils ne fussent les frères du roi.

Ces prescriptions , que Bertrand du Guesclin , lieutenant pour le roi de la province de Normandie , l'avait déjà autorisé à faire exécuter , furent de nouveau confirmées le 17 janvier 1365 , par lettres royales lancées contre Jean Boudant , vicomte d'Avranches qui , au mépris de ces dispositions , s'était efforcé , accompagné de plusieurs autres seigneurs , de pénétrer dans le monastère , « quoique portant un *grand coutel à pointe* , » ainsi que s'exprime la patente du souverain.

Par une réclamation , qui décèle la même prudence , il obtint encore du roi de faire détruire plusieurs maisons de la ville , qui , en cas d'attaque , pouvaient favoriser les assiégeans et nuire à la défense du monastère.

Quelle que fût la sagesse des mesures que la prudence avait dictées à Geoffroy , il ne tarda point à s'apercevoir que les forces dont il pouvait disposer n'étaient point suffisantes pour la sûreté de cette place , surtout le jour saint Michel , où tel

était le concours des pèlerins, que la surveillance habituelle ne pouvait mettre le monastère à l'abri d'une embûche. Il sentit donc la nécessité d'augmenter le nombre des chevaliers et des sergens d'armes qui devaient le service militaire à son abbaye. Ce fut dans ce but qu'il détacha plusieurs portions des domaines de son monastère, et qu'il les constitua en fief entre les mains de chevaliers qui devinrent ses vavasseaux. Voici la liste de ceux qui se chargèrent de ces prestations, telle que Pierre Leroy l'a inscrite dans le Quanandrier du Mont Saint-Michel, et que don Huynes l'a reproduite dans son histoire :

1^o Le sieur de Hambye tient, en la paroisse de Boucey, de Moidrey et Caugey, un fief de vavassorerie, *et relevatur per tres milites* ;

2^o Richard du Praël, à cause de Jeanne de Verdun, sa femme, tient un fief de Haubert, en Tanye, de quoi il doit à cette abbaye la troisième partie d'un chevalier ;

3^o *Item*, il y avait en la ville ou village de Brée, un fief ou vavassorerie, mais à présent il est en la main des abbés et religieux ;

4^o Louis de La Bellière tient un fief et vavassorerie de la Bellière en Brée, en la paroisse de Tanye ;

5° Jean Ase tient de ladite abbaye le fief et vavassorerie du Mesnil-Adelée ;

6° *Item*, le monastère tient la vavassorerie de Pelloing, laquelle a été retirée à Jean Teste ;

7° Robert du Buat tient le fief et vavassorerie d'Aucey, en la Croix et Pelloing ;

8° Hervé de La Cervelle tient le fief et vavassorerie de Villaux ou Villers ;

9° Robert de La Croix tient la vavassorerie de Boschet, à Curey ;

10° Le fief ou vavassorerie, situé en ladite paroisse de Curey, appelée de Colin-Jaunet, de Martigny et de Costard ;

11° Guillaume du Hommet tient le fief et vavassorerie de Folligny, en la paroisse de Curey ;

12° Thomas Binier et consorts tiennent le fief et vavassorerie de Journal, de Villars ou Villiers, situés en la paroisse de Vessey et de la Croix ;

13° Richard du Praël, au lieu d'Alain Girault, tient le fief et vavassorerie de Verdun, en la paroisse de Huisnes ;

14° Guydo des Viards, pour Jean et Thomas Allard, tient le fief et vavassorerie de Mesnil-Adelée et de la Broise, et est relevé par 15 livres ;

15° *Item*, la vavassorerie de la maison de Dieu de Saint-Jacques-de-Beuvron, située en la paroisse de Villars ou Villiers, et de la Croix;

16° Jean Le Chevallier, seigneur de Romilly, tient en fief la Chapelle-Hamelin par hommage, et en paie cent sous de rente.

Le service des treize hommes d'armes, dû par ceux qui tenaient ces vavassorerie à foi et hommage, consistait à veiller à la porte du monastère, en temps de guerre, chaque fois que la possibilité d'une attaque réclamait leur présence. Un seul chevalier, relevé à chaque marée, s'acquittait pourtant habituellement de ce service, à l'exception du jour saint Michel où tous devaient être présents à ce poste, la cuirasse au dos, le casque en tête, le gantelet au poing, la lance et le bouclier à la main, enfin armés de toutes pièces, et prêts à comprimer tout désordre.

Ce fut vers cette époque que l'une des femmes les plus illustres de ce siècle, Tiphaine, fille du comte de la Bellière, et épouse de Bertrand du Guesclin, se retira sur ce Mont, où celui-ci lui fit bâtir un élégant manoir, avant de porter ses armes en Espagne. Cette femme, aussi savante que belle, s'y livra avec ardeur à l'étude de l'astrologie. Son époux

lui avait laissé, à son départ, une somme de 100,000 fl.: elle crut ne pouvoir en faire un meilleur usage que de les distribuer aux capitaines et soldats qui vinrent implorer sa bienfaisance dans sa retraite, en les exhortant à aller combattre sous les drapeaux de son mari. Elle ne quitta ce lieu qu'en 1374, époque à laquelle elle alla mourir à Dinan, où l'abbé du Mont-Saint-Michel se rendit, selon ses vœux, pour célébrer solennellement ses obsèques.

Un nouveau désastre vint compliquer les difficultés, dont les éventualités menaçantes de la guerre entouraient les religieux et leur abbé. Le feu du ciel frappa de nouveau le monastère, et étendit ses ravages sur l'église et les dortoirs; le clocher fut renversé, et les nouvelles cloches liquéfiées comme de la cire: plusieurs maisons de la ville furent réduites en cendres. Émule généreux de ses prédécesseurs, Geoffroy de Servon travailla sans relâche, quels que fussent les dangers auxquels l'exposaient les attaques incessantes de l'ennemi, à la réparation de ces ruines. Il eut le bonheur et la gloire de rétablir dans leur ancien éclat les édifices de ce monastère, auxquels il ajouta même la petite chapelle de Sainte-Catherine, dressée sur l'empla-

cement occupé depuis par le logis abbatial. Les frais causés par ces travaux, les dépenses nécessitées par un constant état de siège, et par le développement des forces militaires, n'épuisèrent pourtant pas tellement les ressources de cette communauté, que Geoffroy ne trouvât, dans l'administration de ses revenus, les moyens de compenser par des acquêts les démembrements que la constitution des fiefs avait fait éprouver aux domaines de l'abbaye. Elle lui doit en effet, outre plusieurs rentes, le fief de Brée en Donville, de la Meilleraye, de Craen en la baronnie de Saint-Pair, de Poterel, de Viel et de Montmirel en la baronnie de Genêts, de Palomb en la baronnie d'Ardevon, et de Touffon près le prieuré de l'Abbayette.

Plusieurs personnages secondèrent, par leurs libéralités, l'habile économie de cette administration. En 1366, Jean IV, duc de Bretagne, exempta, par lettres-patentes, de toute imposition, gabelle, traits, et autres droits de cheminage établis sur ses terres, les denrées et objets appartenant à l'abbaye du Mont Saint-Michel. En la même année, Guytenos, Alarin son époux, et leurs fils Jocelyn et Tusquel, développèrent, par leurs donations, le prieuré des Roquillarts, fondé par le duc de Bretagne Conan,

en 1170. Une dame Denize, veuve de Robert Vimont, écuyer, conféra, en 1379, aux moines du Mont Saint-Michel, la propriété d'une maison et d'un jardin situés dans la ville de Caen : les paroissiens du bourg d'Ardevon leur cédèrent, à cette époque, le four à ban de cette localité ; enfin, en 1385, **M^{lle} Blanche**, duchesse d'Orléans, leur remit une rente de 81 liv., qu'ils lui devaient pour la fief-ferme de Bouillon, et une autre redevance annuelle de 18 liv. 10 sous, qu'ils lui payaient pour le fief de l'Oislande. Charles VI leur accorda gratis les lettres de cette cession.

Geoffroy de Servon, heureux des développemens qu'au milieu de circonstances aussi compliquées n'avait cessé de prendre son abbaye, s'occupa, comme ses prédécesseurs, d'obtenir du souverain pontife la confirmation des biens et des privilèges dont jouissait cette communauté. L'église était alors affligée par le vingt-neuvième schisme, l'un des plus violens qui se fussent déchaînés contre elle. Le palais d'Avignon était occupé par Clément VII, que le catholicisme place au nombre des anti-papes. Ce fut à lui que l'abbé et les religieux du Mont Saint-Michel adressèrent leurs hommages, et dont ils réclamèrent la confirmation de leurs

possessions. Flatté de cette déférence, ce pontife ratifia non-seulement leur requête, par une bulle du 11 des calendes de mai 1385, mais leur témoigna une telle faveur, que, sur une autre supplique de Geoffroy, il investit de nouveau la dignité abbatiale du Mont Saint-Michel de tous les droits épiscopaux dont l'avait rehaussée Alexandre IV, autorisant le titulaire à officier pontificalement dans toutes les églises, et spécialement dans la cathédrale d'Avranches, en présence même de l'évêque ou du prélat métropolitain, sans requérir leur autorisation; et, sur son ordre, Pierre Leroy, alors abbé de Lessay, fulmina cette bulle dans Avranches, le 4 août 1385. Les instances de l'évêque de ce diocèse, et de plusieurs autres prélats normands, obtinrent cependant de nouveau la réduction de ces privilèges. Geoffroy, nonobstant ce retrait de pouvoirs, ne laissa pas de faire fabriquer une mitre rayonnante de pierreries, et, paré de cet ornement magnifique, n'en exerça pas moins ses droits dans toute l'étendue de son privilège; mais la mort, le surprenant au milieu de cette pompe, en éteignit pour lui l'éclat le jour Saint-Jean de l'année 1386. Son cercueil fut solennellement déposé sous les dalles de son église abbatiale.

XXX.

PIERRE LEROY. — 1386-1410. — Si, durant cette époque critique, l'abbaye du Mont Saint-Michel avait pu triompher des efforts de l'ennemi, par la vigilance de son pasteur guerrier; si elle avait même su prolonger, à travers ces attaques, le cours de ses prospérités, elle avait dû nécessairement éprouver le contre-coup de ces avantages. Appelés à l'exercice des armes, ses moines avaient pris, dans les habitudes militaires, des mœurs qui donnaient à leur monastère plutôt l'aspect d'une forteresse que celui d'un cloître. La règle était tombée en oubli, l'ignorance s'était établie en ces lieux, d'où le tumulte avait exilé l'étude. Ce fut dans cet état que les trouva Pierre Leroy, lorsque les suffrages des religieux furent lui offrir leur mitre sur la chaire abbatiale de Lessay, pour laquelle il avait antérieurement abandonné celle de Saint-Taurin-d'Évreux.

Si le choix de son prédécesseur avait décelé la prudence des moines, au milieu des circonstances qui l'accompagnèrent, cette nouvelle élection ne fit pas moins d'honneur à leur sagesse. Le bruit des armes s'était éloigné et s'éteignait,

provisoirement du moins, dans l'impuissance des ennemis; il importait donc d'effacer, pendant cette trêve, la confusion et le désordre que la guerre avait dû jeter, surtout dans les relations extérieures de la communauté.

Pierre Leroy, originaire d'Orval, au diocèse de Coutances, et docteur célèbre en décrets et en droit canon, possédait plus que tout autre les talents et les vertus qui devaient assurer le succès de ses efforts. A l'annonce de sa nomination canonique, ce prélat s'empressa de se rendre dans sa nouvelle abbaye, où il fut reçu par ses frères avec la solennité d'usage. Un court séjour en ces lieux lui fit apprécier l'urgence et l'étendue de la réforme que réclamaient l'administration et la règle. Il y dévoua tous ses soins. Une observance rigoureuse remplaça bientôt les abus. Il se hâta d'initier ses religieux aux connaissances indispensables à la sainteté de la vie monastique; il leur expliqua d'abord les écritures sacrées, et leur commenta le droit religieux. Mais, comme le temporel de la communauté lui imposait des absences fréquentes, il forma quelques-uns de ses moines, les plus instruits, pour le suppléer dans ses instructions. L'enseignement de l'écriture et de la gram-

maire aux novices fut confié à d'autres religieux. Unissant, dans ses réglemens nouveaux, la bonté d'un père aux devoirs d'un supérieur, il sut s'attirer l'affection de ses moines en leur accordant toutes les faveurs que permettait la discipline. Ainsi, pour les défendre des maladies auxquelles ils étaient exposés l'hiver dans ces lieux froids et humides, il ordonna que du feu fût allumé dans le petit dortoir depuis la fête de la Toussaint à celle de Pâques. Il acquit à cet effet plusieurs rentes, dont il destina également les revenus à acheter des ustensiles de table pour l'usage de la communauté; il supprima en même temps la coutume établie par un de ses prédécesseurs d'offrir, le premier jour de l'année, des couteaux en présent aux personnes attachées au service du roi et du monastère, à leurs épouses et aux prêtres, ainsi qu'à beaucoup d'autres individus; cadeaux qui, selon l'historien de Pierre Leroy, n'avaient pas seulement l'inconvénient d'absorber une somme de 200 liv., mais encore soulevaient contre l'abbé des jalousies et des haines.

Son esprit de réforme se porta du monastère sur les prieurés, comme l'atteste un autre manuscrit de cette époque, conservé à la bibliothèque d'Avranches dans la collection des documens iné-

dits, relié sous le numéro 14. Nous citerons quelques-unes des prescriptions qu'il leur impose, comme des reflets des mœurs monastiques de cette époque. « Observez entre vous, leur dit-il, la modestie et la sobriété, objet de nos exhortations. » L'ivresse est la racine de tous les vices, fuyez-la; fuyez les tavernes des villes et des bourgades. » Ne sortez de l'enceinte de votre prieuré que pour » prendre quelque récréation dans ses domaines, » surtout en l'absence des prieurs; ne quittez ces » asiles, et particulièrement la nuit, que revêtu » de l'habit religieux, et accompagné d'un frère, » d'un serviteur ou d'une personne honnête; qu'à » l'heure du couvre-feu, au plus tard, vos portes » soient fermées, etc. »

Tandis que ce couvent, où les instans se divisaient entre la prière, le repos et l'étude, se développait chaque jour en science et en vertu, l'abbé, tout dévoué aux obligations de sa charge, put protéger à l'extérieur les intérêts de la communauté. Cette tâche était difficile; la plupart des biens du monastère, envahis et ravagés par l'ennemi, avaient encore été l'objet des usurpations et des empiétements des propriétaires voisins. Pierre Leroy ne recula point devant les obstacles et l'aridité de cette

entreprise. Il réunit et consulta toutes les chartes de son couvent, puis, éclairé par ces titres, il se rendit, accompagné de quelques religieux, sur les lieux, sièges de quelques contestations : là, après avoir discuté avec les intéressés les droits de son abbaye, des accords et des transactions furent rédigés pour prévenir toutes difficultés à l'avenir. Ce fut de la compilation de ces pièces que fut rédigé, par ses soins, le *Quanandrier* ou Livre tertiaire : il fit également transcrire, sur un grand volume en parchemin qui fut désigné sous le nom de *Livre blanc*, les originaux de toutes les chartes qui avaient été accordées à son couvent, depuis l'époque de sa fondation. Le premier de ces manuscrits est parvenu jusqu'à nous, et se trouve dans la bibliothèque d'Avranches, sous le numéro 14 ; l'autre a disparu par la négligence ou la malversation de ceux à qui fut confiée, à la fin du siècle dernier, la conservation des bibliothèques provenant des établissemens religieux supprimés.

Non content de rétablir ainsi ce monastère dans ses droits ; prévoyant, par l'usage déjà répandu de donner à des ecclésiastiques les prieurés en commande, que sa communauté pourrait dans l'avenir être dépouillée de ses principaux bénéfices, il vou-

lut la prémunir contre ce danger : ce fut dans ce but qu'il sollicita et obtint du pape Clément VII, l'union irrévocable à son abbaye des prieurés de Saint-Pair, de Brion, de Genêts, de Barlain, de Saint-Méloir et de leurs domaines ; il fit également prononcer, en cour de Rome, le caractère amovible des fonctions de trésorier et de sacristain.

Le Mont Saint-Michel vit ainsi se raviver, par ses soins, des sources de richesse qu'avait taries le souffle de la guerre. Ce sage abbé y trouva les moyens de marcher d'un pas plus ferme et plus rapide dans les errements qu'il avait adoptés. Il acheta un grand nombre de bons ouvrages, où ses religieux puisèrent, avec tant de succès, les connaissances divines et humaines dont ces cloîtres brillèrent bientôt si vivement, que, d'après l'auteur des gestes de Pierre Leroy, ce couvent eût suffi pour réformer l'ordre régulier dans ce siècle malheureux.

Loin de négliger les bâtimens de son monastère, il les développa de plusieurs nouveaux édifices. C'est à lui que l'on doit l'élégant Chartrier où étaient autrefois déposés les livres et les archives de l'abbaye, et dont le noble style ogival était en si complète harmonie avec l'étude.

Il fit également construire la tour quadrangulaire, nommée par quelques-uns *Tour-du-Bailly*, mais généralement appelée Perrine, du nom de son fondateur. Les édifices voûtés qui s'élèvent entre cette construction et la chapelle Sainte-Catherine sont également dus à sa munificence ; il fit, de plus, augmenter les bâtimens de l'infirmerie, situés près du logis des soldats, et relever la tour octogonale du réfectoire.

Ces bâtimens, principalement destinés aux nécessités monastiques, ne furent pas les seuls que lui dut son abbaye. Capitaine de ce point important, dont il réunit le glaive et la crosse, il sut, par cette belle muraille qui relie la Merveille à la Belle-Chaise, et dont la porte fait encore l'admiration de l'artiste, mettre l'entrée de son monastère à l'abri des attaques de l'ennemi. On ne saurait concevoir une entrée plus simple et plus imposante, d'un style plus sévère et plus guerrier. Pratiquée et presque cachée sous deux tours, dont les culs-de-lampe, appuyés sur des pilastres en granit, rappellent, par le pittoresque de leurs formes, les pièces d'artillerie alors en usage, cette porte, ou plutôt cette embrasure de voûte, dont le cintre surbaissé et posé sur deux frêles colonnettes à chapiteaux

palμές, leur emprunte une nouvelle lourdeur, a un aspect qui frappe et jette au cœur des émotions variées, selon les souvenirs qu'elles rappellent, mais toujours imposantes et terribles. Que le regard s'élève aux créneaux qui couronnent cette muraille et semblent, par les machicoulis ouverts entre les deux tours, y former au-dessus de l'entrée une décoration à lambrequins ; qu'il parcoure ces remparts rigides, troués de meurtrières, en se ressouvenant que là toujours l'ennemi de la France a brisé ses efforts et ses armes, on éprouve un secret orgueil devant cet âpre monument de notre vieille gloire. Mais que l'œil, s'arrêtant sur l'entrée ténébreuse, suive cet escalier de granit dont les marches montent, fuient et se perdent dans l'ombre, et se ressouvenant alors que le despotisme convertit plus tard en bastille ce moulier-donjon, on sent un effroi involontaire vous saisir. Ce terrible aspect s'assombrit encore ; les souvenirs vous assiègent en foule : que d'innocentes victimes, chargées de fers, pour qui ce seuil fatal fut celui de la tombe ! et, comme Charles Letellier, le peintre et le poète de ce monument, vous croyez lire en traits de souffre ardent, au fond de ce noir vestibule, le terrible vers du Dante :

Lasciate agni speranza voi ch'intrate.

Les domaines de l'abbaye virent encore, sous cet abbé, s'élever des bâtimens d'exploitation industrielle et rurale : des granges et des moulins furent construits ; le bourg de Genêts lui dut la halle réclamée par le marché qu'y avait transféré saint Louis.

Sa sollicitude sut également embellir l'intérieur du monastère, dont il développa ainsi les constructions. Il termina avec magnificence les autels contigus de Saint-Jean et des Docteurs, et en décora plusieurs autres de toiles précieuses qu'il fit venir de Paris. Il remplaça, en 1389, les chaises du chœur par des stalles qui, d'après don Huynes, prouvent l'excellence des sculptures de son temps : un beau missel, une chape de prix, et plusieurs autres ornemens furent encore des dons que son église reçut de son dévouement pieux.

Le mérite de Pierre Leroy était trop éclatant pour qu'il ne fût pas destiné à briller sur un théâtre plus élevé que la chaire d'un cloître. Une occasion seule lui manquait pour se produire dans une sphère plus étendue. Cette occasion se présenta en 1393. Charles VI vint au Mont Saint-Michel, accom-

pagné d'un nombreux cortège : tout le couvent, précédé de sa croix d'or, et suivi de son abbé une mitre ruisselante de pierreries au front, et portant tous les ornemens pontificaux, s'avança au-devant du monarque. Ce prince, monté sur un cheval, était environné d'une cour nombreuse, dans laquelle on distinguait MM. les ducs d'Orléans et de Berry, le connétable et l'amiral de France, les seigneurs de Châtillon, d'Aimont, et plusieurs autres gentils-hommes appartenant aux familles les plus distinguées de cette époque.

L'accueil enthousiaste qu'il reçut des religieux et de la population fit une vive impression sur le cœur du roi. La confirmation à Pierre Leroy du titre de capitaine, et l'exemption de toute redevance pour leur commerce, qu'il accorda aux marchands d'enseignes, coquilles, cornets, etc., en furent les plus faibles témoignages. De retour à Paris, il voulut que la fille qu'il obtint cette année même prit le nom de Michelle, qu'il imposa également à l'une des portes de Paris, dont il ordonna la reconstruction quelque temps après : tel fut enfin le souvenir qu'il conserva de la sagesse de Pierre Leroy, qu'il crut devoir l'appeler à sa cour et l'attacher à ses conseils. Ce prélat, prévoyant dès-lors que les nou-

velles fonctions dont l'investissait la confiance de son souverain ne lui permettaient point de résider fréquemment dans son abbaye, nomma Nicolas de Vendartin son vicaire-général, et, par un accord avec ses religieux, se réserva 1,200 liv. à prendre annuellement sur les biens de la communauté, les 1,000 liv. qu'il recevait du roi ne pouvant suffire à la représentation dont ses nouvelles dignités lui faisaient un devoir.

Le schisme qui précéda l'élection de Martin v divisait alors les églises d'Europe; le roi de France, aspirant à ramener toutes les nations catholiques sous la houlette d'un même pasteur, chargea Pierre Leroy de cette tâche délicate, et lui confia, dans ce but, plusieurs ambassades difficiles en Italie, en Hongrie, en Aragon et en Angleterre. L'habileté qu'il déploya dans ces diverses missions le fit encore envoyer à Pise, avec plusieurs autres prélats; et telle fut l'impression que ses talens exerçaient dans le concile où l'archevêque de Milan, Philange Candidot, fut canoniquement promu à la papauté sous le titre d'Alexandre v, que ce souverain pontife le choisit pour référendaire, office qu'il continua de remplir sous le pontificat de Jeau xxiii.

Cependant le monastère du Mont Saint-Michel

n'était point déchu de sa prospérité sous l'administration du grand prieur, auquel Pierre Leroy avait délégué ses pouvoirs. Les donations et la faveur dont l'abbaye fut alors l'objet, prouvent l'estime qu'il avait su inspirer aux auteurs de ces libéralités. Jeanne de Navarre, mère de Jean v, duc de Bretagne, confirma, en 1401, au couvent du Mont Saint-Michel, tous les biens qu'elle possédait en la seigneurie de Saint-Jean-le-Thomas, et lui concéda 8 liv. de rente; Jean Le Brieufs lui transféra, entre autres donations, le droit de dîmes sur les terres qu'il possédait en Servon; Jean Eve enfin lui donna cette année une semblable preuve de la dévotion à l'Archange. Les religieux développaient eux-mêmes leurs propriétés avec les produits de l'administration économique de leur prieur. Ce furent eux qui achetèrent en 1404 le franc-fief de Noyant, dont la présentation à la cure de Saint-Sulpice-de-Macey était un des droits. L'illustre abbé lui-même n'oubliait point les intérêts de son monastère, au milieu des hautes charges et des honneurs dont il était comblé. Ce fut d'après ses ordres que Robert Jollivet se rendit, en 1406, dans le diocèse de Saint-Malo pour y publier l'union à la mense conventuelle des revenus appartenant au prieuré de Saint-Méloir.

Ce religieux, qui avait pris l'habit en 1401 dans le cloître où plus tard il devait porter la crosse, réunissait dès-lors au titre de maître-ès-arts celui de prieur de Saint-Brolard, du diocèse de Dol, ainsi que l'attestent les actes de cette mission, où il justifia l'estime de ses frères et la confiance de son supérieur. Pierre Leroy donna une nouvelle preuve de cette sollicitude pour son cloître, l'année même où devait le frapper la mort. Le grand dortoir qui jusqu'alors avait réuni les lits des moines dans une salle unique, fut, sur l'ordre qu'il en transmit en 1410, à son vicaire général, divisé en cellules pour la demeure isolée des religieux ; on pourrait même dire que cet intérêt paternel fut la préoccupation de ses derniers instans. Au mois de février 1410, se sentant sous le coup d'une fin prochaine, dans la ville de Bologne, où il se trouvait avec Robert Jollivet, qui l'avait suivi en qualité de chapelain au concile de Pise, il lui confia, dans la prévision de ce malheur, plusieurs joyaux et une somme de 4,000 écus d'or, pour les remettre à ses frères. Ce fut le 14 de ce mois que son âme quitta sa dépouille mortelle. De somptueuses obsèques lui furent décernées dans l'église des Frères prêcheurs, où son tombeau fut placé entre

ceux de Jean André et de Jean de Ligman , docteurs célèbres de cette époque.

XXXI.

ROBERT JOLLIVET. — 1410-1444. — Robert Jollivet , après avoir fait rendre à son illustre abbé des honneurs funèbres dignes de sa mémoire , s'empressa d'obtenir du pape Jean xxiii le bâton pastoral du Mont Saint-Michel. Le chef de l'église , joignant à cette concession une faveur nouvelle , octroya , par la bulle d'investiture , quarante jours d'indulgences à tous ceux qui assisteraient à la messe pontificale de cet abbé. Robert Jollivet se rendit en diligence à son monastère : après avoir sondé les dispositions de ses frères , il les engagea vivement à se réunir en chapitre pour procéder au choix d'un nouveau pasteur. Ce ne fut qu'après avoir été désigné par l'unanimité des suffrages pour l'exercice de cette prélature , qu'il donna connaissance aux religieux de sa bulle d'investiture , et du legs dont il était dépositaire. Dans la joie de cette élection , il promit à ses moines de résister à l'attrait des splendeurs mondaines , pour se consacrer complètement au calme de la vie cénobitique. Les premiers temps de son administration réalisèrent ces

assurances. Les richesses de Pierre Leroy, et les revenus du monastère, furent alors particulièrement employés à décorer l'église abbatiale des plus précieux ornemens. Une chapelle de velours violet, dont le tissu magnifique était semé d'étoiles d'or portant un R, initiale du nom de l'abbé; une autre en velours rouge, où se détachaient des fleurons également brochés en or; et une troisième, où une aiguille industrieuse avait enlacé et nuancé des guirlandes de verdure avec un art infini, permirent de donner un éclat inaccoutumé aux cérémonies du culte. La crosse abbatiale n'était point en rapport avec la magnificence de ce prélat; il la vendit et la remplaça par un bâton pastoral en or, du poids de 25 marcs, et dont les pierreries, les ornemens émaillés et les figurines en orfèvrerie exagéraient encore la valeur. Il substitua à la mitre ancienne une nouvelle mitre, où de riches pierreries éclataient sur un fonds de perles. La trésorerie du monastère s'enrichit également alors de deux croix, dont la plus grande, en vermeil, était du poids de 26 marcs; de deux encensoirs de même matière, qui en pesaient 38; enfin de deux calices, l'un en or, et l'autre en argent doré.

Ces somptuosités, auxquelles les moines avaient

applaudi d'abord, émanaient de tendances qui se révélèrent bientôt, à leurs regrets profonds, par les séjours prolongés de leur abbé dans la capitale. Les plaintes que souleva dans sa communauté cette violation de ses promesses furent si vives, que Robert, pour placer sa présence à Paris sous la protection des privilèges de l'université, se fit inscrire à la faculté des décrets, et en obtint, en 1411, une attestation du recteur. Ce fut en cette même année, où il fut investi par le roi de la capitainerie du Mont, qu'il obtint encore du monarque des lettres, en date du 13 octobre 1411, par lesquelles ce prince défendait d'apporter obstacle à ses études, et de le citer devant aucun autre tribunal que le Châtelet de Paris.

Tranquille sur l'inefficacité de ces plaintes, il acquit alors, rue Saint-Etienne-des-Grez, un manoir, auquel il ajouta peu après une cour et un jardin, dont la cession lui fut consentie par les religieux de Sainte-Généviève. Ses séjours à Paris ne furent point cependant sans avantage pour sa communauté. Ayant acheté, en 1412, les fiefs de Donville, auxquels l'abbesse des Dames-Blanches, près Mortain, soutint avoir des droits, les protections qu'il avait à la cour exercèrent une puissante influence sur la so-

lution de cette contestation judiciaire ; ce fut également par le crédit de ses protecteurs qu'il contraignit, vers la même époque, l'abbé et les religieux de l'abbaye de la Luzerne à venir, en son monastère, lui faire amende honorable pour avoir maltraité quelques serviteurs de sa communauté. Deux bulles, qu'il obtint du saint siège en 1414, lui permirent, à lui et à ses successeurs, la première, de faire prendre les ordres de prêtrise aux religieux du Mont Saint-Michel âgés de vingt-deux ans, sans la permission de l'Ordinaire ; l'autre, d'user de tous les privilèges pontificaux dont avaient tour-à-tour été investis et dépouillés ses prédécesseurs.

Robert Jollivet, partageait ainsi son temps et ses sollicitudes entre les intérêts de son monastère, l'étude et les plaisirs, lorsqu'il fut arraché par la guerre aux loisirs de cette vie paisible.

Une flotte anglaise déposa 6,000 hommes d'armes et 2,000 archers sur la plage de Touques, tandis que le duc de Bourgogne menaçait Paris à la tête de 60,000 combattans. Cette armée s'avança dans la Basse-Normandie dont les villes, cédant à la terreur des armes et aux séductions de l'or, lui ouvrirent successivement leurs portes. Appréciant l'im-

portance militaire du Mont Saint-Michel, et résolu à défendre ce point dont il était à la fois le capitaine et l'abbé, Robert Jollivet se rendit en toute hâte à ce poste ; son premier soin fut d'y réunir des provisions de bouche et de guerre qui lui permissent d'essuyer les longueurs d'un siège. Il songea ensuite à le couvrir d'une nouvelle ligne de fortifications. La palissade en bois dressée au pied du rocher lui ayant paru un obstacle sans puissance contre les forces régulières qui la menaçaient, il résolut d'y substituer une ceinture de remparts. Cependant les dépenses considérables qu'imposait au monastère l'entretien de la garnison, grossie chaque jour par l'arrivée de quelque chevalier du pays, rendirent les ressources de l'abbaye insuffisantes pour l'exécution de ces travaux. Robert Jollivet adressa à Charles vi une requête, qu'il fit appuyer par ses amis. Il reçut d'abord ordre de prélever 1,500 liv. sur le revenu des aides de la vicomté d'Avranches, et, quelque temps après, l'autorisation de prendre un autre subside sur le maître de la monnaie de Saint-Lo. Cette dernière obligation tomba sans force devant la rapidité avec laquelle les troupes insulaires étendirent leurs conquêtes : comme tant d'autres places, cette dernière ville était tombée

sous leurs armes ; déjà, en effet, la noble bannière de France ne planait plus sur cette contrée que du haut des tours du Mont Saint-Michel, où elle devait trouver un si glorieux asile. Le seul secours que le monarque pût accorder aux religieux fut le droit d'asseoir une taxe légère sur le cidre et le vin qui se vendaient dans leur ville et dans la contrée voisine. Quelque fût la faiblesse des moyens que Robert put opposer à l'exigence des circonstances, il parvint à y suppléer par son désintéressement et par le patriotisme des religieux et des guerriers qui secondaient ses efforts. Les fortifications s'élevèrent avec une rapidité admirable, et cette montagne put bientôt présenter à l'ennemi cette écharpe de remparts — audacieuse et puissante enceinte — dont les hautes murailles, flanquées de tours et couronnées d'une frise de machicoulis dans toute leur longueur, nous offrent encore dans leur lourde mais noble simplicité un remarquable modèle de l'architecture militaire de cette époque. Ces fortifications, qui s'élèvent vigoureusement par un jet vertical d'une embase oblique, aujourd'hui presque ensablée sous les alluvions, n'offraient pas cependant encore toutes les tours dont l'adjonction a complété plus tard leur système de défense.

Ces importantes constructions n'étaient point encore achevées que l'ennemi, maître d'Avranches, songeait à les occuper. Un nombreux corps d'Anglais avait, dès la fin de 1417, été porté sur le Mont Tombelène, où, sous la protection de ses armes, s'éleva, dès l'année suivante, une forteresse rivale¹. La garnison du Mont Saint-Michel ne put entreprendre de renverser ou d'arrêter ces travaux; le Couësnon, par une déviation assez fréquente dans les fortes marées sur cette grève mobile, avait porté son cours dans le canal de la Sélune, et forma durant plusieurs mois, entre les deux rochers, un obstacle infranchissable. Les Anglais en profitèrent pour pousser cette construction avec vigueur: Tombelène, couronné d'une forteresse aux murailles et aux tours élevées, tint bientôt en échec le Mont Saint-Michel, dont il menaça les communications, et couvrit le port de Genêts, où les bâtimens anglais purent dès-lors aborder avec moins de danger.

Habitué au luxe des palais et au calme de l'étude, l'abbé Robert ne tarda pas à sentir son courage

¹ C'est à tort que l'auteur de *l'Histoire du diocèse d'Avranches* attribue à Philippe-Auguste la construction de la forteresse élevée sur Tombelène. Aucun document authentique n'établit cette proposition.

fléchir sous les anxiétés et les privations d'une citadelle assiégée. Ses souvenirs se reportèrent avec envie sur ses loisirs dorés, dont l'apreté de sa vie actuelle lui fit regretter plus vivement les douceurs. Après avoir flotté quelque temps entre l'austérité du devoir et les séductions d'une lâcheté que flétrissait sa conscience, il se détermina, en 1420, à abandonner son monastère après l'avoir abondamment pourvu de subsistances et de munitions. Le château de l'Oiselière, en Cotentin, l'un des plus beaux manoirs de son domaine abbatial, fut l'asile où il se retira, et d'où il fit sa soumission au monarque anglais : il obtint d'abord, par cet acte, la restitution des revenus de son couvent. Ce prince l'ayant ensuite admis dans sa faveur et élevé aux plus hauts emplois, il se retira à Rouen où l'appelaient l'orgueil de son caractère et le faste de ses goûts.

Cependant privés, par cette désertion, de leur capitaine et de leur pasteur, les religieux s'adressèrent à la fois au souverain pontife et à Charles VII, alors dauphin. Celui-ci, prenant en considération la gravité des circonstances, nomma, du plein gré de ce couvent et sur les réserves les plus formelles de ses droits, Jean d'Harcourt, duc d'Aumale, ca-

pitaine de la place du Mont Saint-Michel. La cour de Rome confirma elle-même la désignation que les religieux lui avaient faite de Jean Gonnault, l'un d'eux, pour vicaire-général de leur abbaye. Cette nouvelle administration, que devait sans cesse agiter la guerre, fut signalée dès ses premiers temps par un désastre. Le chœur de l'église, magnifique construction romane due au génie d'Hildebert II, corrua jusqu'à la hauteur des stalles, la veille de la Saint-Mathieu 1421.

Charles n'ayant pu accorder au monastère d'autres secours que les indulgences qu'il obtint du pape pour y appeler la piété des pèlerins, l'on dut, à une époque surtout où les dangers de la guerre avaient suspendu ces voyages religieux, renoncer à relever ces décombres, et ne songer qu'à repousser les orages qui se formaient à l'extérieur.

Jean d'Harcourt s'était rendu en diligence à son poste ; il y fut accueilli par les moines avec d'autant plus de joie, qu'il ne prit possession de la capitainerie qu'en renouvelant les protestations faites par le régent en faveur du droit abbatial sur cette charge. Tous ses soins tendirent à mettre la garnison à même de défendre ce point important, et de harceler l'ennemi par d'audacieuses et prudentes

excursions ; il sollicita de Charles VII les munitions guerrières nécessaires pour l'armement des forces qu'il avait sous ses ordres, et, entre autres secours, il obtint du grand-maître de l'artillerie, au printemps de 1423, « sept-vingts livres de salpêtre fin, » soixante livres de soufre, un millier de trait commun, et cinquante pelotons de fil d'arbalète. »

Le danger devenait chaque jour plus imminent. L'ennemi, informé que, loin d'être abattu par la soumission complète du pays et l'abandon de son abbé, le monastère n'en avait mis que plus d'ardeur à prévenir, en le comblant, le vide causé par cette désertion, ainsi que les embarras qu'elle pouvait jeter dans la défense, songea à enlever, par un effort énergique, le seul point de la Normandie qui bravât encore sa puissance. Une flotte chargée d'hommes d'armes, de munitions et d'artillerie, ayant abordé en 1423 dans la baie, le siège fut aussitôt mis par terre et par mer : deux bastilles élevées, l'une sur le rivage d'Ardevon, l'autre au bord de la grève des Pas, et plusieurs autres forts moins importants commandèrent toute la côte, tandis que la ligne des vaisseaux mouillés dans l'ouest fermait l'accès de la mer.

Sur ces entrefaites le duc de Bretagne, averti des

dangers dont la possession par l'Angleterre de ce roc avancé sur ses côtes menacerait ses provinces, résolut, malgré son alliance avec cette puissance insulaire, de conjurer l'occupation de ce point comminatoire par un souverain étranger. Sur ses ordres, le sieur de Beaufort, son amiral, Guillaume de Montfort, cardinal, et évêque de Saint-Malo, équipèrent secrètement dans ce port plusieurs vaisseaux que montèrent les seigneurs de Combourg, de Montauban, de Châteaubriand, etc., avec un grand nombre de chevaliers et d'écuyers bretons, tous résolus à attaquer les vaisseaux anglais. Cette expédition, armée avec autant de rapidité que de mystère, fut prête à mettre à la voile sans qu'aucun bruit de ses préparatifs n'eût transpiré. Elle cingla aussitôt vers l'ennemi. Bien que surpris, l'Anglais reçut leur choc avec fermeté, et le combat s'engagea avec courage des deux côtés. L'habileté de leurs évolutions navales eût pu même donner quelque avantage aux vaisseaux étrangers, si les Bretons, prévenant l'effet de ces manœuvres, ne les eussent hardiment abordés et enchaînés sous les ongles de leurs grapins. Un combat corps à corps s'engagea alors sur chaque nef : effrayés par cette attaque meurtrière, les Anglais s'efforcèrent vaine-

ment d'en supporter la vigueur. Rompue sur tous les points, leur flotte fut jetée dans un tel désordre, que tout ce qui put échapper au fer chercha son salut dans une prompte déroute, ou périt dans les flots.

L'escadre victorieuse vint aborder au Mont Saint-Michel. Les troupes assiégeantes, redoutant une attaque combinée des Michelistes et des chevaliers bretons, abandonnèrent à la hâte leurs bastilles, laissant toute liberté de ravitailler la place assiégée.

Mais, honteux de la rapidité de sa fuite, l'ennemi eut à peine vu s'éloigner l'escadre auxiliaire, qu'il s'empressa de venir relever ses fortifications. Le Mont Saint-Michel fut même serré avec plus de rigueur; toutes ses communications avec la plage furent interceptées, et, à chaque marée, les garnisons d'Ardevon et des Pas, chevauchant sur les grèves, la garnison française ne pouvait tenter de favoriser l'entrée de quelques rafraichissemens, sans que la plage ne devint le théâtre d'escarmouches sanglantes.

Vivement incommodé par cette active vigilance, Jean d'Harcourt crut pouvoir y puiser l'occasion de nouveaux succès. Un messenger intelligent

ayant été envoyé de sa part à Jean de La Haye, capitaine d'une ville du Maine, cet officier partit secrètement à la tête d'une troupe d'élite, et combina sa marche de manière à se présenter sur le littoral de la baie à l'instant qui lui avait été désigné. Il y arriva vers deux heures après-midi. Les Anglais, selon leur habitude, couraient et manœuvraient sur cette vaste plage, dont la mer avait depuis longtemps retiré ses eaux. Les Michelistes, par d'habiles sorties, les avaient même entraînés plus avant dans ces grèves qu'ils n'avaient coutume, quand brillèrent à l'improviste les lances du capitaine français. Jean de La Haye, sans balancer un instant, s'élance sur l'ennemi, le charge avec une énergie qui augmente dans ses rangs le trouble causé par cette apparition soudaine. Cependant, forts de leur supériorité numérique, les Anglais, après avoir triomphé du premier saisissement d'une surprise, n'abandonnèrent pas d'abord toute espérance de la victoire; mais la porte du Mont Saint-Michel s'ouvre, et les assiégés, préparés à cette agression, s'élancent sur le champ du combat avec cette impétuosité que donne la certitude du triomphe. L'ennemi alors s'épouvante, et, dans la confusion où le jette cette double attaque, il ne songe plus qu'à

regagner l'abri protecteur de ses forteresses. Plus de deux cents cadavres restèrent sur la place. Thomas Bourdet, capitaine célèbre, y trouva la mort ; le nombre des prisonniers fut considérable. Découragées par cet échec, les troupes anglaises ne quittèrent plus leurs bastilles qu'avec une prudence extrême.

Peu de temps après, Jean d'Harcourt ayant succombé lui-même dans le combat de Verneuil, Jean, bâtard d'Orléans, comte de Mortain, et grand chambellan de France, fut appelé par lettre royale à lui succéder dans la capitainerie du Mont Saint-Michel. Son commandement fut de courte durée. Il ne laissa point cependant de donner naissance à des contestations ; la première, soulevée par sa nomination, fut résolue par les lettres en date du 28 mars 1424, par lesquelles il rassura les religieux contre l'appréhension que la reconnaissance de son titre ne portât atteinte à leurs privilèges ; les autres surgirent des exactions commises envers la communauté par Nicolas Paynel, à qui, dans l'impossibilité d'exercer sa charge, il en avait délégué les pouvoirs, et tombèrent devant la défense formelle qu'il fit à son lieutenant de léser en rien les biens et les personnes de l'abbaye. Ces contrariétés ne refroi-

dirent nullement le zèle et le patriotisme des religieux ; plutôt que de laisser fléchir leur courage sous l'effort des étrangers , ils préférèrent engager l'argenterie et les autres richesses de leur monastère pour subvenir aux subsistances et à l'entretien de la garnison. Cette résistance héroïque ne faisait que provoquer plus vivement dans le cœur de l'ennemi l'ardeur d'effacer , par une attaque heureuse , le souvenir de ses précédentes défaites. La garnison de Tombelène reçut à cet effet de nombreux renforts ; le régent , sentant dès-lors la nécessité de placer à la tête des défenseurs de ce rocher un chef dont la présence soutint et dirigeât le courage des assiégés , révoqua la commission de Jean , bâtard d'Orléans , et , le 2 septembre 1424 , nomma en sa place Louis d'Estouteville , sieur d'Ausebecq. Jaloux de conserver à la France ce point , contre lequel les assauts de l'ennemi s'étaient toujours brisés impuissans comme les flots de la mer , ce capitaine prit , dès son arrivée , toutes les mesures que lui inspira la prudence. Les femmes et les enfans , dont la foule inutile encombra le monastère à chaque attaque de l'ennemi , pouvant , dans l'hypothèse de la prise de la ville , compromettre la conservation des bâtimens fortifiés qui en formaient en quel-

que sorte la citadelle et le donjon, il leur en interdit rigoureusement l'entrée par un règlement du 17 novembre; il ordonna également, vers la même époque, que les prisonniers de guerre fussent transportés en d'autres places.

La garnison de Tombelène, dont les forces s'étaient considérablement grossies dans le cours de 1425, devenait sans cesse plus inquiétante pour le Mont Saint-Michel; la mer retirant ses flots, les hommes d'armes descendaient sur la grève, et portaient leurs excursions jusques sous les remparts du fidèle moutier. Isolée du continent par ces forces menaçantes, cette montagne n'avait plus de communication avec la terre que ses défenseurs ne les achetassent par des escarmouches ou des combats. Louis d'Estouteville songea à donner à cet ennemi une sanglante leçon de prudence. Toutes ses mesures furent prises avec une habileté qui dut en assurer le succès. L'on se trouvait dans les premiers jours de novembre; les Anglais, descendus en grand nombre sur la plage, profitaient, pour leurs évolutions habituelles, de quelques heures de sérénité dont, en cette saison, le ciel normand ne cesse de devenir plus avare. Louis d'Estouteville fit prendre les armes à tous ses guerriers.

Il ne lui fut point difficile, par de discrètes démonstrations, d'attirer dans les environs du monastère un ennemi d'autant plus confiant qu'il était plus nombreux ; le succès de ses tentatives ayant répondu à ses espérances, toutes ses forces, sur un signal, fondirent sur cette foule surprise, avec la rapidité et les ravages de la foudre : rompu, culbuté, l'Anglais cherche vainement son salut dans la fuite ; le massacre est horrible, et la plupart de ceux qu'épargne le glaive restent prisonniers aux mains du vainqueur. La joie de cette victoire excita dans le monastère un si vif enthousiasme, que les religieux, dont le dévouement avait déjà fait tant de sacrifices à la cause nationale, résolurent d'engager au duché de Bretagne tout ce qu'un motif sacré leur avait fait conserver de précieux : croix, calices, chapes, mitres furent échangés contre les moyens de conserver leur monastère sous le sceptre de leur souverain. Ces ressources extrêmes permirent d'ajouter de nouvelles fortifications aux remparts : des tours et des demi-lunes, avec parapets et machicoulis, furent élevées sur les points où l'expérience avait signalé le danger ; la porte avec herse et pont-levis fut également construite alors, ainsi que le logis qui la surmonte. Charles VII, en

reconnaissance de ces sacrifices, ayant accordé au couvent quelques taxes sur le pays voisin, les religieux lui démontrèrent l'inutilité de cette faveur sur une contrée dont l'ennemi était maître, et sollicitèrent, comme l'unique moyen de prolonger une lutte qui, malgré leur abnégation, menaçait de faillir d'impuissance, l'autorisation de battre toute monnaie ayant cours sous sa domination : l'acte de concession leur en fut délivré sous la date de 1426. Ce fut à la suite de ces succès, et pour consacrer le souvenir de la part glorieuse qu'ils y avaient prise, que les défenseurs de ce rocher firent dresser, dans l'église abbatiale, le tableau de leurs noms et de leurs armes. On lisait au-dessous les vers suivans :

Le champ d'armes ici fut fait
 L'an mil IIII... vingt et sept
 Ou sont les armes et les noms
 D'aucuns vaillans et nobles homs
 Les quels ont en lobeissance
 De Charles present roi de France
 Jusquici tenu cette place
 Par laide de Dieu et la grace
 Et de Monseigneur St Michel
 Prince des chevaliers du ciel
 Qui a toujours remede quys
 A ceux qui l'ont ceans requis.
 Par tout le temps de cette guerre

Jaçoit que par mer et par terre
 Ladite place ait été ceinte
 Grevee et durement contrainte
 Par toutes manieres et voyes
 Quont pu aviser les Anglois
 Lan 17 fut leur descente
 En Normandie comme je pense
 Et na pas pris garde le maitre
 Mettre chacun ou il doit être.
 Chacun a mis en tel endroit
 Comme on lui ramentevoit
 Et tous nont pas été dun temps
 Et treulx ne sont pas ci dedans
 Qui se portèrent vaillamment
 Dieu leur doint a tous sauvement.

Amen.

Le Mont Saint-Michel jouissait depuis quelques années d'une sorte de trêve armée, qu'il devait moins à la protection de ses boulevarts qu'à la terreur dont avait frappé l'ennemi le succès de ses armes, lorsqu'un désastre inopiné éclata dans ses remparts, et vint ranimer les espérances des Anglais. Un incendie ayant réduit en cendres presque toute la ville, le lundi de la Quasimodo 1433, l'ennemi pensa pouvoir, à la faveur de cette catastrophe, donner enfin satisfaction à sa vengeance. Sire d'Escalles prépara dès-lors un effort désespéré contre cette place. Une armée de 20,000 combattans se réunit sous ses ordres, et, traînant une artillerie formi-

dable, parut l'année 1434, le 17 juin, sur les grèves ; son arrivée était calculée sur l'époque mensuelle des basses eaux. Ces épouvantables machines de guerre, dressées en batterie sur les grèves, ouvrirent bientôt contre les remparts un feu terrible : ébranlées par le choc multiplié des boulets de granit vomis par ces pièces énormes, les murailles s'ouvrirent, croulèrent avec fracas. Encouragé par ce succès, l'ennemi s'élança avec audace à travers ces décombres ; les assiégés ne se jetèrent pas avec moins de résolution dans la brèche pour en défendre les abords et le passage. Le choc fut terrible. Les chevaliers normands avaient à conserver quinze années de gloire ; les barons anglais voulaient effacer vingt défaites par un succès. C'était un jour décisif pour les uns et pour les autres : aussi l'assaut fut-il aussi impétueux que la défense fut héroïque. Aux pierres et aux flèches, qui se croisèrent d'abord de la grève et des remparts, succédèrent bientôt sur la brèche des armes plus terribles : la hache d'armes, l'épée et la lance entamèrent les boucliers et brisèrent les cuirasses. Une lutte corps à corps jette à ces décombres sa sanglante mêlée. Louis d'Estouteville et de Verdun électrisent leurs compagnons par les prodiges de leur courage ;

l'exaltation de l'ennemi s'épuise en longs et vains efforts. En vain un de ses capitaines, la visière levée, s'efforce-t-il de pousser à l'assaut des forces nouvelles ; égorgés sur les remparts ou renversés sur les masses inférieures, les assaillans y jettent un désordre que réparent quelque temps la voix et l'exemple des chefs : l'ennemi perd pied enfin ; l'épouvante se met dans ses rangs. Les assiégés le pressent avec plus de fureur ; la confusion est à son comble ; la terreur se généralise ; chacun, jetant ses armes, ne songe plus qu'à fuir.

Un religieux, témoin de ces exploits, décrit ainsi cet assaut dans un fragment manuscrit rapporté par M. Desroches : « Quel spectacle ! voilà » que, sur la brèche, on combat corps à corps. » Dieu des armées, défendez vos pauvres ser- » viteurs. Notre gouverneur est entouré d'ennemis ; » il se dégage et monte sur le troisième bastion ; » il renverse tout ce qui lui résiste, et arrache » les enseignes ennemies. L'épée de Guillaume » de Verdun vole en éclats ; il s'arme d'une hache » et porte des coups terribles. Avec quel cou- » rage aussi cet homme, couvert d'armes rouges, » fait ranger aux pieds des murailles les troupes » anglaises ! L'épée haute et le visage découvert, il

» les anime et les ramène au combat. On précipite
 » sur eux des pierres, des poutres, des rochers.
 » St-Michel combat pour nous : les ennemis sont
 » repoussés. »

Quelque étranger que soit ce morceau, par ses expressions, au style de cette époque, comme le texte a pu être traduit ou modifié par l'écrivain auquel nous l'empruntons, nous avons cru pouvoir le rapporter, en couvrant toutefois notre responsabilité par cette remarque.

Emportés par l'exaltation de la victoire, les Normands fondent sur l'ennemi, le poursuivent à travers ces grèves qu'ils couvrent de carnage, et le rejettent jusque dans ses bastilles. L'artillerie anglaise, pièces énormes formées de lames de fer soudées et unies par des cercles de même métal, fut le monument de ce succès mémorable, qui coûta 2,000 soldats à l'armée insulaire.

Cette attaque fut la dernière entreprise que tentèrent les Anglais contre le Mont Saint-Michel. Découragés par cette défaite, ils se bornèrent à le surveiller par les garnisons de Tombelène et de leurs bastilles.

Cette attitude menaçante ne laissa pas d'être onéreuse au monastère, qui, privé de la plupart de

ses revenus, se voyait cependant dans la nécessité d'entretenir une garnison nombreuse. Jean Gonnault, vicaire-général, crut devoir appeler les censures du concile de Bâle, en 1436, sur la conduite de Robert Jollivet, qui, loin de ses religieux, consumait dans une vie fastueuse les richesses d'une abbaye qu'il laissait tomber en décadence; mais la bulle qu'il en obtint resta sans effet, l'abbé ayant préféré encourir l'animosité de ses moines que de s'exposer, en les secourant, à la disgrâce du monarque dont il fut successivement le conseiller et le chancelier. Le monastère trouva plus de générosité dans quelques personnages au secours desquels il avait moins de droits. Catherine de Thieuville, veuve du chevalier Olivier de Magny, seigneur de Thorigny, lui transféra, en 1438, à charge de prières, un fief situé en Saint-Pierre-Langers, qu'elle échangea l'année suivante contre celui de Thieuville, en Saint-Aubin-des-Bois. François 1^{er}, duc de Bretagne, lui confirma, en 1442, tous les privilèges que ses prédécesseurs lui avaient accordés dans leurs états. Jean Gonnault, selon don Huynes, fit lui-même, avec les deniers du couvent, l'acquisition de plusieurs rentes. On doit penser que ce

fut dans la rançon des prisonniers qu'il en puisa les moyens.

Plusieurs expéditions militaires de la garnison du Mont Saint-Michel signalèrent ces dernières années. Le port de Genêts ayant vu plusieurs fois les bâtimens anglais réduits en cendres par les Michelistes, sire d'Escalles résolut de leur créer un plus sûr abri, et Jean d'Argouges, alors au service de l'Angleterre, lui ayant sieffé le roc et le havre de Granville, il y fit construire une forteresse pour la protection des bâtimens qui y aborderaient.

Les défenseurs du Mont Saint-Michel résolurent de tirer vengeance de cette honteuse cession faite à l'Angleterre par un seigneur français. Un détachement, commandé par Jean Guilon, se porta sur le manoir de Ronthon, appartenant aux d'Argouges, et l'abandonna aux flammes après l'avoir livré au pillage.

Granville ne tarda pas elle-même à tomber au pouvoir de ces audacieux chevaliers. Louis d'Estouteville, s'étant ménagé des intelligences dans cette nouvelle forteresse, surprit la garnison anglaise, la fit prisonnière dans ces remparts où ne devait plus flotter d'autre bannière que celle de la France.

Tel était l'état de cette abbaye lorsque Robert

Jollivet succomba dans la ville de Rouen : il reçut la sépulture dans l'église Saint-Michel-du-Vieux-Marché, paroisse dépendant de son monastère. Son tombeau porte cette épitaphe : « Ci git Robert » Jollivet, conseiller du Roi, abbé du Mont Saint-Michel, décédé le 17 juillet 1444. — Priez Dieu » pour son âme. »

XXXII.

GUILLAUME D'ESTOUTEVILLE. — 1446-1483. — La mort de Robert fut, pour les religieux du Mont Saint-Michel, une occasion de témoigner à leur prieur l'affection qu'avaient su lui mériter sa prudence et sa fermeté dans le cours si difficile de son administration. Ce choix honorable fut étouffé par l'intrigue. Louis d'Estouteville ayant supplié Charles VII de solliciter du saint siège cette abbaye pour son frère, le souverain pontife en investit, en considération du roi de France, le cardinal Guillaume d'Estouteville. Ce prélat délégua aussitôt ses pouvoirs à des vicaires et à des procureurs qu'il chargea des soins de son gouvernement. L'arrivée dans le monastère de Guillaume Robert, secrétaire et procureur du cardinal abbé, y souleva un violent orage. Jean Gonnault et ses moines op-

posèrent les protestations les plus énergiques à l'investiture du saint siège, et songèrent à obtenir la sanction épiscopale pour leur élection canonique. Les députés qu'ils déléguèrent vers l'évêque d'Avranches ayant été repoussés par ce prélat, s'adressèrent successivement à leur pontife métropolitain, et à l'archevêque de Lyon, primat des Gaules, puis poursuivirent jusqu'en cour de Rome la revendication de leurs privilèges. Condamné par le saint siège, avec menace d'anathème contre lui et ses adhérens, Jean Gonnault n'en déséra pas moins l'arrêt de la juridiction religieuse à la réforme des tribunaux civils, en plaçant son droit sous la sauve-garde du parlement. L'énergie avec laquelle ce religieux soutint ses droits et les privilèges de son abbaye, produisit une telle impression sur l'esprit de ses juges, que les deux frères du cardinal et son procureur Guillaume Robert, s'empressèrent de conjurer, par une transaction, la condamnation qui planait sur lui. Séduit par les offres qui lui furent faites, et fatigué des longueurs de la procédure, Jean Gonnault céda, pour une somme de 2,500 écus d'or, une pension de 200 écus, et autres conditions compensationnelles, ses droits sur l'abbaye du Mont Saint-Michel. « Ainsi, dit un des

» historiens de ce monastère, cet Esaü vendit pour
 » une écuellée de lentilles son droit de primogéni-
 » ture. »

Guillaume d'Estouteville, issu du sang royal par Marguerite d'Harcourt, était prieur de Saint-Martin-des-Champs-de-Paris, et fondateur du monastère des Augustins à Rome; l'abbaye du Mont Saint-Michel ne sembla pour lui qu'un gradin pour s'élever à d'autres bénéfices. Nommé successivement prieur de Lehon, de Cunaub, de Saint-Brolade, de Saint-Victor-du-Mans, abbé de Saint-Gildas-des-Rois, il fut élevé au siège métropolitain de Rouen, et à l'épiscopat d'Ostie.

Les charges de sa prélature du Mont Saint-Michel furent remplies par Tahon, chanoine de Saint-Martin-d'Angers; Guillaume Robert, son secrétaire; Mathieu, abbé de Saint-Melaine; et Bertrand, prieur de Saint-Martin-de-Gasselín, ses vicaires et ses procureurs. Résidant presque toujours à Rome, cet abbé ne manifesta sa sollicitude pour cette communauté que par les bulles d'indulgences qu'il obtint du souverain pontife pour tous les pèlerins qui visiteraient l'église de ce monastère.

L'épée victorieuse de Charles VII avait rejeté les Anglais dans leur île. Forcés d'abandonner les plages

de la Normandie, ils avaient livré aux flammes leurs bastilles d'Ardevon et des Pas, « donnant à » connaître, dit naïvement don Huynes, que leurs » grandes prétentions contre le Mont-Saint-Michel » se résolvaient en fumée. » La piété des peuples pouvait donc reprendre avec sécurité la route de ce rocher ; les bulles du souverain pontife concoururent puissamment sans doute à déterminer l'affluence immense de pèlerins qui se portèrent vers la basilique consacrée à l'Archange.

François 1^{er}, duc de Bretagne, qui avait confirmé par lettres-patentes, de 1442 et 1446, les privilèges accordés à ce monastère par ses ancêtres, et spécialement la franchise de taxe pour tous les approvisionnementns que les religieux tiraient de ses états et les vins qu'ils faisaient venir de l'Anjou, se rendit en pèlerinage en ce lieu révééré, tandis que son armée, maîtresse d'Avranches d'où elle venait de chasser les Anglais, prenait position sur la côte pour leur enlever les fortifications de Tombelène.

Si l'on doit prêter foi aux chroniques, ce rocher vit alors s'accomplir un de ces faits merveilleux, que pourrait seule expliquer la prolucidité magnétique. Le service funèbre pour le repos de l'âme de son frère Gilles, que le duc breton fit célébrer

dans l'église abbatiale, annonce que le remords, autant que la piété, l'avait conduit devant l'autel de l'Archange.

Le dernier acte d'un drame lugubre s'était accompli dans le château de la Hardouinaye. Cédant aux inspirations d'une haine personnelle, François avait fait arrêter son frère Gilles, contre les déordemens duquel s'élevait la voie publique : il le fit enlever de son manoir du Guildo, dont les épaisses murailles de granit dominaient l'embouchure de l'Arguenon. Après avoir été traîné des tours fortifiées de Dinan, Châteaubriand, Moncontour, dans celles de Touffou, Gilles fut enfin plongé dans une salle basse du premier de ces châteaux, où devait se dénouer cet épisode funèbre. Robert Roussel, Jean de La Haize et autres complices, auxquels François avait confié sa vengeance, songèrent d'abord à le faire périr par la faim ; mais les gémissemens de cet infortuné ayant frappé l'oreille et déchiré le cœur d'une pauvre villageoise, elle se glissa la nuit dans les fossés, et parvint jusqu'à la grille du cachot où le jeune prince luttait contre les angoisses de la mort. Ce fut en partageant avec lui ses alimens, que cette femme dévouée parvint à suspendre le crime ; mais les geoliers, étonnés

de la lenteur de l'agonie, demandèrent au poison le moyen d'en précipiter la fin. Gilles, sentant alors en son sein le ravage des substances mortelles, supplia sa protectrice d'appeler près de lui un confesseur. Ce fut un père cordelier d'un couvent voisin que, dans la nuit du 24 au 25 avril 1450, cette femme conduisit au soupirail grillé de la prison. Ce religieux, après avoir reçu les aveux du mourant, lui ayant parlé d'oubli et de pardon, Gilles, recouvrant ses forces dans l'exaltation du désespoir, s'écria : « L'oubli ! mon Père ! je ne vous ai donc » pas dit les tortures où j'expire ? le pardon ! mais » ne serait-ce pas une impiété ? Abel a-t-il pardonné » à Caïn ? Oh ! non , mon Dieu , pour le fratricide, » ni pardon , ni oubli. Ce n'est point à ta clémence » que j'en appelle, c'est à ta justice. » Et se levant dans le paroxysme de la vengeance et de la fièvre : « Allez , mon Père , allez trouver mon bourreau ; » dites-lui que son frère mourant le cite devant le » tribunal suprême ; dites-lui , au nom de Dieu , » que , dans quarante jours , il comparaitra avec moi » devant la justice éternelle. »

Cette crise avait épuisé ses forces ; il retomba sur les dalles du cachot. Ses assassins l'ayant trouvé le lendemain respirant encore, lui arrachèrent, en

l'étrange, ce dernier souffle de vie. Ce fut sous les murs d'Avranches que François apprit ce sinistre accomplissement de ses ordres. Sous l'empire des sentimens qu'éveilla dans son cœur cette nouvelle, ce prince vint, ainsi que nous l'avons dit, s'incliner dans l'église célèbre où une piété héréditaire avait toujours conduit ses aïeux. Le 8 juin, au moment où le duc quittait le Mont Saint-Michel pour aller reprendre le commandement de son armée, arrivé près de la porte extérieure des fortifications, un religieux cordelier s'approcha de lui, et saisissant la bride de son cheval : « Un instant, » duc. » Le religieux, rejetant alors en arrière sa capuce de bure, lui dit d'une voix forte : « Moi, » prêtre indigne, je suis pour vous le messager » d'un mourant. Au nom de Gilles, votre frère, » odieusement assassiné, François, duc de Bretagne, » je vous somme de comparaitre, dans quarante » jours, au tribunal de Dieu ! » Il dit, replaça son capuchon sur son front, et s'éloigna aussitôt. Le duc, effrayé par cet appel, s'efforça de dominer la terreur : il rejoignit ses troupes. Tombelène ayant prévenu une attaque par une capitulation, il retourna en Bretagne, où il succomba, le 18 juillet

suivant, à une hydropisie cruellement compliquée par ses obsessions mentales.

En cette même année, le monastère du Mont Saint-Michel reçut, en la ville de Rouen, de la libéralité de Jean Le Jollivet, chanoine de l'église métropolitaine, un hôtel et un jardin, avec leurs dépendances. Cette donation, contestée d'abord par le chancelier de France, fut approuvée et ratifiée dans la suite, sur les réclamations du cardinal d'Estouteville.

Ce fut avec le développement qu'apporta aux revenus du monastère l'affluence des pèlerins, que les procureurs de l'abbé songèrent à relever le chœur de l'église, tombé depuis 1421. Cet édifice, construit dans le beau style roman du ^x^e siècle, dont la nef qui lui a survécu nous a transmis un modèle, fut réédifié dans toute la magnificence du gothique à fleurs.

Cette admirable construction fut poussée avec tant d'ardeur, qu'en 1452, neuf ans après sa fondation, les dix piliers, dont les tiges hardies forment l'abside, avaient déjà atteint la hauteur des chapelles, lorsque le cardinal, nommé légat du saint siège en France, vint visiter ce monastère. Les dépenses que nécessitait l'élévation d'un édifice aussi somptueux le déterminèrent à ordonner la suspension des travaux :

les chapelles circulaires furent achevées et couvertes de plomb, ainsi que les sommets tronqués des piliers eux-mêmes ; le maître-autel resta toujours dressé contre la haute muraille de clôture, élevée entre les piliers *est* de la tour après le sinistre de 1421. Il fit cependant rétablir les lambris de la nef, tombés de vétusté sous son prédécesseur. Après un court séjour dans son abbaye, qui ne jouit que cette fois seule de sa présence, il se rendit à Paris, où il seconda puissamment de la sagesse de ses conseils Boucart, évêque d'Avranches et confesseur du roi, dans la réforme de l'université.

Les pèlerins continuèrent d'affluer, toujours plus nombreux, vers la basilique placée sous l'invocation de l'Archange. L'an 1457 eut, à cet égard, un caractère si étonnant, qu'en présence des troupes innombrables d'hommes, de femmes, de vieillards, mais plus spécialement encore d'enfans, que l'Allemagne vit quitter ses champs pour se diriger vers cette montagne lointaine, un écrivain moderne a tenté d'expliquer, dans la *Revue des deux Mondes*, l'explosion subite de dévotion enthousiaste qui éclata parmi ces populations, par une de ces contagions morales dont l'histoire psychologique des peuples offre de merveilleux exemples.

« En l'an 1457, dit un chroniqueur, il vint dans
 » ce Mont Saint-Michel, des parties d'Allemagne,
 » une si grande quantité d'hommes, de femmes, et
 » d'enfans, de toutes sortes de classes, que plu-
 » sieurs prélats, seigneurs, et autres personnes de
 » qualité de ce pays et par où ils passaient, s'en
 » émerveillaient et demandaient la cause aux prêtres
 » qui conduisaient les bandes, lesquels ne répon-
 » daient autre chose que Dieu inspirait à chacun le
 » désir de faire le voyage, et quelquefois si subi-
 » tement, qu'ils quittaient toute chose pour s'y ache-
 » miner. »

François II, duc de Bretagne, y vint en 1460, et, pendant le séjour qu'il fit au monastère, non-seulement il ratifia tous les privilèges et les exemptions que les religieux avaient reçus de la pieuse bienveillance de ses prédécesseurs, mais il prolongea même de vingt-cinq années la permission, antérieurement accordée par Arthur III, de prendre dans les carrières de l'évêché de Dol les blocs de granit nécessaires pour la construction de la merveilleuse absyde, commencée par les vicaires du cardinal-abbé.

Louis XI y fut lui-même conduit, en 1462, par sa piété envers saint Michel qui, patron de ce mo-

nastère , était aussi vénéré comme un des célestes protecteurs de la France. Sa présence fut doublement avantageuse aux religieux de cette abbaye , et par les dons qu'il leur fit , et par les biens qu'il leur accorda pour prix de leurs droits , très-contestés , sur une importante partie du rocher de Granville. En effet , il ne leur témoigna pas seulement sa libéralité par le don d'une somme de 600 écus d'or , et d'une image en même métal de leur patron , suspendue à une riche chaîne , joyau qu'il avait porté lui-même pendant tout le temps qu'il avait été dans la disgrâce , mais il leur concéda encore plusieurs moulins , pour prix de l'échange dont nous avons parlé.

Les droits exclusifs et perpétuels accordés par les rois de France à l'abbé du Mont Saint-Michel , sur la capitainerie de ce point fortifié , devinrent , en 1464 , l'objet d'une contestation , dont l'issue fut le sacrifice du privilège de la communauté.

Bien que le monastère ne se fût soumis que pour le temps que durerait la guerre à recevoir des gouverneurs militaires à la nomination du Roi , Louis d'Estouteville s'était acquis trop de droits à l'admiration et à la reconnaissance des religieux , pour qu'ils songeassent à le dépouiller d'un titre sous

lequel il s'était illustré par tant d'exploits ; mais ce guerrier célèbre étant mort le 21 août 1464, le monastère crut l'instant venu de se ressaisir des prérogatives qu'il n'avait que momentanément déposées dans les mains des officiers du roi. Jean d'Estouteville, baron de Bricquebec, et parent du précédent capitaine, avait été investi du commandement de cette place dès le 25 du même mois. Lorsque, le 29 septembre suivant, Robert Josel, son lieutenant, se présenta pour prendre, en son nom, possession de sa charge, Jean Adam, vicaire général de l'abbé, protesta énergiquement contre cette violation des privilèges de sa communauté, et s'adressa à la fois au duc de Normandie, Charles, frère du roi, et à l'abbé Guillaume : il trouva dans ces deux personnages des dispositions bien contraires ; malgré les défenses formelles que le prince adressa au baron de Bricquebec de porter en rien atteinte aux droits de la communauté, l'abbé, faisant fléchir les prérogatives de son monastère sous des considérations de famille, fit cession à son cousin de tous ses droits, comme abbé, sur la charge militaire dont il avait été investi par le choix du roi. Dans cette situation, les religieux jugèrent favorable de trancher le désaccord par une transaction.

Ils convinrent que la charge de gouverneur serait à la nomination du roi, mais que l'officier qu'il en investirait partagerait, avec le couvent, le droit de veiller à la sûreté et à la garde du monastère; que la nourriture et le paiement des soldats peseraient sur le capitaine; que les religieux seraient seulement tenus d'entretenir les gardes ou portiers du château; enfin, que la moitié des clés serait, chaque soir, remise aux moines dans la personne de leur supérieur. Cet accord reçut, l'année suivante, la sanction du roi, et ramena l'affection et l'harmonie entre le monastère et le gouverneur. Cet officier rétablit la discipline de la place dans son ordre ancien. Les habitans de la grève d'Ardevon furent forcés d'y venir faire le guet, comme leur en imposaient l'obligation les anciens privilèges de l'abbaye, dont Jean d'Estouteville obtint du roi la reconnaissance. Louis XI les ratifia encore en 1469, et exempta même les religieux du Mont Saint-Michel de fournir aucun homme d'armes pour ses troupes.

Le monarque donna, en cette année, un nouveau témoignage de sa dévotion envers l'Archange, dans l'exécution d'un projet que lui avaient inspiré les spéculations de sa politique. Désespérant de ranimer

l'éclat éphémère dont avait brillé l'ordre de l'Étoile, fondé par Jean II, et appréciant l'importance des associations chevaleresques, florissantes alors dans les états voisins, Louis XI avait formé le projet d'en élever une nouvelle : ce fut sous le patronage de saint Michel qu'il plaça cette confrérie guerrière. L'institution en eut lieu dans le château d'Amboise, le premier jour d'août. Les réglemens furent formulés en soixante-six statuts. Le nombre des chevaliers, fixé à trente-six, comprenait de plus quatre officiers : le chancelier, revêtu d'une dignité ecclésiastique ; le greffier, le trésorier, un hérault, nommé Mont Saint-Michel. Un prévôt maître des cérémonies y fut adjoint six ans plus tard. Tout récipiendaire devait être noble de nom et d'armes. Le roi était le grand-maître ou le souverain ; il avait, à ce titre, double voix dans le chapitre, et même un troisième suffrage dans toutes les décisions où se partageaient également les votes. Trois crimes entraînaient la dégradation : l'hérésie, la trahison et la lâcheté. La réprimande s'appliquait à des infractions nombreuses du règlement. Le dix-neuvième article statuait que les cérémonies de l'ordre auraient lieu dans le monastère du Mont Saint-Michel, dont l'église abbatiale devait, pour

cette cause, d'après l'article vingtième, porter à son clocher des signes de ce privilège.

La moitié des chevaliers fut à la nomination du roi, les autres à celle du chapitre. Le duc de Guyenne, le duc de Bourbon, Louis de Luxembourg, comte de Saint-Paul, connétable de France, qualifiés l'un et l'autre du titre de cousins et frères du roi; André de Laval, seigneur de Lohéac, maréchal de France; Jean, comte de Sancerre, seigneur de Beuil; Louis de Beaumont, Jean d'Estouteville, Louis de Laval, seigneur de Châtillon; Louis, bâtard de Bourbon, comte de Roussillon, amiral de France; Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, grand-maitre de la maison du roi; Jean, bâtard d'Armagnac, comte de Comminges, maréchal de France, gouverneur du Dauphiné; Georges de La Trémouille, seigneur de Craon; Gilbert de Chabannes, seigneur de Curton, sénéchal de Guyenne; Charles de Crussol, sénéchal du Poitou; Tanneguy du Châtel, gouverneur des comtés du Roussillon et de Cerdagne, reçurent immédiatement les insignes de l'ordre. Ils se composaient d'un collier d'or formé de chaînettes sur lesquelles étaient assises des coquilles prises par un double lacs; une figurine du même métal, présentant l'image de

l'Archange, était attachée au milieu, de manière à pendre sur la poitrine ; les chevaliers devaient le porter sur leurs armes. « Les Français, dit Mezeray, » honoraient particulièrement saint Michel comme » l'ange tutélaire de cette monarchie, et l'on ne » pouvait pas mieux choisir pour dompter l'orgueil » des Anglais, qui portaient des dragons dans leurs » enseignes, que ce prince de la milice céleste, » que l'on peint tenant le dragon infernal sous ses » pieds ; aussi disait-on qu'on l'avait vu souvent » combattre contre eux à la tête des armées françaises. »

Peu de temps après, le roi vint au Mont Saint-Michel ouvrir et présider le premier chapitre ; où plusieurs candidats furent canoniquement élus. Les trois jours qui précédèrent cette assemblée s'écoulèrent en cérémonies religieuses : le premier, les chevaliers parurent la tête couverte d'un chaperon de velours cramoyé, et portant de longs manteaux de damas blanc, garnis d'hermine, reproduisant dans leur large bordure en or les dessins du collier. Le second, après le banquet royal, où tous assistèrent à l'issue de la messe solennelle, ils se rendirent aux vêpres, vêtus de manteaux et de chaperons noirs, à l'exception du roi, couvert d'un manteau

violet. Les vêtemens furent de fantaisie à la messe qui fut célébrée le troisième jour, en l'honneur de la Vierge. Le lendemain, le chapitre s'ouvrit dans la belle salle qui, d'après don Huynes, prit à cette époque le nom de Salle-des-Chevaliers.

Ce pèlerinage ne fut pas la dernière visite que Louis XI fit au Mont Saint-Michel; il y revint dès l'année 1472, conduit par l'accomplissement d'un vœu religieux, dont un des historiens d'Alençon rapporte ainsi le motif : « Le roi arriva en cette » ville le 7 août 1472. Le lendemain ce prince, qui » était très-dévot, assista à la messe dans l'église » de Notre-Dame, et faillit trouver la mort en en- » trant dans le parc du château. Un page et une » femme du monde, qui étaient sur la porte, dé- » tachèrent par mégarde, en folâtrant, une pierre » qui tomba si près du roi, qu'elle emporta une » partie de son habit de camelot. Le roi fait un » grand signe de croix, se jette à genoux, baise la » terre, ramasse la pierre et le morceau d'étoffe, » fait vœu de les porter en offrande au Mont » Saint-Michel, où il les porta en effet, et les sus- » pendit à une chaîne de fer auprès du crucifix. »

L'abbé d'Estouteville était retourné à Rome, où ses lumières le firent associer, par le souverain

pontife, au gouvernement de l'église. La pureté de ses mœurs sacerdotales ne saurait être aussi favorablement invoquée que ses talens administratifs, s'il faut ajouter foi aux assertions puisées par don Huynes dans les ouvrages d'un annaliste français. Ce cardinal-abbé, non content, d'après le vénérable religieux, d'être père spirituel, aurait voulu goûter les jouissances plus sensuelles de la paternité séculière. Ses armoiries, gravées en plusieurs endroits de l'église abbatiale, sont écartelées au premier et dernier quartier, burelé d'argent et de sable, au lion de sable accolé d'or, armé et lampassé de gueules, rampant sur le tout, au deuxième et troisième de gueules à deux faces d'or, pour cimier un chapeau de cardinal avec les pendans de soie, le tout rouge, à la croix d'archevêque au-dessus du chapeau, et sur l'écu les armes de France à la bande de gueules entre les fleurs de lys.

Ce prélat atteignit une extrême vieillesse. Ce fut au milieu de la magnificence et du faste dont ses riches bénéfices entouraient sa vie, que le surprit la mort vers la fin de 1488. Ses funérailles furent splendides ; mais leur éclat, en provoquant leur dénouement honteux, ne put que donner plus de retentissement au scandale. Ses riches vêtemens et

ses anneaux de prix devinrent, entre les frères Augustins et les chanoines de Sainte-Marie-Majeure, la cause d'un tel conflit, que tous se ruant sur le cadavre, pour s'en disputer les dépouilles, le laissèrent dans une hideuse nudité. Ce fut en cet état que les Augustins le déposèrent dans son tombeau.

XXXIII.

ANDRÉ DE LAURE. — 1483-1499. — A la nouvelle de la mort de leur abbé, les religieux du Mont Saint-Michel, réduits au nombre de vingt-cinq par la ruineuse influence des commandes, s'empressèrent de se réunir en chapitre pour tenter, à la faveur de la protection et de la vieillesse du monarque, de ressaisir, par une élection canonique, le droit de choisir leurs abbés. Le comte du Boschage, sieur de Baternay, successeur de Jean d'Estouteville dans la charge de capitaine, seconda leurs projets et réussit, par l'influence qu'il exerça sur leurs suffrages, à leur faire nommer André de Laure, chantre et archidiacre du monastère, et prieur de Pontorson. Ce bénédictin, originaire du Dauphiné et issu de la noble maison de Vessily, vit sans doute se réaliser, par ce choix, les projets qui l'avaient conduit dans

ce monastère en 1474, où tout annonce que son oncle l'avait appelé dans ce dessein.

Cependant, redoutant à juste titre le retour de l'autorité royale contre sa dignité, il n'accepta cette charge que sur la réserve expresse de ses terres et bénéfices, dans l'hypothèse où son élection eût pu faillir. Ces appréhensions furent dissipées par la ratification de Charles VIII. Le goût des plaisirs et l'amour du faste ne tardèrent point à se manifester dans la conduite de cet abbé, comme dans celle de tous les prélats contemporains. Les monastères n'étaient plus ces asiles de recueillement et de ferveur, où une foi vive ployait tous les fronts sous le joug d'une discipline austère; ce n'était plus à la supériorité des vertus cénobitiques que l'on y pouvait distinguer la supériorité du rang. Ces établissemens religieux étaient trop souvent des lieux de scandale où les moines, affranchis de toute observance, ne semblaient se couvrir du voile de la religion que pour le souiller, tandis que leurs abbés couraient dans la Capitale dissiper, par le faste, la plus large partie des richesses de leurs prétendues communautés. Si l'origine canonique de son élection inspira plus de retenue à André de Laure, elle ne put cependant le défendre contre la contagion de l'exemple :

aussi, quoiqu'il eût obtenu le titre de docteur en l'un et l'autre droit, n'en prit-il pas moins le prétexte de ses études pour se rendre dans la Capitale, et s'y jeter dans l'éclat et la fréquentation du grand monde.

Il ne dissipa point cependant en vaines prodigalités tous les revenus de son abbaye. Son monastère lui dut l'acquisition des fiefs d'Assigny et de Hacqueville dans la baronnie de Saint-Pair. Les vitraux magnifiques dont étaient ornées les chapelles du circuit de l'absyde furent achetés et placés par ses soins. Ces verrières joignaient le mérite d'un dessin correct à la magnificence des couleurs. Une d'elles représentait la fondation de l'oratoire qui avait primitivement couronné ce rocher. Une autre, composition plus vaste, offrait le sacre des rois de France. On y voyait les armes de l'abbé qui portait d'or au chef de vair, d'argent et de gueules de deux tiers; il y avait également placé celles de son prédécesseur. L'élégant vitrail qui décora long-temps le corps-de-garde fut encore une de ses libéralités. Le grand aigle de cuivre qui, jusqu'en 91, servit de pupitre au milieu du chœur de l'église, lui fut donné l'année suivante par Jean Gislain aîné, son procureur fiscal.

Le monastère continua à voir, sous sa prélature,

de nombreux pèlerins, et à recevoir de riches offrandes. Charles VIII y vint, le 26 octobre 1487, remercier le ciel des succès qui avaient illustré ses armes contre les troupes de François II, duc de Bretagne, et du premier prince du sang, le duc d'Orléans, qui s'était réfugié près de ce puissant vassal. Durant les trois jours qu'il y passa, il donna à ce monastère plusieurs marques de sa munificence.

Vers la fin de sa carrière, André de Laure résida plus fréquemment au milieu de sa communauté : il y mourut le 25 mars 1499. Il reçut les honneurs funèbres dans la chapelle de la Trinité, devant l'autel de saint Laurent, placé depuis sous l'invocation de N.-D.-de-Pitié. Il l'avait fait dresser lui-même.

Quelques années auparavant, en 1493, la capitainerie du Mont Saint-Michel avait passé des mains du comte de Boschage, sieur de Baternay, dans les mains de son fils Imbert, qui recueillit à la fois l'héritage de sa charge, de ses biens, et de ses titres.

XXXIV.

GUILLAUME DE LAMPS. — 1499-1510. — Quelque répugnance que la vie séculière du précédent abbé dût inspirer à ses moines pour l'influence du gou-

verneur , le droit qu'ils exerçaient attendait trop d'appui du crédit puissant dont le comte du Boschage jouissait à la cour , pour qu'ils ne réunissent point leurs suffrages sur un des trois neveux que cet illustre personnage comptait encore dans leur cloître. Guillaume de Lamps , issu de la famille de Mouchel , maison noble du Dauphiné , fut revêtu par ses frères de la chappe abbatiale. Don de Gaignière rapporte , dans sa collection, deux chartes, l'une à la date du 21 juin 1504, l'autre à celle du 26 du même mois de l'an 1507, où son nom est cité avec éloges.

Sa conduite dissipa bientôt l'ombre des injustes appréhensions que les religieux eussent pu avoir contre lui. Si l'assiduité de sa résidence au milieu de son troupeau lui en mérita l'affection, les beaux et nombreux ouvrages de sa prélature lui captivèrent la reconnaissance de ses moines, et placèrent son nom parmi ceux des plus illustres pasteurs de ce monastère.

Ce fut lui qui reprit et fit continuer, dans toute sa grâce et sa splendeur, le chœur de l'église abbatiale, commencé par les agens du cardinal d'Estouteville sur un plan vraiment magnifique. Il l'éleva jusqu'à son deuxième étage, et il eut la gloire de termi-

ner ces merveilleuses combinaisons de piliers ornés, de contreforts et de galeries à jour qui surmontent l'absyde de leur élégante et riche couronne ; l'escalier large et spacieux qui conduit du corps-de-garde à la porte de l'église, la plate-forme du Saut-Gautier, le logis abbatial et sa galerie remplacèrent les humbles degrés existant anciennement en ce lieu et les remparts dont ils étaient flanqués. Ce fut lui qui fit jeter le pont de communication entre l'église et le quatrième étage du palais de l'abbé. L'aumônerie, la grande citerne dont le bassin, capable de contenir plus de douze cents tonneaux, occupa le cimetière où l'on inhumait antérieurement les moines ; l'achèvement de la citerne de dessous le Trésor, nommée du Cellier, proche laquelle était, à une époque plus ancienne, la chapelle de Saint-Martin ; le moulin à chevaux, « pièce » fort rare, nous dit don Huynes, pour la façon et « la grandeur » ; l'aplanissement d'un jardin spacieux, sur le versant méridional de la montagne, où il fit construire des bâtimens et une chapelle, compléteraient l'exposé des travaux qu'il fit exécuter en ce Mont, si la foudre, en frappant et ruinant la tour de son église, dont les cloches furent fondues par l'intensité du feu, ne lui eût

offert une nouvelle occasion de signaler son zèle. Le désastre fut réparé aussitôt; et, pour rendre toute sa force à l'aile méridionale du transeps qui avait particulièrement souffert, il la fit appuyer par un fort et beau pilier où furent apposées ses armes : il portait partie d'argent et de gueules au lion de l'un, et en l'autre armé et lampassé de même, et pour cimier un bâton pastoral.

Son zèle s'étendit aux dépendances de la communauté, où les manoirs de Brion et de Saint-Pair furent construits par ses ordres, dans le style gracieux que cette époque vit fleurir. Ces édifices, à l'exécution desquels il employa constamment quatre-vingts ouvriers, n'épuisèrent pas ses libéralités; son monastère reçut en outre, de son administration économe et libérale à la fois, plusieurs vases précieux pour le service de son église conventuelle : un calice de vermeil, supérieur à tous ceux que possédait la communauté, un grand bassin, deux anneaux et deux chandeliers de même matière, élégantes orfèvreries, où se trouvait gravée cette devise : *Recours à Dieu*; enfin, une chapelle entière en damas blanc, parsemée de fleurs en soie, au milieu desquelles étaient brodées ses armes.

Telle fut sa vie, constamment employée au dé-

veloppement et à l'embellissement de son monastère. La mort l'arracha, le 1^{er} mars 1510, à l'achèvement du chœur de son église, vers lequel son zèle tournait tous ses efforts et tous ses vœux. Ses obsèques furent célébrées avec autant de solennité que de deuil réel par ses religieux, qui déposèrent son corps dans la chapelle de Notre-Dame, placée dans le chœur. Jean de Lamps, son frère, lui fit élever, en 1514, un remarquable tombeau. Il était placé près l'autel, du côté de l'évangile; un bas-relief y offrait son image revêtue des ornemens pontificaux : deux plaques d'airain, sur lesquelles étaient inscrites les actions qui honoraient le plus sa mémoire, étaient incrustées aux faces principales de ce monument, que surmontaient ses armoiries, portées par deux anges.

XXXV.

GUÉRIN DE LAURE. — 1510-1513. — L'ambitieuse avidité à laquelle les ordres monastiques étaient alors en proie fut vivement excitée par la richesse de ce bénéfice, et suscita d'ardens rivaux. Guérin de Laure, moine profès en ce cloître dès 1484, frère du pénultième abbé, sentit que son élection était compromise par l'absence du comte du Bos-

chage, et la nécessité, pour neutraliser les intrigues de ses concurrens, d'appuyer sa candidature par l'autorité des recommandations les plus influentes. Il se rendit aussitôt à Blois, où se trouvait alors Louis XII, et revint immédiatement au monastère avec des lettres de ce prince, adressées en sa faveur au couvent et au sieur du Marmays, lieutenant de la place. Cette intervention du souverain, et l'influence du comte du Boschage lui-même, assurèrent à Guérin de Laure le bâton pastoral, qui lui était si vivement disputé. Il se démit des prieurés de Saint-Brolade et de Saint-Germain-sur-E, ainsi que du titre d'aumônier du monastère, pour revêtir la dignité abbatiale.

Les religieux de l'abbaye de Lessay, dont la mort de leur commendataire, Jean Vollin, prêtre et protonotaire apostolique, venait de rendre la supériorité vacante, l'avaient élu, quelques jours auparavant, leur abbé.

Retiré, pendant sa courte administration, dans le manoir de Brion, « où, dit le chroniqueur, il prenait ses divertissemens », il jouit, dans un insoucieux loisir, des opulens revenus de sa double prélature, et mourut sans avoir donné à ses religieux d'autres témoignages de son affection que des as-

surances verbales de l'excellence de ses intentions. Son écu était semblable à celui de son frère.

XXXVI.

JEAN DE LAMPS.—1513-1523.—Les glorieux souvenirs que la prélature de Guillaume de Lamps avait laissés dans les esprits, firent disparaître les obstacles qu'eût pu rencontrer l'élection de son frère Jean, prieur claustral de ce monastère depuis l'année 1501. Sa conduite justifia les espérances qu'avaient fait concevoir et son nom et son caractère. A peine élevé à la chaise abbatiale, il reprit les travaux du chœur, dont il fit édifier la voûte, où furent sculptés, par ses ordres, l'écu de France, celui du Mont Saint-Michel, et ses propres armoiries. Les beaux vitraux des fenêtres supérieures, et la toiture des monumens furent également exécutés à ses frais. Les manoirs de Loisellière et de Brion, fondés par son frère, virent aussi se développer par ses soins leurs édifices et leurs dépendances. Il acquit le fief et la seigneurie du Bois-des-Réaux, dans la commune de Saint-Jean-des-Champs ; le fief de Saint-Martin-le-Vieil, et 100 liv. de rentes foncières sur les terres de Bricqueville ; il sut faire respecter et ratifier, en 1514,

les droits et prérogatives de son monastère, contestés par le bureau des traites foraines de la ville de Pontorson, et délimiter les pouvoirs des gouverneurs militaires du Mont : enfin, rien de ce qui touchait à la prospérité de son abbaye ne trouva en lui d'indifférence.

François 1^{er} étant venu, suivi d'une cour brillante, visiter ce monastère, en 1518, il s'avança processionnellement à sa rencontre, vêtu des ornemens pontificaux, et lui fit la réception la plus solennelle; il en obtint la confirmation de tous les privilèges de sa communauté.

La mort le ravit aux respects de ses moines, le 4 décembre 1523. Il fut inhumé dans la chapelle Notre-Dame, auprès de son prédécesseur. Ses religieux voulurent lui consacrer un monument de leur reconnaissance; ils lui élevèrent une statue posée à genoux sur un piédestal.

Ses armes étaient celles de son frère.

Celles du monastère portaient d'argent chargé de coquilles Saint-Michel de sable sans nombre, au chef d'azur à trois fleurs de lys d'or. Cet écusson était celui composé par Jollivet, en 1420, à l'exception du chef de roi que Louis XI lui donna en 1462.

XXXVII.

JEAN LE VENEUR. — 1524-1539. — La mort de Jean de Lamps sembla le signal des intrigues qu'inspira le désir de lui succéder. François 1^{er} et M^{me} Louise de Savoie, alors au château de Blois, se virent subitement assiégés par les suppliques de vingt rivaux. La faveur dont Jean Le Veneur, évêque de Lisieux, et abbé commendataire du Bec, jouissait à la cour de France rendit inutiles toutes ces démarches et toutes ces prières. Cette prélature lui fut promise. Mais, voulant d'abord s'assurer des droits que le couvent pouvait avoir à l'élection de ses abbés, le roi et la reine invitèrent, par plusieurs lettres expresses, les religieux à leur députer quelques-uns de leurs frères, avec les titres qui leur attribuaient le privilège de l'élection canonique de leurs pasteurs. Thomas Roussel, grand chantre; Michel d'Anneville, aumônier et archidiacre; et Louis de Festan, infirmier de l'abbaye, furent chargés de cette mission. Le roi, flatté de leur obéissance, leur fit l'accueil le plus bienveillant; les bulles et les chartes dont ils étaient porteurs furent soumises à l'examen du conseil royal, qui reconnut la réalité de leurs droits électoraux; mais le souverain ne

leur en déclara pas moins positivement son désir et sa volonté que leurs suffrages dévolussent la dignité abbatiale à l'évêque de Lisieux, son grand aumônier.

Les députés, de retour dans leur monastère, firent à leurs frères un rapport exact des divers incidents de leur députation. L'effet que produisirent sur les esprits les ordres du monarque, déjà exprimés dans les lettres royales qu'ils avaient reçues, ne fut pas tel que les partisans de l'évêque se crussent assurés de sa nomination. Informé de ces dispositions, Jean Le Veneur obtint de François 1^{er} une lettre si impérative que les moines, ne pouvant décliner l'expression positive de la volonté du monarque, l'élurent ou plutôt l'acceptèrent pour abbé. A peine investi de ce titre, ce prélat envoya ses délégués pour se saisir de l'administration des biens du monastère et de la perception des revenus : fidèles aux ordres et aux vœux de leur maître, ces agens ne laissèrent à la mense conventuelle que ce dont ils ne purent la dépouiller. Le nombre de religieux fut même considérablement affaibli par leurs mesures fiscales. Ce fut ainsi que cette abbaye fut gouvernée pendant quinze ans. La seule trace, selon don Huynes, que ce

pasteur y laissa de son passage, fut celle de son écusson. Il le fit en effet substituer d'abord à celui de Guillaume d'Estouteville qui brillait sur l'une des verrières du chœur, auprès de l'image de ce cardinal, puis à celui de Jean de Lamps à la clé de la voûte de l'absyde, désireux sans doute, dans sa vanité, d'usurper le mérite et l'honneur de ces travaux.

Les seuls avantages que le Mont Saint-Michel obtint sous sa prélature lui provinrent de la libéralité de Gabriel du Puys, esq., gouverneur de cette place. Le monastère reçut de lui la grille en fer qui fut posée au chœur, et 200 écus qu'il dépensa en prières; la ville lui dut plusieurs ouvrages de fortifications, entre autres la belle tour en granit qui porte son nom, et au-dessus de laquelle un moulin fut établi dans la suite. On peut encore admirer la belle et vaste salle formée par l'intérieur de cette tour dont la plate-forme est supportée par un seul pilier, en s'adressant à M. Delalande, son propriétaire, maire du Mont Saint-Michel.

XXXVIII.

JACQUES D'ANNEBAULT. — 1539-1558. — Jean Le Veneur se sentant fléchir sous les titres et les

fonctions dont la faveur avait chargé sa vieillesse, songea à transmettre à un jeune séculier, Jacques d'Annebault, son intime ami, quelques-uns de ses bénéfices; et, dans cette vue, il déposa entre les mains du pape Paul III, sa démission de l'évêché de Lisieux et de l'abbaye du Mont Saint-Michel, s'en réservant néanmoins, jusqu'à sa mort, l'administration et les revenus. Le crédit dont le vieux prélat jouissait à la cour de Rome assura le succès de cette audacieuse entreprise : une bulle formelle du souverain pontife, en date du 18 août 1539, sanctionna sa demande, et, ratifiant sa proposition, accorda à Jacques d'Annebault, avec le bâton pastoral du Mont St-Michel, tous les droits dont l'élection canonique investissait anciennement les abbés.

Immédiatement après la mort de Jean Le Veneur, Jacques d'Annebault se rendit à son monastère dont il prit les rênes; mais, « l'air du monde, dit l'un des » chroniqueurs du Mont Saint-Michel, étant plus essentiel à sa nature que l'air des cloîtres », il nomma en conséquence des vicaires et des procureurs généraux, confia à leur zèle la puissance qu'il avait sur le temporel et le spirituel de sa communauté; et, cédant à la voix de sa naissance et de son ambition, il courut unir sa vie à la licence fas-

tueuse des cours. Les faveurs dont le comblèrent le monarque et le souverain pontife y signalèrent sa présence ; chaque jour ajouta de nouvelles dignités à ses honneurs, de nouvelles richesses à ses premiers bénéfices. La pourpre romaine et la grande maîtrise de l'oratoire du roi furent suivies pour lui de la commande et de l'administration perpétuelle des abbayes du Bec, de Bonport, de Saint-Taurin-d'Evreux, etc.

Quelque fût la régularité avec laquelle il perçut les revenus de ses charges, nécessaires pour alimenter l'éclat et le luxe de sa vie, les moines du Mont Saint-Michel trouvèrent dans les bénéfices et les domaines attachés à leur mense conventuelle les moyens d'élever, en 1547, un maître-autel digne de la belle absyde ajoutée à l'église abbatiale par plusieurs de leurs précédens pasteurs ; 10,000 liv. furent consacrées à ce monument. Vers cette époque, deux légers incidens troublèrent la tranquillité de ce monastère ; le premier fut une contestation soulevée, l'année précédente, par l'évêque de Saint-Malo : la cure de Cancale donnée à cette abbaye par Geoffroy 1^{er} duc de Bretagne, et confirmée par Alain III, fut l'objet de ce conflit ; le second prit naissance l'année suivante par la prétention de

Renauld Quintel, écuyer et mortel-payé de la place, de maintenir contre les droits du couvent sa femme et ses servantes dans l'intérieur du château. Cet officier ayant refusé d'obéir à une sentence rendue sur la plainte des moines par le vicomte d'Avranches, ils sollicitèrent et obtinrent du gouverneur du Mont Saint-Michel, René de Basternay, seigneur du Boschage et baron d'Arthon, une ordonnance qui eut plus d'efficacité. Les dix dernières années de l'administration d'Annebault ne furent signalées par aucun événement mémorable. Il se trouvait dans la ville de Rouen lorsque la mort l'y moissonna, le 7 juin 1558. Il portait de gueules à la croix d'argent chargée de veines affrontées d'azur.

XXXIX.

FRANÇOIS LE ROUX. — 1558-1570. — François Le Roux, seigneur de la maison d'Anort, chapelain ordinaire du roi, et protonotaire apostolique, fut le successeur que lui désigna François II. La confiance que purent inspirer à ses religieux les titres ecclésiastiques dont cet abbé était revêtu, fut bientôt dissipée par sa conduite. Son abbaye ne fut à ses yeux qu'une source de richesses que l'on n'apprécie que par l'abondance de ses pro-

duits ; aussi préféra-t-il , en 1560 , vendre à François Du Breuil , sieur des Hameaux , écuyer , la terre de Mont-Rioule , au prix 4,000 liv. , que d'acquitter avec ses revenus la taxe dont le monarque , avec l'autorisation du souverain pontife , avait frappé tous les bénéfices du royaume.

Le Mont St-Michel fut visité l'année suivante par deux illustres pèlerins : Charles ix , dont le règne s'ouvrait sous les plus menaçans auspices , et son frère Henri , qui devait porter sa couronne. La tranquillité régnait encore dans nos contrées , comme dans le reste de la France ; mais les symptômes des discordes civiles , qui devaient bientôt l'ensanglanter , éclataient déjà à la surface de la société. Ce fut à cette époque que l'évêque et le chapitre d'Avranches , redoutant que leur ville ne succombât sous quelque trahison ou quelque surprise , firent transporter les chartes , les ornemens et les objets les plus précieux de la cathédrale dans le monastère du Mont St-Michel , que ses fortes murailles et le zèle de ses religieux mettaient à l'abri de toute attaque.

Cependant le système commendataire produisait ses fruits : négligés par les abbés , les édifices monastiques du Mont St-Michel se détérioraient d'une

manière inquiétante ; d'importantes réparations devinrent de jour en jour plus impérieusement nécessaires à l'église et aux lieux réguliers, sans que l'on pût obtenir aucun secours de l'abbé, dont la mense absorbait presque tous les revenus : Sébastien Esnault, prieur claustral, le poursuivit devant le parlement de Rouen, pour le forcer de remplir les charges de son bénéfice. Deux arrêts furent successivement obtenus contre lui en 1569 : ce fut probablement pour se dérober à l'exécution de ces sentences et en transmettre l'accomplissement à un autre, qu'il permuta cette prélature contre l'abbaye de Saint-Melaine-lez-Rennes, dont le bâton pastoral était aux mains d'Arthur de Cossé, évêque de Coutances.

XL.

ARTHUR DE COSSÉ. — 1570-1587. — Arthur de Cossé, issu de l'illustre maison de Brissac, évêque de Coutances et commendataire de plusieurs riches communautés, ayant fait agréer par le souverain la permutation de son abbaye de Saint-Melaine-lez-Rennes, s'empessa de réclamer la ratification papale ; mais, sans attendre l'octroi de ses bulles, il

vint, le 6 juin 1570, prendre possession de son abbaye nouvelle.

L'historien éprouverait un vif embarras à fixer son opinion sur le caractère et la conduite de ce prélat, s'il devait puiser sa conviction dans les jugemens si divers prononcés sur lui; mais s'il laisse se perdre ces voix pour ne se renseigner que dans l'étude des temps et des faits, les ténèbres dont cette prélature est environnée, ne sont point si épaisses que l'œil ne doive espérer de les percer.

La houlette pastorale fut-elle en ses mains une verge sévère, comme le prétendent les chroniqueurs monastiques du Mont Saint-Michel? Transportons-nous au milieu de cette époque de dissensions sanglantes, et apprécions la nature et la gravité des actes de son administration abbatiale. Le paiement de la taxe dont Charles ix avait frappé les bénéfices de son royaume, avec l'autorisation du pape Pie v, fut l'une des premières obligations auxquelles le nouvel abbé eut à faire face après son avènement à la prélature du Mont Saint-Michel. Les dévastations sanglantes dont la Normandie inférieure était l'arène depuis 1561, le sac de Coutances, de son palais épiscopal et de sa cathédrale, ne pouvaient qu'avoir amplement absorbé les ressources que ce

pontife puisait dans son évêché et dans les trois abbayes dont il possédait les commandes : aussi songea-t-il à trouver des moyens extraordinaires d'acquitter cette imposition. La vente de quelques-uns des objets précieux que renfermait, avec tant de profusion, la trésorerie de cette abbaye, lui sembla le moyen le moins funeste à la prospérité de son monastère ; il s'y rendit en conséquence, accompagné d'un orfèvre. Une crosse magnifique, le calice d'or acheté par Robert Jollivet, et plusieurs autres vases de prix, furent les bijoux dont l'aliénation fut débattue et arrêtée entre eux. Cette vente allait recevoir son exécution, lorsqu'elle fut rompue par l'énergique intervention de Jean de Grimouville, prieur claustral : appuyé par plusieurs religieux, ce moine, dont la naissance ne le cédait point à celle de l'évêque, poussa, à l'égard de son abbé, l'arrogance jusqu'à la plus coupable brutalité. Nous laisserons un des religieux raconter, avec une partialité qui pourra faire apprécier la justice de ses autres jugemens, les principaux détails de cette collision scandaleuse : *Il prit de parole avec ledit Arthur de Cossé proche la trésorerie, et, dans la chaleur, donna un si fort soufflet au vénérable pasteur, que le pavé lui en donna un autre ;*

ajoutant que le diable emporterait plutôt l'abbé, que l'abbé la crosse ; tellement que les moines se rallièrent avec le prieur, et le pauvre Arthur, tout épouvanté, prit la fuite avec son orfèvre qui, par malheur, avait déjà le calice d'or et plusieurs argenteries précieuses ; ainsi cette imposition de main nous a confirmé notre crosse.

Ce conflit et ces sévices donnèrent naissance à deux contestations judiciaires entre l'abbé et le couvent. Arthur de Cossé, voulant écarter de la charge de prieur claustral l'auteur d'un si sanglant affront, força ses moines, par l'arrêté qu'il obtint en 1572 du parlement de Rouen, à n'élire leur prieur que pour trois ans ; et, afin d'atteindre plus sûrement le but de ses désirs, il obtint du roi la nomination de Jean de Grimouville à l'abbaye de la Luzerne tombée en vacance dans cette occurrence. La haine des moines éluda ces combinaisons : Jean de Grimouville, promu à la dignité abbatiale, n'en reçut et n'en accepta pas moins d'une nouvelle élection le titre de prieur claustral de son ancien monastère ; il y continua même sa résidence. L'autre procès, dont l'objet était d'obtenir de l'abbé la restitution des vases précieux qu'il avait enlevés de leur trésorerie, ne reçut que plus tard une solution judiciaire.

La hauteur et l'obstination vindicative dont Jean de Grimouville suivit et fit partager à son couvent ses inspirations passionnées, ne furent point en son esprit exclusives des vertus monacales : s'il ne tenta point de replacer ses frères sous la pratique rigoureuse de l'observance de leur règle, au moins s'efforça-t-il de réformer les principaux abus qui souillaient les mœurs religieuses. Les statuts qu'il publia à cet effet jettent quelque lumière sur l'état intérieur de la vie claustrale. La prohibition dont il frappa l'entretien de chiens de chasse dans l'enceinte du monastère, l'usage de porter des dentelles aux cols et aux poignets des chemises, de se vêtir d'habits de soie, de porter des moustaches et des cheveux longs, nous prouve que l'humilité cénobitique était loin d'être cultivée dans sa rigueur disciplinaire.

Un autre incident vint ranimer, en 1575, la discorde allumée entre Arthur de Cossé et le couvent du Mont Saint-Michel. Henri III ayant frappé d'une nouvelle taxe tous les biens ecclésiastiques, le monastère du Mont Saint-Michel fut atteint d'une imposition de 1860 liv. Arthur s'adressa directement au pape, qui lui permit de s'acquitter de cette charge extraordinaire, par la vente de quelques

terres et rentes de la seigneurie de Bretteville. Ce fait ne laissa point d'exercer de l'influence sur la détermination par laquelle, au milieu des complications anarchiques qui ensanglantaient la France, le Mont Saint-Michel embrassa hautement, dès l'année suivante, le parti de la ligue. Cette résolution fut pour la forteresse monastique l'ouverture d'une nouvelle phase de fatigues, de privations et de dangers. Dès l'année 1577, le monastère fut surpris et enlevé par une bande d'aventuriers, qui faillirent même s'emparer de la ville. En l'absence du comte de Baternay, capitaine du Mont, un gentilhomme protestant conçut l'espérance de se rendre maître de ce point militaire, d'où il eût dominé le pays. La fête de la Madeleine, jour où les religieux et une partie des habitans de la ville se rendaient processionnellement à la Maladrerie de la rive de Beauvoir, fut choisie pour l'exécution de cet audacieux fait d'armes.

Le 22 juillet, au matin, vingt-cinq hommes résolus se présentèrent par ses ordres, en habits de pèlerins, à la porte du Mont Saint-Michel; ils furent admis sans défiance. Arrivés à l'entrée de l'abbaye, ils y déposèrent toutes leurs armes apparentes, sur une simple observation des gardiens : on les

laissa passer, sans s'assurer s'ils ne portaient pas d'armes cachées. Tous étaient occultement munis de pistolets et de poignards. Ils se rendirent à l'église avec les semblans de la dévotion la plus sincère : après s'y être livrés à des pratiques religieuses, et avoir même fait dire plusieurs messes, ils se divisèrent en plusieurs groupes, et, avec une perfide insouciance, occupèrent chacun leur poste. Une partie resta sur le Saut-Gautier, une autre s'arrêta d'un air indifférent auprès du corps-de-garde, tandis que trois ou quatre se rendaient à la porte de la ville : au signal de l'un de ces derniers, le corps-de-garde et l'église furent envahis et enlevés à la fois. Un soldat, dans le premier poste, refuse de rendre son épée, il tombe baigné dans son sang : effrayés par cet exemple, les autres s'empressent de jeter leurs armes. Les moines, qui se trouvaient en ce moment dans l'église, ne parvinrent pas tous à se soustraire au fer par la fuite ; plusieurs furent blessés : Jean Le Mancel, secrétaire du chapitre et maître des novices, qui traça un tableau de cette surprise, affirme qu'il fut lui-même profondément atteint d'un coup de poignard au cou. Un écrivain protestant, Lapopelinière, et un des meilleurs histo-

riens de Normandie, assurent même qu'ils massacrèrent les religieux qui leur avaient dit la messe.

Du Touchet fut moins heureux que ses compagnons : caché avec douze cavaliers dans l'ombre d'un hallier, il en était sorti au signal de l'attaque, et s'était porté au galop sur l'entrée du Mont Saint-Michel ; mais l'espace qu'il avait à parcourir, permit aux habitants de se réunir, de fermer la porte, et de repousser son attaque. Cet échec fut le point où s'arrêta le triomphe que cette légère troupe d'agresseurs avait dû à l'effroi et au désordre de la surprise. On se rallia, et les vainqueurs éphémères se virent bientôt assiégés dans le monastère qu'ils avaient si brusquement conquis ; ils s'y maintinrent pourtant jusqu'au lendemain. A la nouvelle de cette attaque, un des enseignes de Malignon, Louis de La Morinière, sieur de Vicques, accourut à Avranches, où il réunit quelques forces avec lesquelles il se jeta rapidement sur le Mont Saint-Michel. Sa présence dissipa la dernière espérance que cette poignée d'aventuriers avait conçue de prolonger la lutte : à la première sommation ils se rendirent sur la promesse de la vie sauve ; ils ouvrirent les portes du monastère à huit heures du matin, le lendemain du jour où ils s'en étaient rendus maîtres. La ca-

pitulation sous la foi de laquelle ils s'étaient placés fut odieusement violée par les vainqueurs : les deux gentilshommes qui les commandaient furent saisis et eurent la tête tranchée. Leurs soldats furent pendus. Cet exploit, dont une félonie avait cependant souillé l'éclat, mérita à de Vicques le commandement de la place qu'il avait si promptement recouvrée. Henri III en dépouilla René de Baternay, pour l'en revêtir avec le titre de gouverneur.

Pendant le conflit judiciaire qui s'agitait devant le parlement de Normandie entre Arthur de Cossé et la communauté du Mont Saint-Michel, épuisait les diverses périodes de la procédure ; un arrêt le trancha enfin en 1179. Arthur de Cossé, condamné à restituer à la trésorerie de son abbaye les objets d'orfèvrerie qu'il en avait enlevés, aliéna, au prix de 1500 liv., le manoir et le collège que son monastère possédait dans la ville de Caen, et, avec le prix, grossi de celui d'une coupe de bois, il retira ces vases, engagés dans les mains des héritiers de N. Letexis, bourgeois de cette dernière ville. Le calice et d'autres objets du poids de 17 onces manquèrent seuls aux richesses qui furent restituées le 28 septembre 1579 au trésor du Mont.

Arthur de Cossé, après avoir subi à la cour du duc d'Alençon, auquel l'unissait une amitié vive, les troubles et les dangers qui avaient agité une partie de sa prélature, se retira dans le château de Loiselière, en la baronnie de Saint-Pair, pour s'y livrer aux douceurs d'une vie paisible : la mort l'y frappa le 7 octobre 1587 ; ses dépouilles mortelles furent rapportées dans sa cathédrale, où il reçut les honneurs de l'inhumation au milieu du chœur. Il n'avait conservé avec son monastère que des rapports d'intérêt : aussi l'unique vestige qu'il y a imprimé n'est-il que la verrière présentant son image en vêtemens violets, qu'il fit placer à l'une des fenêtres du chœur, près de celle où brillent la figure et l'écusson du cardinal d'Estouteville. Arthur de Cossé portait de sable à trois faces d'or d'enchère, armes de la maison de Brissac.

XLI.

FRANÇOIS DE JOYEUSE. — 1587-1615. — Dès que le bruit de la mort d'Arthur de Cossé eut retenti à la cour de France, Henri III pourvut de l'abbaye du Mont Saint-Michel François de Joyeuse, fils de Guillaume de Joyeuse et de Marie de Baternay, cardinal du titre de Saint-Pierre-aux-Liens, doyen

des cardinaux , protecteur de l'église gallicane dans le conseil du Vatican , archevêque des églises de Toulouse , de Rouen et de Narbonne , abbé commendataire de Marmoutier , des deux Saint-Florentin en Anjou , de Fécamp , etc.

Si l'on cherchait dans les chroniques écrites à l'ombre du cloître , comme en un miroir fidèle , l'image de cet abbé , l'un des hauts dignitaires de l'église universelle , on serait loin d'y reconnaître , sous les traits que lui a donnés la plume des moines , ce prélat que Jacques Gautier et le *Gallia Purpurata* placent au nombre des personnages les plus vertueux de son siècle. Cette diversité de jugemens , que nous avons déjà eu l'occasion de signaler au sujet du précédent abbé , trouve son explication dans les mœurs contemporaines où tout monastère était en commande. François de Joyeuse , dont la bienfaisance dépensa en œuvres pieuses plus de 200,000 écus , ne pouvait qu'essuyer la sévérité de ses religieux , qui ne le connaissaient que par ses agens fiscaux , et dont sa charité absorbait les plus beaux revenus : aussi don Huynes , dans son langage monacal , lui reproche-t-il assez amèrement « d'avoir dépouillé saint Pierre pour » vêtir saint Paul. »

Ce qui pourrait justifier ces accusations, c'est que durant toute sa prélature il s'écoula peu d'années sans que ses vicaires en cette abbaye ne jétassent son nom au retentissement des tribunaux; son avènement fut d'ailleurs signalé par une mesure qui dut inspirer à ses moines les prévisions les plus sinistres; la première disposition qu'adoptèrent ses procureurs fut de réduire de moitié le nombre des religieux, afin de développer les revenus de la mense abbatiale par la diminution des dépenses de la communauté. Le nombre des moines fut abaissé de 26 à 13; don Huynes pense cependant que les novices seuls furent renvoyés.

Une instance fut ouverte à la même époque contre les héritiers d'Arthur de Cossé, pour les forcer à réparer les dégradations qu'avaient essuyées les édifices monastiques. Dans le silence que gardent les annales sur le résultat de cette action, et devant les faits postérieurs, on doit penser que, loin d'avoir obtenu la répression de cet abus, les agens du nouvel abbé en suivirent le funeste exemple.

Au milieu de ces préoccupations domestiques, dont le bruit s'effaçait dans le fracas d'armes que les guerres religieuses jetaient dans la contrée, le monastère faillit tomber au pouvoir des calvinistes.

En 1589, peu de temps après la mort de Henri III, de Lorges, comte de Montgommery, ayant réuni ses troupes aux forces de Corbason et de La Coudraye, *gentilshommes assez huguenots*, dit le chroniqueur, profita de l'absence du gouverneur du Mont Saint-Michel avec tant de soudaineté et d'énergie, que du choc il enleva la ville. Le monastère seul, grâce à la puissance de ses fortifications et au courage de ses défenseurs, ne tomba point sous ses armes sanglantes. Il s'en vengea en abandonnant la ville à tous les caprices du ressentiment et de la haine. Elle était depuis trois jours entiers le théâtre de ces horreurs, lorsque de Vicques, instruit de cet échec, songea à y puiser l'occasion d'un triomphe semblable à celui qui lui avait mérité l'épée de gouverneur : il accourt, réunit quelques braves, et, couvrant sa marche de l'ombre nocturne, atteint le pied des hautes murailles de la Merveille, sans être aperçu de l'ennemi ; sa voix est reconnue, et il est introduit avec ses compagnons dans la forteresse abbatiale, dont l'arrivée de ce renfort exalte le courage des défenseurs.

Les protestans, pleins de sécurité, se livraient à tous les désordres dont ils souillaient cette malheureuse ville depuis quatre jours, lorsque la porte

du Mont Saint-Michel, levant sa herse de fer, vomit sur eux un flot de guerriers : l'attaque est aussi terrible qu'imprévue. Dans le trouble de cette surprise, les chefs calvinistes ne s'efforcent pas même de réunir leurs soldats pour couvrir leur retraite; tous demandent leur salut à la rapidité de leur fuite.

Ce succès fut le dernier fait d'armes qui devait signaler l'habileté de cet intrépide gouverneur : l'année suivante, s'étant rendu avec une partie de la garnison à l'armée du duc de Mercœur, prince de la maison de Lorraine et chef des ligueurs bretons, occupée alors au siège de Pontorson, il fut tué le 14 décembre sous les remparts de cette place, en donnant aux troupes l'exemple du courage.

Sa mort causa de vifs regrets dans l'armée qui honorait autant son habileté militaire que son intrépide ardeur, et dans son gouvernement que son épée avait deux fois arraché des mains de l'ennemi : son corps fut rapporté dans le monastère du Mont Saint-Michel et inhumé avec pompe dans la chapelle Sainte-Anne où, quelques années après, Thérèse Tessier, son épouse, reçut près de lui les honneurs funèbres. Sa lance et son guidon furent appendus en trophée auprès de son tom-

beau. Le monastère conserva également avec respect la rondache et le casque qu'il portait dans son dernier combat.

Jacques de Louvat, sieur de Boissuzé, appelé dans les premiers jours de 1590 par le duc de Mercœur à recueillir l'héritage militaire de ce brave gouverneur, signala son élévation à cette charge par un exploit qui changea en honte et en carnage les espérances de succès, placées par les huguenots dans une trahison.

Le siège de Pontorson était levé, toute la contrée se trouvait ouverte aux courses des calvinistes ; seul le Mont Saint-Michel insultait à leurs armes : aussi était-ce contre lui que se tournaient leurs efforts et leurs stratagèmes. Tous ceux de ses défenseurs qui tombaient dans leurs mains y trouvaient la mort ; le comte de Montgommery, leur chef, conçut cependant l'espérance de faire de l'un de ses prisonniers un instrument de ses projets. Ce malheureux, placé entre l'horreur du supplice et les séductions d'une forte récompense, promit de lui livrer l'abbaye du Mont Saint-Michel, et reçut 200 écus sur le prix de sa trahison ; l'habileté du plan semblait assurer le succès de l'entreprise. Ce soldat devait introduire une troupe de protestans dans

les salles basses de l'abbaye, au moyen de la machine qui servait à y faire entrer l'eau et les provisions.

La nuit fixée pour l'accomplissement de ce projet arriva : tout semblait en favoriser l'exécution. Un de ces épais brouillards, dont les soirées du printemps enveloppent si fréquemment ces grèves, prêtait à la colonne expéditionnaire le voile protecteur de son ombre. Le monastère et la ville allaient se livrer avec sécurité au sommeil que des cris de mort devaient rompre, lorsque le soldat, vaincu par les images sanglantes dont le bourrelait la pensée de son crime, courut se jeter aux pieds du gouverneur, avoua ses projets, et en implora le pardon. Cet officier l'accueillit avec bonté, et, concevant l'espérance de faire retomber sur la troupe ennemie le coup perfide dont elle voulait frapper la garnison et le couvent, il l'assura non-seulement de l'immunité, mais il lui promit qu'une obéissance complète à ses ordres lui donnerait des droits efficaces à sa reconnaissance. Il lui adjoignit deux compagnons, et lui ordonna ensuite d'exécuter scrupuleusement ce dont il était convenu avec l'ennemi. Toutes les mesures nécessaires dans la circonstance, pour le succès de ses projets, furent

prises avec une prudence et un mystère qui ne purent laisser comprendre aux agresseurs que leur tentative était découverte ; chacun était à son poste quand les protestans signalèrent leur présence.

Les sieurs de Montgomery, de Sourdeval, et de Chasseguey avaient, pour cette expédition, pris en personne le commandement d'une troupe nombreuse d'hommes d'élite. Les assurances dont la voix du soldat flatta leur espoir dissipèrent toute incertitude. La corde des poulains s'abaissa vers la grève, et quatre-vingt-dix-huit fois elle introduisit un ennemi sous les sombres voûtes du moutier. Les protestans étaient accueillis, à leur entrée, par les deux autres soldats, que le premier disait avoir gagnés. Ils les conduisaient à une table voisine, et, après leur avoir versé du vin, les faisaient entrer dans la salle des gardes, où ils tombaient sous les haliebardes de la garnison.

Le silence qui ne cessait de régner dans le monastère, après l'introduction d'une compagnie aussi nombreuse, inspira de l'inquiétude aux trois chefs ; le soldat leur ayant répondu que leurs troupes s'étaient répandues dans les logis monastiques, où partout triomphaient leurs efforts, ils demandèrent que, pour gage de ce succès, on leur jetât le ca-

cadavre d'un moine. Un prisonnier de guerre fut revêtu d'une robe conventuelle, et leur fut jeté, le corps percé d'un coup d'épée. La lenteur avec laquelle avait été exécutée leur demande, ne permit point à leurs soupçons de s'évanouir à l'aspect de ce cadavre sanglant. Montgomery ne voulut pas se hasarder dans cette forteresse perfide, sans s'y être fait précéder par son page ; ce jeune homme, étant monté et ayant aperçu l'intérieur de la salle désert, fit retentir le cri de trahison, et il se laissa choir.

Ce cri fut un double signal : de fuite pour les protestans qui se virent trahis, d'attaque pour les Michelistes. Les premiers, en se précipitant vers les grèves, essayèrent une grêle de pierres et de balles qui en frappèrent mortellement plusieurs.

Tous les cadavres furent enterrés le lendemain à quinze pas de cette embrasure qu'ils avaient franchie la veille avec des instincts de carnage, tandis qu'ils marchaient à la mort.

Cet exploit ne put protéger de Boissuzé contre la disgrâce du duc de Mercœur. Ce prince, mu par un motif qu'un mystère impénétrable a voilé aux yeux mêmes des chroniqueurs contemporains, dépouilla cet officier de son commandement pour en

revêtir un gentilhomme breton , le sieur de La Chesnaye-Vaulouvel , gouverneur de Fougères.

Les protestans crurent que l'inexpérience de ce capitaine , et le relâchement de discipline qui accompagne fréquemment les mutations de chefs , étaient une occasion favorable de venger leurs précédens échecs ; ils tentèrent en effet , dans la nuit du 19 juin 1592 , de surprendre la garnison ; mais , découverts par les sentinelles , ils se retirèrent sans tenter même les chances d'une attaque.

Les protestans , qui semblaient avoir renoncé à rougir de leur sang les pieds de ce rocher , essayèrent , le 27 janvier 1594 , de forcer et de piller la ville. Un chef de partisans , nommé le capitaine de Courtils , dirigeait cette entreprise ; ils s'avancèrent à travers les grèves , dérobés à tout regard par l'épaisseur d'une nuit d'hiver. Ayant atteint le pied des remparts , ils attachèrent un pétard à la grille dont était garni le soupirail d'une écurie dépendante de l'auberge des Trois-Rois ; l'explosion leur ouvrit un passage , mais aussi décela leur présence. Ils s'introduisirent cependant hardiment dans la ville , au nombre de quinze ; ils furent aussitôt attaqués par des forces supérieures , et rejetés

dans la grève, où leur chef resta étendu, les cuisses brisées par un coup d'arquebuse à croc.

Ces agressions, dont la menace perpétuelle éloignait de ce monastère tout calme et toute sécurité, ces guerres acharnées qui, désolant les domaines, tarissaient la source des revenus, n'étaient pas les seuls malheurs qu'eussent à redouter les habitants de ces cloîtres. Un de ces désastres, dont, ainsi que nous l'avons établi, la situation du Mont Saint-Michel, sa structure et la configuration du littoral expliquent la fréquence, devait briser de nouveau son élégant campanille, dont la flèche hardie semblait renaître sous les coups de la foudre, comme le cœur de Prométhée sous le bec du fabuleux vautour. Le 23 mars 1594, à deux heures de l'après-midi, un orage terrible éclata sur cette montagne. La pyramide de l'église abbatiale, l'un des clochers les plus élégans et les plus hardis de France, fut complètement renversée par le feu du ciel. Les neuf cloches, qui formaient une sonnerie d'un admirable accord, furent réduites en fusion; les toitures de l'église devinrent la proie des flammes. La chute des débris causa elle-même de graves dommages au rond-point du château, et à plusieurs autres parties des édifices. Ainsi, les rigueurs du ciel semblaient vouloir

bâter la ruine dont l'égoïste négligence des abbés menaçait cet admirable ensemble de monumens religieux.

L'année suivante apporta à ce monastère son tribut de dangers. L'agression qu'il eut à repousser fut d'autant plus redoutable, qu'elle était conduite par un officier dont les talens militaires s'unissaient à une parfaite connaissance de la place. C'était le sieur de Boissuzé, qui, pour se venger de la destitution dont il avait été frappé, avait offert aux protestans le secours de son épée. L'habileté de l'attaque justifia la réputation du chef. Ses troupes, s'étant rendues de nuit au pied des remparts, attendirent en silence l'ouverture des portes. A peine eurent-elles roulé sur leurs gonds, qu'elles s'élançèrent sur la sentinelle et sur le corps-de-garde, dont elles se rendirent aussitôt maîtresses. Boissuzé se porta immédiatement sur le château ; mais, quelle que fût la rapidité de sa marche, on avait eu le temps de fermer les portes, et de prendre les premières mesures de défense ; le pétard qu'il fit attacher à la herse n'ayant point produit d'effet, il se vit obligé de se reployer sous le feu d'artillerie que les assiégés ouvrirent contre sa troupe. Il se jeta sur la ville, qu'il abandonna au pillage et

au meurtre. Ses soldats, chargés de butin, ne laissèrent sur les flancs du rocher que des masures et des cadavres.

La Chesnaye-Vaulouvel survécut peu à cette surprise meurtrière ; plusieurs chefs, au nombre desquels se plaça Charles de Gondi, marquis de Belle-Isle, gouverneur pour la ligue de la Basse-Normandie, se disputèrent la capitainerie du Mont Saint-Michel. Le duc de Mercœur y éleva le sieur Latouche de Kerolent, par lettres du 8 mars 1596, et il n'accorda au marquis que la capitainerie de Fougères.

Charles de Gondi fut d'autant plus profondément blessé de l'insuccès de sa demande que, résolu à reconnaître l'autorité de Henri iv, il ne voyait dans le commandement sollicité qu'un échelon pour s'élever dans la faveur du monarque. En effet, la demande du bâton de maréchal de France, pour prix de sa soumission, avait déjà été faite à ce souverain, et si elle avait échoué, c'était parce qu'en se ralliant, de Gondi ne rangeait avec lui sous l'autorité royale aucune place importante, ni aucun corps d'armée. Le ressentiment qu'excita en lui le choix d'un autre gouverneur lui inspira la pensée de s'emparer de vive force de cette célèbre forteresse. Il se rendit au Mont Saint-Michel dans ce

dessein : il était accompagné d'une suite nombreuse. Quelques historiens portent le nombre de ses gens à cinq cents hommes, le manuscrit n° 22 le fixe à cent maîtres; quelques-uns le réduisent à vingt-cinq : toutes les probabilités semblent se réunir en faveur du second chiffre. Il fut accueilli sans défiance et prit son logement dans l'une des auberges de la ville. Le lendemain il se dirigea vers le monastère, accompagné de toute sa suite en armes, sous prétexte de la montre de la garnison, en sa qualité de gouverneur de la province.

Henri de Latouche, sieur de Camps, frère et lieutenant du gouverneur, vint le recevoir à la porte du monastère; il lui représenta qu'il ne pouvait entrer avec une escorte militaire si nombreuse; que, malgré la prohibition expresse des réglemens, il lui serait permis, à lui et à six autres personnes de sa suite, de parcourir le château sans déposer leurs armes, mais que le reste de son cortège n'en franchirait point le seuil. Le marquis de Belle-Isle sembla d'abord reconnaître la justice de ces conditions, et désigna même ceux de ses gens qui devaient l'accompagner. L'entrée leur fut permise; mais, comme on refermait la porte qui allait ainsi le séparer de sa troupe, il sembla

revenir à ses premières intentions , et protesta qu'il aimait mieux sortir que de se séparer de sa compagnie. La porte lui fut rouverte. Se prenant alors de paroles avec le caporal qui l'avait fermée , il tira son épée et l'étendit mort à ses pieds ; se retournant vivement vers Henri de Latouche , il la lui plongea dans la poitrine. Ce double meurtre fut un signal pour sa troupe , tous ses hommes mirent l'épée à la main , et fondirent sur le poste qui se dispersa sans résistance ; ils restèrent maîtres du champ de bataille.

A la nouvelle de cette agression , Kerolent rallia à la hâte ses soldats dispersés ; les serviteurs du monastère et plusieurs religieux s'empressèrent de grossir cette petite troupe : à la tête de ces forces , il s'élança sur le corps-de-garde où le marquis se vit attaqué à son tour. La lutte fut vive et la victoire chaudement disputée. Les nombreuses blessures par lesquelles s'échappait le sang du gouverneur semblaient présager une seconde défaite de la garnison , lorsque son valet de chambre renversa le marquis de Belle-Isle d'un coup de pistolet. Ce succès ranima le courage des défenseurs du monastère ; le sieur Villebasse , lieutenant du marquis et plusieurs autres officiers ayant suc-

combé dans cette mêlée, leurs soldats ployèrent et prirent la fuite; Ville-Valette, capitaine de Fougères et le vicomte de la Vieux-Ville furent faits prisonniers, et peu après rendus à la liberté. Le corps du marquis de Belle-Isle fut même remis à sa famille à la prière du duc de Mercœur, qui le réclama du sieur Kerolent, par trois lettres des 29 mai, 18 juillet et 29 août 1596.

Cette attaque, la plus meurtrière qu'eût essayée la garnison du Mont Saint-Michel, fut aussi la dernière : *in caudâ venenum*, car la surprise que tentèrent deux ans plus tard les calvinistes de Pontorson, dans la nuit du 7 janvier, ne fut point, à proprement dire, une agression. Découverte par une sentinelle, au moment où elle atteignait la base du monastère, cette troupe se retira avec une telle précipitation, qu'un des assaillans, roulant du rocher dans la grève, se tua dans cette chute.

Fatigués de ces luttes sanglantes, les chefs de la ligue rentraient successivement sous l'autorité royale; le duc de Mercœur sentit lui-même la nécessité de négocier sa soumission, et par son exemple entraîna les officiers qui relevaient de son commandement. Le gouverneur du Mont Saint-Michel fut du nombre, des lettres d'immunité lui furent ac-

cordées au mois d'avril 1598 ; leur enregistrement par le parlement de Normandie ayant eu lieu le 4 mai suivant , la ville et le monastère relevèrent dès-lors de l'autorité du monarque.

Affranchis des difficultés et des dangers au milieu desquels les guerres religieuses les avaient placés , les moines du Mont Saint-Michel songèrent à réclamer des tribunaux la justice qu'ils ne pouvaient obtenir des procureurs de leur abbé ; deux contestations s'ouvrirent à la fois. Le présidial de Coutances sentenciant dès l'année 1598 sur la première , condamna l'abbé à fournir , selon les anciens usages , à l'aumônerie du couvent une certaine quantité de froment et d'orge , et affecta à son prélèvement les prestations de cette nature dues par la baronnie de Saint-Pair : ce jugement fut peu après confirmé par un arrêt du parlement de Rouen. La seconde action était plus grave.

Les beaux édifices , dont le génie et la piété avaient ceint le sommet de ce rocher , semblaient abandonnés , depuis près d'un demi-siècle , à des dégradations sans cesse progressives , depuis surtout que l'explosion de la foudre était venue en aide aux ravages du temps et à la cupide insouciance des agens du duc de Joyeuse. L'avenir de ce mœnu-

ment célèbre se trouvait radicalement compromis. La voix des religieux ayant épuisé, par de nombreuses et pressantes réclamations, tout espoir d'obtenir ces restaurations de la volonté libre des agens de leur abbé, ils durent invoquer la protection de la justice; leur prieur claustral provoqua donc, dans cette affaire, l'intervention coercitive des tribunaux.

Pendant que les moines du Mont Saint-Michel employaient ainsi les premiers loisirs de la paix à faire triompher les droits de leur communauté dans une arène moins sanglante, un dernier épisode des guerres religieuses rougissait les grèves du sang de leur gouverneur.

La mort du marquis de Belle-Isle avait allumé dans le cœur d'Antoinette d'Orléans, fille du duc de Longueville, son épouse, une ardeur de vengeance qui ne devait s'éteindre que dans le sang: cette dame, que ses charmes avaient rendue célèbre, et dont l'amour conjugal égalait la beauté, était parvenue à trouver un instrument de sa haine. Nicolas-le-Moqueur, sieur des Vallées, surnommé Le Houx, vendit son bras à sa vengeance: cachant sa mission funèbre sous le voile respecté des persé-

cutions, il se réfugia près de Kerolent, comme un gentilhomme compromis dans les guerres civiles ; le gouverneur l'accueillit avec bonté et l'investit bientôt de sa confiance. Cette hospitalité cordiale ne désarma point l'assassin ; deux ans entiers il épia sa victime, sans pouvoir trouver l'occasion favorable d'accomplir ses projets de mort. Au mois de septembre 1599 enfin, Kerolent étant allé reconduire un de ses amis à cheval jusqu'au-delà des grèves, des Vallées résolut d'en finir ; il s'arma donc d'une paire de pistolets, équipa un des meilleurs chevaux des écuries du gouverneur, et sortit de la ville, sous prétexte d'aller à sa rencontre : il ne tarda point à le joindre. Après quelques démonstrations de politesse, l'ayant laissé avancer de quelques pas, il saisit un pistolet, lui cassa la tête, et, lançant aussitôt son cheval au galop vers la plage, il disparut dans le pays, et fut chercher dans un château du voisinage un refuge et la récompense de son forfait.

Le corps de Kerolent fut inhumé près du tombeau de son frère, dans l'une des chapelles de l'église abbatiale : son meurtrier, condamné par contumace au supplice de la roue, devait jouir

pendant six ans de l'impunité. Arrêté enfin à Paris, il fut exécuté le 6 juillet 1606, sans que les démarches et les supplications de la belle Antoinette d'Orléans pussent l'arracher des mains du bourreau. Désolée de ce supplice, cette dame ensevelit sa douleur dans le cloître des Feuillantines de Toulouse, qu'elle ne quitta que pour aller prendre le titre de coadjutrice de l'abbaye de Fontevrault. Pierre de La Luzerne, que Henri iv avait investi immédiatement du gouvernement du Mont Saint-Michel, en était venu prendre possession le 8 septembre 1599, et signala son avènement par l'arrêt qu'il obtint contre les habitants de la baronnie d'Ardevon, pour les forcer à faire le guet aux portes du Mont Saint-Michel.

Pendant la sanglante pèripétie de ce drame, les poursuites judiciaires du couvent contre son abbé épuisaient les diverses phases de la procédure. Un arrêt du parlement de Rouen intervint enfin en l'année 1603, et consacra la justice des réclamations des moines. Un commissaire spécial fut nommé pour faire relever et réparer, aux frais du commendataire, les ruines amoncelées par l'incurie de ses agens et par la rigueur du ciel. Indépendamment des dépenses nécessitées par ces premiers travaux, une somme de 1,200 écus, prise annuellement sur

la mense abbatiale , fut affectée à l'avenir à la restauration et à l'entretien des bâtimens monastiques.

François de Joyeuse , aux oreilles duquel les intrigues intéressées de ses procureurs n'avaient point laissé monter la voix de ses moines , ne fut pas plutôt instruit de l'état de cette abbaye , par ce monument judiciaire , qu'il en ordonna l'exécution fidèle. Pierre de La Luzerne , gouverneur du Mont Saint-Michel , et son lieutenant , Jean de Seurtainville , furent chargés de la direction des travaux , le premier comme investi par le commendataire de la ferme générale de l'abbaye , le second comme sous-locataire de la baronnie d'Ardevon : ils s'en acquittèrent avec zèle. Trois piliers et leurs arcades , tombés en ruines à la porte de l'église , furent relevés et ornés des armoiries de l'abbé , du gouverneur , de son lieutenant , et du grand prieur ; la reconstruction du clocher fut également conduite avec diligence depuis la voûte , les arceaux des quatre hauts piliers qui en portent la masse , jusqu'à la lanterne. 1609 , qui vit finir ces importans travaux , vit aussi fondre quatre nouvelles cloches , la première , la troisième , la quatrième et la cinquième , ainsi que l'attestaient leurs inscriptions ; la deuxième

avait été offerte au monastère par Kerolent , dès l'année 1598.

La communauté continua encore quelque temps à jouir d'une tranquillité que vint troubler , en 1614 , une nouvelle contestation avec les agens de l'abbé. La cure de Macey étant tombée en vacance , le chapitre du Mont Saint-Michel désigna , par décision canonique , un nouveau titulaire ; l'abbé , de son côté , investit un autre prêtre de ce léger bénéfice. Ce désaccord , sur la délimitation des droits monastiques , dut encore obtenir la publicité des prétroires séculiers. Un arrêt solennel , émané le 10 septembre du grand conseil , fixa les prérogatives de l'abbé et des religieux. La nomination aux prieurés fut attribuée au prélat ; la nomination aux cures fut assurée , d'après les plus anciens usages , au chapitre régulièrement convoqué , et dans le vote duquel l'abbé ou son vicaire ne pouvaient avoir qu'une voix.

François de Joyeuse survécut peu à cette décision ; il mourut à Avignon le 23 août 1615 , dans sa 54^e année. Son corps fut rapporté à Pontoise ; il y fut inhumé avec pompe dans l'église des Jésuites élevée par sa munificence.

XLII.

HENRI DE LORRAINE. — 1615-1643. — Avec les droits à l'élection canonique de leurs abbés, les monastères, livrés à l'exploitation des favoris du prince, n'avaient pas seulement perdu leur éclat et leur richesse; ils avaient encore vu s'envoler les vertus et les talens qui, par leur doux rayonnement, les avaient, au milieu même des époques barbares, parés d'une docte et pieuse auréole. Adieu ces beaux édifices où le génie, illuminé par les croyances, réalisait ses plus hautes inspirations! Ce n'était plus qu'à la voix des tribunaux que l'artiste venait appuyer et restaurer les monumens élevés par les siècles de foi. Les mœurs monacales avaient encore plus profondément souffert que les édifices: l'orgie et la débauche avaient intronisé le scandale dans ces cloîtres, où les pèlerins ne pouvaient, dans les premiers siècles, que des exemples austères et de pieux enseignemens. Dans les circonstances critiques où cette communauté était placée, une âme énergique et un bras puissant pouvaient seuls la retenir sur la pente si rapide de sa décadence. Le choix de Louis XII, en portant à sa tête Henri de Lorraine, à peine âgé de 5 ans, dut lui

présager l'avenir le plus sinistre. Ce prélat, enfant issu de Charles de Lorraine et de Catherine-Henriette de Joyeuse, n'avait d'autres droits à cette dignité que la faveur du roi, et le titre d'arrière-neveu du précédent abbé : aussi le pape balançait-il quelque temps à ratifier cette nomination si inconvenante. Par une conséquence imprévue, ce que cette élection présentait de menaçant se convertit au contraire en source de prospérité pour ce monastère. Le souverain pontife, déterminé en effet par l'âge du jeune abbé, et par les supplications de Charles de Lorraine, chargea de l'administration de cette abbaye le R. P. Pierre de Boulle, supérieur général de l'Oratoire. Ce prélat, ne pouvant remplir par lui-même ces fonctions, n'accepta qu'à la condition d'en transmettre les attributions à un vicaire, et en investit aussitôt le P. Gastaud, docteur en théologie. Fidèle à son mandat, ce religieux se rendit aussitôt au Mont Saint-Michel, où il donna connaissance aux moines de ses pouvoirs.

Il n'eut pas besoin d'un long séjour dans ces lieux pour voir apparaître le monastère sous l'aspect où nous l'avons présenté au commencement de ce chapitre. Il vit, selon don Huynes, « les mœurs » odieuses des moines, qui y vivaient plus en athées

» qu'en bons séculiers catholiques » : il fit dresser, par l'architecte de M. le duc de Guise, le procès-verbal des réparations nécessaires à cette abbaye ; et, après avoir obtenu cette pièce, dont le devis s'éleva à 30,000 écus, non compris les frais d'ornemens, il retourna dans la capitale retracer à son supérieur l'image déplorable que présentait alors ce monastère célèbre. M. et M^{me} de Guise conçurent alors le projet de confier à la congrégation de Saint-Maur, déjà florissante, la régénération de cette communauté.

« Ce sacré temple n'avait plus aucune apparence » d'un lieu d'ordre ; les lieux réguliers étaient ouverts à toutes sortes de personnes, hommes et femmes ; la plupart des logemens sans portes ni fenêtres ; une muraille abattue d'un côté, une tombant en ruines de l'autre ; l'église pleine d'ordures et sans ornemens, et, qui plus est, l'office divin presque délaissé, n'y ayant que trois ou quatre pauvres moines qui assistaient au chœur, les autres se divertissant à la campagne, menant pour la plupart une vie indigne même d'un simple séculier : l'ignorance y était si grande, que plusieurs ne pouvaient même lire du français. Lorsqu'ils étaient au Mont, ils passaient leur temps

» sur les boutiques ou à s'enivrer. Un jour quelques
 » pèlerins étant allés trouver en un cabaret le tré-
 » sorier pour leur faire voir les saintes reliques,
 » cet ivrogne leur répondit : Je me donne au diable,
 » si les chiens ne les ont point mangées ! J'omets,
 » par charité, leurs autres vices et leur impudicité :
 » la plupart vivaient avec des femmes comme gens
 » mariés ; il nous reste encore plusieurs de leurs
 » enfans. » Tel est le tableau que don Huynes nous
 trace de cet établissement religieux.

Jacques Gastaud sentait le découragement se mêler à la douleur que lui causait la vue de ces cloîtres célèbres, transformés en lieux de débauche et de scandale, lorsqu'un accident imprévu fit briller à son esprit l'espérance d'y rappeler la régularité et la discipline claustrale. Guillaume Duchêne, grand prieur de ce monastère depuis l'an 1610, se rendant, le 30 novembre 1617, à la foire Saint-André d'Avranches, pour y faire trafic de pourceaux, fit une chute en voulant descendre de cheval, et mourut sans avoir recouvré la connaissance ni la parole. Son cadavre, rapporté le lendemain dans le monastère, fut inhumé dans la chapelle Saint-Pierre-du-Circuit.

Ce malheur parut au P. Gastaud une circonstance

favorable pour faire un appel aux sentimens vertueux que l'ardeur des passions pouvait avoir respectés dans la conscience de ces religieux. Il les exhorta puissamment, au nom de leurs intérêts et de leur devoir, d'accepter pour prieur claustral et pour directeur des novices deux religieux sortis de cloîtres recommandables par la science et la vertu. Il reconnut toute la profondeur du mal ; ses vœux furent impuissans sur ces esprits égarés. Ils refusèrent de reconnaître l'autorité de tout religieux étranger ; ils pressèrent seulement le mandataire de leur abbé de faire restaurer les lieux réguliers, promettant d'y reprendre eux-mêmes la pratique austère de la discipline.

Ce religieux vénérable ayant puisé dans les aveux confidentiels de l'un de ces moines, le prêtre Denys, dont l'esprit éclairé par six années d'études dans le collège de Cluny avait résisté à la contagion de l'exemple, une connaissance plus complète de l'état d'abjection où était tombée la communauté, retourna dans la capitale exposer à ses commettans les résultats de sa mission.

Le duc et la duchesse voulurent tenter un dernier effort sur l'esprit de ces religieux. M. Maréchal, avocat au parlement de Paris, étant appelé dans le

comté de Mortain par les affaires de M^{me} de Montpensier, fille d'un premier lit de la duchesse de Guise, cette princesse le chargea d'une mission auprès des moines du Mont Saint-Michel. Les lettres affables qu'il reçut pour ces religieux lui obtinrent de leur part l'accueil le plus favorable ; ils consentirent même, à sa recommandation, à recevoir un prieur claustral sorti d'une autre maison bénédictine.

Jacques Gastaud, à cette nouvelle, s'empressa de réclamer, du choix de Laurent Benard, prieur du collège de Cluny, un sujet habile, qui pût préparer, par son influence, l'introduction de l'ordre de Saint-Maur dans le monastère. Noël Georget, moine profès de Saint-Florent-lez-Saumur, parut, à ces deux religieux, réunir les qualités les plus favorables au succès de leurs vœux.

Ce bénédictin accepta le titre qui lui fut offert, et partit aussitôt pour en remplir les fonctions. Henri Boivin, évêque de Tarse et coadjuteur d'Avranches, l'accueillit avec la plus cordiale affabilité en l'absence de François Péricard, qui occupait alors le siège de cet évêché. Il voulut même l'accompagner dans le monastère dont il allait relever l'observance, et fut l'installer en personne, le 8 mai 1618. Ce religieux eut besoin de toute l'au-

torité de son caractère, et de toute l'habileté de son esprit, pour triompher des obstacles dont la défiance des moines entrava sa voie ; il fut d'abord obligé de prendre leur habit, et de leur donner l'assurance de ne rien changer dans leurs usages. Plein d'attention à ne point trop violemment froisser leur susceptibilité, et provoquer leurs soupçons, il sut cependant poser les bases de la réforme ; deux novices furent même placés par lui au collège de Cluny, pour y puiser les connaissances qu'ils devaient plus tard ranimer dans leur cloître.

Le père Gastaud, fidèle aux ordres qu'il avait reçus du duc et de la duchesse de Guise, poursuivait, avec le zèle le plus louable, les restaurations nécessitées par l'état déplorable des bâtimens. Dès cette année, le gros pilier élevé non loin des plombs du four, au bout des édifices du monastère, étaya d'un contrefort puissant cette partie des logemens, la plus faible et la plus menaçante. En 1619, la moitié des lambris de la nef fut terminée ; les armes du cardinal de Guise furent sculptées par ses soins parmi les ciselures de ces élégantes menuiseries.

Sur ces enîrefaites, une démarche imprudente vint soulever dans ces lieux une complication de difficultés,

et y provoquer une recrudescence de désordres. La duchesse de Guise, surprise de la rapidité des changemens opérés dans cette abbaye, et croyant établie dans les profondeurs la tranquillité qui régnait à la surface, s'imagina pouvoir brusquer la révolution qu'elle méditait, et détermina don Anselme Rolle, l'un des premiers pères de la congrégation de Saint-Maur, à faire une visite au Mont Saint-Michel pour aviser aux moyens d'introduire dans ses cloîtres l'ordre florissant dont il était l'un des directeurs. Ce prélat vint en effet secrètement, sous prétexte de dévotion à l'Archange ; mais les rapports qu'il eut avec le P. Gastaud ayant excité la défiance des moines, le mystère dont il avait entouré son nom et sa démarche fut percé. Alarmés par les soupçons que cette découverte fit naître dans leurs esprits, ces religieux se rendirent auprès de leur prieur, et lui adressèrent les plus vifs reproches ; Noël Georget, que l'on n'avait pas cru devoir mettre dans le secret de cette visite, s'imagina être enveloppé lui-même dans une intrigue, et s'associa de toute son indignation aux ressentimens de ses religieux. On protesta avec énergie contre les projets dont on entrevoyait la menace ; et, résolus à placer au besoin les droits du cou-

vent sous l'égide de la justice, les moines arrêlèrent que le prieur claustral se rendrait à Rouen, pour s'y informer des moyens d'opposition les plus énergiques. De nouveaux griefs au sujet de la mense conventuelle étant survenus, le monastère, sur le refus du conseil du duc de Guise de lui allouer pour cet objet une pension annuelle de 10,000 liv., porta ses plaintes devant la cour de Rome. La désignation apostolique de Pierre de Boulle fut révoquée, et Claude de Rolle, comte et chanoine de Saint-Jean-de-Lyon, plus tard coadjuteur et archevêque de Narbonne, fut nommé vicaire général du jeune abbé. Ce nouveau commissaire, dans la visite qu'il fit au Mont Saint-Michel, fut accueilli avec la plus grande faveur par les moines. Une nouvelle vicissitude avait éclaté parmi eux : un des religieux, dans l'âme duquel Noël Georget avait épanché ses confidences les plus intimes, ayant trahi la confiance du prieur, avait excité les haines les plus violentes contre lui. Claude de Rolle écouta avec bienveillance les plaintes dont il était l'objet ; mais, lui, voyant se former l'orage, songea à se dérober à ses coups ; il se saisit donc des titres les plus importants de l'abbaye, et quitta le monastère : plusieurs moines, l'ayant aperçu traversant les grèves,

s'attachèrent à sa poursuite, parvinrent à l'atteindre, lui arrachèrent les chartes dont il s'était emparé, et, après lui avoir adressé les plus sanglans reproches, le laissèrent continuer sa route. La fin de l'administration de ce prieur se prolongea encore quelque temps à travers les alternatives de la faveur et de la haine ; d'abord en luttés judiciaires avec ses religieux, qui élevèrent à sa place Louis de Mathan, sous-prieur : il fut ensuite rappelé à la tête du couvent par ceux mêmes qui, peu de temps auparavant, lui en avaient refusé le seuil. Révoqué enfin par le duc de Guise, vers le mois de mai 1621, il alla redemander à son premier couvent le calme qu'il n'avait pu retrouver hors de ses cloîtres.

Les religieux du Mont Saint-Michel ayant alors réclamé et obtenu de leur abbé l'autorisation de présenter deux candidats sur lesquels son conseil choisirait leur prieur, crurent forcer le choix de cette compagnie en lui présentant, avec Louis de Mathan, leur sous-prieur, un des novices envoyés au collège de Cluny, Henri Dupan. Leurs calculs furent déçus ; ce fut le jeune novice qui fut élu. Sa ferveur inspira d'abord les plus douces espérances. Sacré prêtre à 22 ans, conformément aux privilèges accordés à la communauté du Mont Saint-Michel par

l'apostole Jean xxiii; il choisit, dans plusieurs couvens, quelques religieux distingués par leur mérite, et se hâta de se rendre avec eux dans son monastère, où leurs talens et leurs vertus devaient ranimer le double éclat dont cette abbaye brillait dans ses beaux jours. Cependant, pour ne point exciter la défiance de ses moines, il arriva accompagné seulement de Mathieu Ferrey, profès de Saint-Evroult en Normandie : Gilles Lecoq, religieux de Saint-Germain-des-Prés, et Claude Leroy, qui avait pris l'habit dans un monastère de Picardie, ne vinrent le rejoindre que le lendemain. Il fut accueilli avec bienveillance; mais il reconnut bientôt les nombreuses difficultés que les passions devaient opposer à ses projets de réforme. Son cœur, qui s'était enflammé de zèle, se glaça devant ces obstacles. Impuissant à triompher de tant de vices et d'habitudes perverses, unies par les liens d'une solidarité absolue, il céda lui-même au doux entraînement de la séduction, et, visitant ses parens et leurs amis, sacrifia sur l'autel du monde son austerité primitive.

Ce fut alors que les projets de la duchesse de Guise passèrent dans le conseil du jeune abbé. Messire J. B. de Baucillon, envoyé au Mont Saint-Michel pour traiter de quelques points du temporel,

reçut en même temps la mission de sonder les dispositions des religieux. L'opposition que l'on redoutait sembla s'évanouir d'elle-même ; Gilles Lecoq et Mathieu Ferrey, prévenant même ses projets, le prièrent d'employer son influence sur l'esprit de leurs frères pour l'introduction, dans leur monastère, de la congrégation de Saint-Maur : il promit de se rendre à leurs vœux. L'inquiétude avec laquelle il hasarda, devant le chapitre, une proposition qui, jusqu'à ce jour, avait constamment allumé la conflagration la plus vive, fit place à une surprise profonde, lorsqu'il vit l'opposition orageuse qu'il redoutait se réduire, après de courts débats, à une fixation d'indemnité. Une pension fut assurée à ces religieux, alors au nombre de onze. Elle fut fixée à 400 liv. pour Henri Dupont, grand prieur ; Olivier Barbé, infirmier ; Gilles Delacroix, aumônier ; Nicolas de La Motte, Denis Goguier, archidiacre ; Jean Lechevalier, prieur de Chausey ; Claude Leroy, Gilles Lecoq et Mathieu Ferrey, tous prêtres, et à 250 pour François Geroult, Richard Theroult et Jean de La Haye, tant qu'ils n'auraient point reçu la prétrise. L'acte en fut aussitôt dressé et expédié au duc ; et l'un de ses agens, voulant en consacrer les dispositions par un commencement d'exécution,

chassa de la ville du Mont Saint-Michel toutes les courtisanes qu'y avait attirées l'inconduite des moines.

La congrégation de Saint-Maur, représentée par don Martin Tesnière, visiteur des monastères d'Aquitaine, Anselme Rolle, prieur de Saint-Pierre-de-Corbie, et Charles de Malleville, arrêta immédiatement, avec le conseil du duc, les stipulations du concordat d'installation. La principale fut une mense annuelle de 10,000 liv., pure de toute autre charge que les pensions des anciens moines. Les revenus de la baronnie d'Ardevon furent abandonnés aux religieux en déduction de 5,399 liv.

Après la conclusion de cet accord, les religieux se retirèrent dans le monastère des Blancs-Manteaux, pour arrêter le personnel du nouveau couvent. Charles de Malleville en fut nommé prieur; don Michel Piron et don Philibert, prêtres; Joseph de La Ronde, Fiacre Bellet, Mathurin de La Haye, Bernard Audibert, Étienne Legrand, Benoist de Beaurepaire, Maur de Saint-Fiacre, Pèdre de Fiesque, frères de chœur; et deux frères convers, Daniel et Barbe, furent désignés pour former, sous sa direction, la pieuse colonie. Les Bénédictins réformés, après avoir présenté leurs hommages à leur abbé, se dirigèrent vers le

monastère, où leur esprit religieux et éclairé devait rappeler le calme, la prière et l'étude.

A la nouvelle de leur présence dans Avranches, François Péricard, alors au château du Parc, maison de plaisance des évêques, les fit inviter à s'arrêter un jour, et s'empressa de venir les recevoir lui-même. Un visiteur conduit près d'eux par une bienveillance beaucoup plus douteuse se présenta devant eux ; ce fut Pierre Dupont. Les anciens moines du Mont Saint-Michel étaient loin de penser que la résolution qu'ils avaient embrassée pût recevoir une exécution aussi rapide ; leur surprise fut donc extrême à la nouvelle de l'arrivée de ces nouveaux hôtes. Leur prieur espéra conjurer ce coup imprévu en allant représenter aux pieux voyageurs que l'état désolé des bâtimens réguliers nécessitait l'ajournement de leurs desseins. Ces représentations tombèrent contre l'inébranlable résolution du prieur et de ses compagnons.

Ils quittèrent Avranches le lendemain matin, 27 octobre 1622. L'évêque, qui avait voulu leur témoigner toute sa bienveillance en les installant solennellement dans leur nouvel asile, les suivit bientôt dans un équipage somptueux, et avec un train magnifique.

Ils furent, contre leur attente, reçus par la population, et les moines eux-mêmes, avec une faveur marquée. L'évêque, revêtu des ornemens pontificaux, et entouré de ses chanoines, les conduisit et les installa, au bruit des chants religieux, et avec le cérémonial habituel, dans tous les édifices monastiques. La dégradation des lieux réguliers les força de s'établir provisoirement dans les bâtimens abbatiaux.

Charles de Malleville ne siégea point long-temps à la tête du couvent dont il avait su captiver l'affection et le respect. La décision du chapitre de l'ordre, tenu en 1624 à Saint-Pierre-de-Jumièges, l'enleva à cette charge, pour le nommer supérieur du collège de Cluny. Don Placide de Sarcus lui fut donné pour successeur. L'un de ses premiers actes fut la résiliation du bail de la baronnie d'Ardevon, qu'il obtint du sieffataire. Ce prieur sut, par ses diligences et ses acquisitions, développer l'étendue et les avantages de cette importante propriété conventuelle. Dès l'année suivante, il y ajouta un bois taillis qu'il acheta des deniers du monastère. Il en fit restaurer le manoir et enceindre la cour de murs. Son zèle s'étendit sur les habitans d'Ardevon, des Pas, de Huynes et de Beauvoir, vassaux de l'abbaye.

Voulant les affranchir de toute exaction et de toute violence, il obtint en leur faveur du gouverneur et intendant général de la Normandie, le duc de Longueville, des lettres de sauve-garde, en date du 2 novembre 1627. Son monastère lui dut beaucoup d'autres travaux ; c'est lui qui, pour prévenir la ruine dont menaçait le clocher, fit construire le mur entre le chœur et la sacristie. Ce dernier local, qu'il fit même élargir par des cloisons en bois, lui dut plusieurs belles armoires, et d'autres ouvrages de même nature. Il subvint à l'éloignement des moulins à eau et au mauvais état de celui à cheval, en faisant construire un moulin à vent sur une des plus fortes tours du rempart. Ce fut par les secours que lui obtint le secrétaire du duc de Guise, qu'il put accomplir tant de travaux.

L'exécution de ces importantes entreprises ne suspendit point la restauration des lieux réguliers. Messire Pierre Berard, sieur de Brouhe, agent du duc-abbé, les conduisit avec autant d'habileté que d'ardeur. La partie la plus considérable des revenus abbaciaux fut absorbée par ces constructions diverses.

La révolution dont ce cloître avait été le théâtre fut pour lui la date d'une ère nouvelle. Chaque

jour réalisait une amélioration et un progrès, et ranimait, dans cette maison déchuë, l'éclat de ses anciennes prospérités. Les collisions d'autorité, qui avaient si souvent éclaté entre les abbés et les évêques d'Avranches, vinrent compléter les analogies entre ces deux époques.

François Péricard étant venu, le 7 juillet 1627, exercer dans le monastère le droit de visite, que ses prédécesseurs avaient reconquis sur ce cloître sous l'influence désorganisatrice des commandes, les religieux, froissés par les prescriptions qu'il leur imposa dans un chapitre au sujet des obits et des fondations, déclinerent l'action de son autorité, en lui opposant alors les privilèges et immunités de la communauté, et peu après la bulle obtenue le 21 février 1628, en faveur de la congrégation de Saint-Maur, par M. le comte de Béthune, ambassadeur de Louis XIII auprès du siège apostolique. Malgré ce conflit, François Péricard revint plusieurs fois visiter l'église abbatiale, notamment en 1628, lors du siège et après la prise de La Rochelle ; mais il fut alors exclusivement guidé par une pensée de piété. La contestation qui s'éleva vers cette époque entre le chapitre d'Avranches et le couvent, à l'occasion des dîmes de Tanis, se résolut, par un

jugement, en faveur des religieux. Ces affaires contentieuses ne sauraient porter atteinte au caractère du prieur qui dirigeait alors la communauté du Mont Saint-Michel. La confiance de ses supérieurs, dont il reçut à cette époque un nouveau témoignage, prouve au contraire la considération qui s'attachait à son esprit de justice. Ce fut lui qui fut choisi pour régler les stipulations de l'accord entre la congrégation et les religieux de Saint-Melaine-de-Rennes : il partit le 2 novembre 1627 pour cette mission, où ses efforts furent couronnés d'un entier succès. Il était accompagné de Placide de Saint-Ignace. Bède de Fiesque, élevé au prieuré du monastère réformé, fut peu de temps après appelé à lui succéder à la tête du couvent du Mont Saint-Michel.

Le commencement de cette administration fut agité par quelques troubles. Le conflit de juridiction, qui avait dissipé la bienveillance dont François Péricard avait donné des preuves à la nouvelle communauté, souleva de nouveaux dissentimens. Le coadjuteur de l'évêché d'Avranches, Henri Boivin, évêque de Tarse, ayant arrêté de faire, en l'absence de François Péricard, une visite diocésaine, commença cette course pastorale par l'église du Mont Saint-Michel ; il y arriva le 29 mai, fête de la Trinité, à deux heures

après-midi : il était accompagné de plusieurs ecclésiastiques et de neuf cavaliers. Les religieux, qui l'avaient attendu long-temps pour célébrer la grand-messe, se trouvaient alors au réfectoire ; il se rendit au logis abbatial, où le couvent vint le prendre processionnellement pour le conduire à l'église. Il dina et soupa dans la chambre du chapitre. Le prieur, le curé du Mont, et le grand pénitencier, furent reçus à sa table. Une grave contestation y prit naissance. Le prélat ayant témoigné l'intention d'étendre sa visite à l'église d'Ardevon, le prieur combattit cette résolution ; et, froissé de l'inefficacité de ses remontrances sur l'esprit de l'évêque, lui déclara qu'en voulant s'ouvrir les portes de cette église, il se fermait les portes de la basilique abbatiale, affranchie, par les privilèges de la congrégation de Saint-Maur, de sa surveillance et de sa juridiction. Les excès que les gens de la suite du prélat commirent à l'auberge de la Tête-d'Or, jetèrent dans ce désaccord une irritation nouvelle.

L'évêque d'Avranches, à son retour, crut devoir donner une sanction éclatante à la conduite de son coadjuteur. Il se rendit, sous l'inspiration de son ressentiment, au monastère du Mont Saint-Michel pour y renouveler sa visite. Répondant aux oppo-

sitions du prieur par une mesure de sévérité extrême, il le suspendit de ses fonctions et promut à sa place le supérieur des anciens religieux, Henri Dupont. Bède de Fiesque n'en persista pas avec moins d'énergie dans ses prohibitions et ses protestations, déclarant même à l'évêque que le monastère lui serait fermé à l'avenir.

La suspension, fulminée par l'évêque irrité, faillit d'illégalité et d'impuissance; aucune opposition ne frappa même les actes du prieur congréganiste; sa conduite se resserra d'ailleurs strictement dans la sphère paisible de ses attributions monastiques. Les travaux exécutés par ses ordres consistèrent en quelques changemens intérieurs, et en légères réparations. La chapelle Sainte-Madeleine-d'Ardevon fut restaurée par ses soins: il supprima, avec l'approbation de ses frères, la chapelle des Trente-Cierges, dont la statue de la Vierge fut transportée sur l'autel de Notre-Dame-dessous-Terre; il fit encore placer entre le chœur et le transeps la grille que Gabriel du Puys avait donnée pour la chapelle Saint-Jean-Baptiste. Mais le fait le plus important de son époque fut le rétablissement des lieux réguliers par l'agent du duc. « Il conduisit à perfection, lit-on dans le manuscrit 22 de la biblio-

» thèque d'Avranches, les deux dortoirs l'un sur
 » l'autre, dans le lieu qui servait auparavant de
 » réfectoire aux anciens; et en la grande salle de
 » dessous, qui était inutile, il fit rétablir le réfec-
 » toire; il fit faire ces beaux degrés qui conduisent
 » des dortoirs aux réfectoires, et convertir la
 » chapelle de la Madeleine en la chambre des
 » hôtes. »

Les dépenses de ces ouvrages avaient dépassé 20,000 liv. Les religieux, que leur établissement dans le logis abbatial avait assujétis à tous les inconvéniens d'une installation provisoire, s'empresèrent d'aller occuper les bâtimens où l'on avait prévu toutes leurs commodités et leurs besoins.

Il fut remplacé, en 1633, par Michel Piron, qui avait déjà été revêtu de plusieurs charges de prieur. Jusqu'à cette époque, l'état dans lequel la négligence des précédens commendataires avait laissé tomber les édifices monastiques de cette antique abbaye, n'avait point permis au chapitre général de lui attribuer l'importance dont elle devait jouir. La restauration des lieux réguliers ayant ouvert ces beaux et spacieux édifices aux hôtes qui devaient y rappeler la science et la vertu, le nouveau prieur, par l'ordre de ses chefs, y ouvrit un cours

de théologie, et compta douze religieux à ses enseignemens.

Ce prieur n'a laissé dans ce monastère que peu de traces matérielles. Il fit cependant refondre, dans la salle placée sous le réfectoire, deux des cloches de la tour, et leur donna les noms de Benoiste et de Catherine. L'église lui dut encore un ciboire et un calice de vermeil. Le manoir d'Ardevon reçut lui-même quelques réparations; il y fit bâtir un colombier, et fabriquer une estampe et un pressoir.

L'expérience ayant démontré que la séparation des fonctions prieurales de l'archidiaconat du Mont Saint-Michel et d'Ardevon n'était point sans inconvénient, ces deux titres furent réunis, après la démission que fit de cette dernière dignité Basile de Nesley, que l'abbé en avait investi. Don Michel Piron visita pour la première fois, comme archidiaque, l'église d'Ardevon, le 29 décembre 1634.

Une déplorable réciprocité d'inconvenances révéla en cette année que si les dissensions survenues sous les précédens prieurs entre la cathédrale d'Avranches et le couvent du Mont Saint-Michel semblaient éteintes, leurs cendres recelaient encore quelques étincelles de haine.

Le monastère voulant s'associer solennellement aux

prières, qu'au milieu des calamités publiques la France entière adressait au ciel, réclama de l'évêque et de son chapitre l'autorisation de se rendre processionnellement à la cathédrale. Cette demande fut accueillie avec faveur, et aussitôt réalisée avec pompe; mais l'évêque et son clergé n'ayant, après la cérémonie, adressé aucune invitation aux religieux, cette communauté se trouva réduite à aller prendre, pour nappe épulaire, le tapis verdoyant d'un pré. L'évêque et son chapitre, inspirés par le même motif, étant venus le 7 octobre suivant au Mont Saint-Michel, le couvent arrêta, à l'unanimité, que le pain et le vin conventuels, offerts habituellement aux étrangers notables, ne leur seraient point accordés. François Péricard se vit donc dans la nécessité de traiter son clergé, à ses frais, dans la salle du palais de l'abbé.

Le 7 août suivant vit éclater sur cette contrée une si furieuse tempête, que, d'après les expressions d'un chroniqueur contemporain, « l'on croyait » que tout allait s'abymer. » Les moissons furent hachées, et beaucoup de bestiaux abattus par la grêle, dont les globules avaient la grosseur des noix, et beaucoup celle des œufs. La mer, gonflée et bouleversée par un vent furieux, jeta sur la grève,

entre le Mont Saint-Michel et Tombelène, un poisson d'une telle grosseur, qu'après que les religieux en eurent fait enlever la charge de six charrettes, et les fermiers de l'abbé une semblable quantité, les habitans des communes voisines trouvèrent encore dans ses chairs une large part de butin : dix jours après deux esturgeons, de plus de trois mètres de longueur, furent trouvés sur le sable.

Le chapitre général, qui se tint cette année au collège de Cluny, éleva Michel Piron aux fonctions de visiteur des monastères de Bourgogne, et le remplaça par don Bernard Jenardac, procureur général de la congrégation. Il ne prit possession de la direction prieurale de ce monastère que le 22 février 1637. Henri Dupont l'installa, le 2 mai suivant, par commission de l'abbé, dans ses fonctions d'archidiacre. Il fit ses visites en ce titre, le 10 du même mois, dans l'église paroissiale du Mont, et le 17 dans celle d'Ardevon.

Le monastère du Mont Saint-Michel perdit, le 10 mars 1638, un de ses bienfaiteurs : Bernard, sieur de Brouhe, agent des affaires du duc, et intendant des édifices, y succomba dans les angoisses d'une maladie cruelle. Il institua le supérieur de la congrégation de Saint-Maur l'exécuteur de son testa-

ment, où sa fortune était employée en œuvres pieuses. Deux des principales dispositions affectaient 1,500 liv. pour la construction d'un autel à l'Archange, et pourvoient à l'entretien perpétuel d'une lampe dans l'église paroissiale du Mont. Henri Dupont ayant obtenu du duc-abbé la charge vacante par cette mort, ne manifesta ses pouvoirs que par l'enlèvement d'une partie des plombs du logis abbatial, qu'il remplaça par des ardoises.

Chargé par ses supérieurs de l'inspection de plusieurs monastères de Bretagne, Bernard Jenardac, au retour de cette visite, réunit, sur le mandement du roi, les habitants du Mont Saint-Michel et d'Ardevon pour la procession votive de la fête de l'Assomption. Le 28 septembre 1640, des feux de joie célébrèrent par ses ordres, au Mont Saint-Michel et à Ardevon, la naissance de Louis XIV; celui du Saut-Gautier fut surtout remarquable par sa grandeur, et l'effet pittoresque qu'il produisit au milieu des édifices.

François Péricard ayant annoncé au grand prieur qu'il se rendrait ce jour même au Mont Saint-Michel, pour y accomplir sa visite pastorale et y déposer, devant la statue de l'Archange, l'ex-voto pour la naissance du dauphin, don Jenardac, après lui avoir exposé

qu'une maladie offrant les symptômes de la peste avait éclaté parmi les religieux, lui rappela les privilèges de son monastère, aux portes duquel expirait la juridiction épiscopale. Péricard, en ajournant sa visite, crut devoir faire la réserve d'un droit dont la mort ne lui permit point de poursuivre l'exécution.

Les exactions commises, le 6 septembre 1640, par quelques soldats de la garnison de Pontorson sur les propriétés d'Ardevon, fournirent au prieur une occasion nouvelle de montrer sa fermeté pour la défense des intérêts conventuels. A la nouvelle de ce brigandage, il vola sur les lieux, et força les spoliateurs à abandonner une voiture de fourrages. Ces déprédations s'étant renouvelées le 14, et les pillards, plus heureux, ayant enlevé deux charretées d'avoine et de foin, le prieur porta plainte à M. de La Poterie, intendant provincial de la justice. Une indemnité fut provisoirement prélevée sur la solde de la garnison, et les coupables ne se déroberent à des poursuites criminelles qu'en obtenant le pardon et l'intervention des religieux.

S'il sut défendre les droits de son monastère, il sut aussi en restaurer et en développer les bénéfices et les propriétés. Il fit recouvrer à sa commu-

nauté les offices de trésorier et de chantre, sous-chantre, infirmier, etc., en obtenant la démission des titulaires; il ajouta la terre de la Bedonnière au domaine d'Ardevon, dont le manoir eut, par ses soins, la toiture entièrement refaite.

Ce prieur, appelé en 1643 à la direction du monastère de Sainte-Croix-de-Bordeaux, fut remplacé dans cette abbaye par don Dominique Guillard, qui avait été célerier et procureur du Mont Saint-Michel, avant d'être nommé prieur de Saint-Melard-de-Lehon.

XLIII.

RUSÉ D'EFFIAT.—1641-1643.—La disgrâce du duc de Lorraine, et la discussion armée dont elle fut suivie, atteignit de son contre-coup la tranquillité de ce couvent. Cinq-Mars, alors en faveur, obtint, par son influence sur l'esprit du roi, la commande de ce monastère pour Rusé d'Effiat, son frère, prieur de Lonjumeaux, de Saint-Saturnin-de-Toulouse, et des Trois-Fontaines. L'espérance d'une réconciliation entre l'ancien titulaire et son souverain, détermina le pape à retarder la préconisation de ce nouvel abbé. D'Effiat ne se saisit pas moins de l'administration du temporel de la communauté. Sans attendre

les bulles du pape, il fit publier à son de trompe, dans les localités voisines, la location de l'abbaye du Mont Saint-Michel, compris la baronnie d'Ardevon. Le sieur Roussel, docteur en médecine, s'en porta fermier. Ces faits provoquèrent d'ardentes protestations de la part du monastère. Les religieux réclamèrent, d'abord inutilement, que les dépenses qu'ils avaient faites pour l'amélioration et le développement de la baronnie d'Ardevon, et dont le chiffre s'élevait à 15,000 liv., leur fussent au moins restituées. Plusieurs contestations judiciaires éclatèrent alors entre les moines et leur abbé, ou ses agens. La disgrâce de Cinq-Mars, dans laquelle se trouvèrent enveloppés ceux qu'il avait élevés par son crédit, en hâta le terme et en détermina l'issue. Rusé d'Effiat, révoqué de cette abbaye, dont il n'avait pas même reçu l'investiture pontificale, se retira dans l'un des monastères dont il était précédemment investi. Roussel fut contraint de renoncer à ses jouissances ; le sieur François Robert de Hemye, intendant de l'abbé, ne put même conjurer sa révocation par le zèle qu'il mit à poursuivre l'exécution des réparations aux bâtimens monastiques, ordonnées par arrêt de justice. La somme de 14,000 liv., qui lui fut accordée le 6 mars 1641,

sur requête, pour la continuation des deux piliers de la tour du côté de l'autel, et d'un autre pilier de la Grande-Salle, travaux auxquels il avait déjà consacré 4,000 liv., fut employée par le sieur de Saint-Gilles, qui lui fut donné pour successeur.

XLIV.

JACQUES DE SOUVRÉ.—1643-1670.—Ce monastère, où Rusé d'Efflat n'avait laissé d'autres souvenirs que des monumens judiciaires, fut accordé à Jacques de Souvré, prieur de Lorraine, chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, commandeur de Valence, etc. Il délégua l'un des chanoines de la cathédrale d'Avranches pour prendre possession, en son nom, de cette riche commande. Ce prélat, voulant s'affranchir des charges flottantes attachées à ce bénéfice, compléta, par de nouvelles stipulations, le concordat intervenu entre les religieux et ses prédécesseurs. La communauté se chargea de la restauration des bâtimens monastiques pour la somme de 6,000 liv., et assumait sur elle, moyennant 1,200 liv. annuelles, toutes les dépenses que pouvait nécessiter à l'avenir l'entretien des édifices, les désastres imprévus étant seuls exceptés; le trésor conventuel ne devait concourir à leur réparation que jusqu'à con-

currence de 6,000 liv. Cet accord fut homologué par le parlement de Rouen, le 18 juin 1646.

Dominique Guillard était alors prieur de cette abbaye. Si les agitations, qui troublèrent les premiers temps de ses fonctions, ne lui permirent point de manifester les généreuses intentions dont il était animé, il profita avec empressement du retour du calme pour les réaliser. Deux cours de théologie, dont les chaires furent occupées par don Philibert Thesson et don Hierasme d'Hérancourt, furent successivement ouverts en 1642 et 1645, et comptèrent sur leurs bancs, le premier quinze, le second onze élèves, tous jeunes religieux profès envoyés par les différens monastères de la congrégation de Saint-Maur.

L'église abbatiale lui dut de précieuses acquisitions : indépendamment de divers ornemens, d'un *parement* pour la chapelle du Rosaire, d'un autre de satin blanc, d'une chappe de moire d'argent, etc., il acheta plusieurs pièces d'argenterie d'un poids et d'un prix élevés ; un bénitier, six chandeliers pour les grandes fêtes, l'impériale du bâton de chantre, et une image de la vierge pour les processions du rosaire. Il consacra 4,500 liv. à l'érection du grand autel, pour lequel, indépendamment de cette somme,

il fit venir un tabernacle richement sculpté, et un tableau qui fut payé 1,200 liv. L'horloge, placée sur les plombs du four, fut, par ses ordres, établie dans la lanterne. Ses travaux d'architecture ne lui donnèrent pas des droits moins réels à la reconnaissance de ses frères ; il fit reconstruire le pilier de la chapelle Saint-Sauveur, et terminer, au prix de 2,000 liv., celui de la Grande-Salle. Le pavé de cette pièce lui coûta 1,200 liv. ; 2,000 liv. enfin furent employées à la construction de la bibliothèque au-dessus de la chambre.

Ces dépenses n'épuisèrent cependant pas les ressources qu'une administration intelligente lui avait fait trouver dans les revenus de sa communauté ; il retira encore des mains de quelques acquéreurs des biens monastiques précédemment aliénés : il fit aussi d'importans acquêts en 1645. Informé que M. de Montgomery était en marché des fiefs et terres de Verdun, de la terre et du jardin de Lillemanière, et de la ferme de Montidier, propriétés possédées antérieurement par les enfans mineurs de Michel de La Moricière, mais vendus depuis, par décret, à Nicolas Pichard, sieur de Villiers, il parvint à se soustraire à ce voisinage redouté, en les obtenant en échange des fiefs de la Croix, de Saint-Benoist,

de quelques moulins, et d'une somme de 6,300 liv. En 1648, il acheta 5,000 liv., de Nicole Besnier, sieur de La Lande, la terre de la Rencontre, située dans Ardevon, où il réalisa depuis quelques échanges; enfin, il obtint, des procureurs de l'abbé, la terre de Mont-Ricault, en déduction de 4,000 liv. sur le capital de la pension de 1,200 accordée pour l'entretien des bâtimens réguliers.

Cette administration laborieuse et féconde fut cependant continuellement agitée par des troubles domestiques ou extérieurs. Après les tempêtes sous lesquelles étaient tombés les deux précédens abbés, et qui soufflèrent jusque sur ces cloîtres, ils eurent à repousser les violences du comte de Montgomery. Ce seigneur, dont une horde de cavaliers et une meute de chiens accompagnaient les chasses bruyantes, promenait le ravage et la désolation dans les campagnes, sans que personne osât porter plainte. Les religieux résolurent de protester contre ces dévastations; le sous-prieur et un autre moine s'étant rendus dans son château de Ducey, pour lui transmettre les remontrances de leur couvent, n'en reçurent que des paroles amères: le jour de l'Assomption, le curé de Huisnes, aux cris des chiens et au bruit des fanfares, ayant quitté l'autel en

habits sacerdotaux pour aller , suivi de tout son peuple , le conjurer de cesser ses déprédations , n'eut pas plus d'influence sur cet esprit farouche. Les habitans d'Ardevon résolurent enfin , à l'instigation des religieux , d'opposer la force à ces violences. Un jour qu'il chassait sur les domaines du manoir baronial , accompagné d'une suite moins nombreuse que de coutume , les serviteurs de cette importante exploitation se portèrent à sa rencontre , armés de fusils et d'épées. Montgommery balançait à reculer devant cette troupe villageoise , lorsqu'un de ses plus beaux chiens , tombant frappé d'une balle , lui révéla le caractère sérieux de cette démonstration armée. Il se retira vers Pontorson , humilié et brûlant de vengeance. Ayant appris , à son arrivée , que le prieur et le sous-prieur se trouvaient à Ardevon , il dépêcha une bande d'hommes armés et masqués , avec les instructions les plus sinistres ; mais les deux religieux s'étant retirés au Mont Saint-Michel , ces émissaires de violence se dédommagèrent de leur déconvenue par les mauvais traitemens qu'ils exercèrent sur les femmes et les domestiques.

Ces désordres réclamaient une répression énergique. Résolus de l'obtenir , les religieux adres-

sèrent leurs plaintes à leur abbé. M. de Souvré, se trouvant lui-même blessé dans son honneur par ces sévices, mit une telle ardeur dans ses poursuites, qu'une prise de corps fut lancée contre l'arrogant gentilhomme et ses gens. Obligé de se cacher, pour se dérober aux recherches de la justice, Montgommery se rendit auprès du duc de Guise dont l'influence sur l'esprit du couvent, rempli pour lui de bienveillance, parvint à calmer cette affaire : les religieux se désistèrent de leurs poursuites, moyennant une indemnité de 400 liv.

Montgommery ne fut pas le seul ennemi que ce monastère eut à combattre ; il ne trouva point un adversaire moins violent dans Roger d'Aumont. Cet évêque proposa d'abord de soumettre les prétentions contradictoires des évêques d'Avranches et des religieux du Mont Saint-Michel à l'appréciation d'un tribunal arbitre. L'instruction s'ouvrit à Paris ; mais, rompant presque aussitôt ces négociations amiables, Roger d'Aumont revint à Avranches, et, dans le synode du 2 mai, déclara nulles les confessions reçues par les religieux du Mont Saint-Michel, comme entendues en-dehors de son autorisation. François Petit, curé du Mont, étant venu au chef-lieu de l'évêché quelques jours après, il l'appela au palais

épiscopal, et lui adressa les réprimandes les plus vives sur son absence de cette assemblée cléricale, et, après l'avoir condamné à la prison, le frappa de 9 liv. d'amende.

Ces actes n'étaient encore que les symptômes des scènes de violence qui devaient éclater. Roger d'Aumont ayant fait annoncer aux religieux, par son secrétaire, qu'il se rendrait au Mont Saint-Michel le 24, pour visiter leur monastère et l'église paroissiale, y arriva en effet dès sept heures du matin, au milieu du plus brillant cortège ; les dignitaires de son clergé et les hautes autorités d'Avranches en faisaient partie. Son carrosse, traîné par sept chevaux, somptueusement caparaçonnés, était escorté par vingt-deux cavaliers. Deux mulets, couverts de clochettes et de housses aux couleurs du prélat, suivaient avec les bagages. M. Dumesnil-Terré, lieutenant d'Avranches, se détacha pour s'informer dans quelles dispositions se trouvaient les religieux. Leur résolution était de recevoir l'évêque comme un illustre pèlerin, mais non comme un supérieur claustral. Le prélat, aigri par cette réponse, monta vers l'abbaye, suivi de son cortège. Le monastère et le clergé paroissial vinrent à sa rencontre au corps-de-garde. L'évêque se fit mettre ses habits

pontificaux par ses aumôniers, et s'avança ensuite vers l'église. La vue des confessionnaux provoqua l'explosion. En vain le prieur voulut-il lui exposer que le droit de confesser était un privilège qui remontait à la fondation du monastère, *ab initio institutionis monachii*, l'évêque frappa les confesseurs d'interdit. Le prieur et son couvent se déclarèrent aussitôt appelans au Saint-Siège. Le prélat, dont les ordres pour convoquer le chapitre se brisèrent contre une opposition inébranlable, fulmina plusieurs autres excommunications; mais appel en fut également interjeté en sa présence. Il se rendit à l'église curiale du Mont; il fit briser la porte qu'il trouva fermée, suspendit le curé, qu'il remplaça par Gilles Cormille, prêtre; et, après avoir administré la confirmation à quelques personnes, il se retira avec toute sa suite.

Un grand procès s'ouvrit sur ces faits; les premiers avocats de cette époque furent appelés à y prendre la parole. M^e Girard plaida pour don Grégoire Taresse, supérieur général de la congrégation de Saint-Maur; M^e Gautier pour les religieux du Mont Saint-Michel. Le défenseur de l'évêque fut Montholon; Landier fut l'avocat du curé du Mont Saint-Michel.

La sentence qui intervint, en dérochant les lieux

réguliers à la juridiction de l'évêque, soumit les églises abbatiale et paroissiale à ses visites; le curé fut relevé de l'excommunication, mais assujéti à assister aux synodes; défense fut faite aux religieux de confesser des séculiers, sans autorisation épiscopale : cet arrêt fut rendu le 3 février 1648.

Ces hostilités et ces troubles ne furent point sans compensations pour ce monastère. Sa basilique, à la porte de laquelle se pressait toujours une foule de pèlerins, fut alors visitée par un grand nombre de personnages illustres. Une piété sincère y conduisit, en 1653, Charles Vialart, évêque d'Avranches, et Ade Derley, évêque de Saint-Malo, ainsi que l'abbé du Tronchet : le comte d'Arrondel, accompagné de plusieurs gentilshommes anglais, en visita les édifices, en se rendant en ambassade vers Rome. La visite qu'y fit, en 1648, de Vieuville, abbé de Savigny, eut un caractère moins pacifique. Ce prélat répondit avec tant d'emportement aux soldats qui lui demandèrent le dépôt de ses armes, qu'il faillit provoquer une collision sanglante.

Dominique Guillard ne tarda point à être remplacé par un autre prieur. Charles Rateau fut investi de cette place, par la décision du chapitre général de l'ordre; il en prit possession le 27 juin 1648.

La prudente habileté de ce nouveau supérieur claustral fit renaitre la concorde entre ce couvent et le siège épiscopal d'Avranches. Roger d'Aumont accueillit avec bienveillance sa visite obséquieuse : invité de dîner au palais, Charles Rateau s'excusa de ne pouvoir accepter. Cette réconciliation opéra une réaction très-vive en faveur du Mont Saint-Michel. Plusieurs personnages, à qui la crainte d'offenser l'évêque avait fait garder le silence, MM. Dumesnil-Terré, lieutenant d'Avranches, de Ronthon, vicomte de cette ville, et frère de don Aubert Giroux, procureur du monastère ; Bétille, official de la cathédrale, cessèrent de dissimuler leurs sympathies pour les moines de ce couvent. Le ressentiment des précédentes dissensions parut dès-lors complètement effacé.

Le calme permit au prieur de se vouer, d'une manière plus complète, à la prospérité de sa communauté. Les lambris et les parois de la bibliothèque furent ornés de précieuses peintures. D'élégantes menuiseries, — confessionnaux, armoires, chap-pier, — furent confectionnées dans la sacristie, pour ses nécessités et sa décoration. Les domaines de l'abbaye appelèrent eux-mêmes l'attention de cet administrateur éclairé. D'importantes réparations

furent exécutées aux bâlimens ruraux de la terre de la Rencontre.

Dominique Guillard, qu'il avait remplacé lui-même, fut appelé en 1651 à reprendre les rênes du couvent qu'il avait dirigé pendant six années avec autant de zèle que de succès. Les études prirent sous lui un nouveau développement. Un cours de philosophie, confié au talent distingué de don Grégoire Badin, réunit, en 1651, dans l'une des salles du logis abbatial, treize élèves venus de différens monastères de la congrégation. Le chapitre général de Saint-Maur lui donna, en 1654, don Placide Chalsinat pour successeur. Ce religieux marcha sur les traces de son prédécesseur; il ouvrit et professa alternativement avec don Arsène Mansel un cours de théologie pour les jeunes religieux à qui don Gregoire Badin avait donné ses enseignemens philosophiques. Un événement imprévu vint troubler le calme dont l'étude des sciences et la pratique des vertus monastiques environnaient ces cloîtres. Gabriel de Bricqueville, marquis de La Luzerne, ayant connu dans la fréquentation des manoirs voisins une demoiselle bretonne, d'origine bourgeoise, mais aussi distinguée par sa beauté que par son esprit et sa fortune, s'abandonna à

l'espérance d'obtenir à la fois et sa main et ses richesses. L'événement déjoua ses espoirs : ses prévenances échouèrent contre le cœur de cette belle personne, où ses efforts de séduction n'éveillèrent que de la froideur ; ses propositions d'hymen furent même repoussées. De Bricqueville n'en devint que plus ardent dans ses projets, et jura que cette femme, quels que fussent ses sentimens, recevrait son nom. Il associa quelques-uns de ses officiers à ses desseins, et un soir une troupe de cavaliers, enveloppant sa marche du voile des ténèbres, s'éloigna du Mont Saint-Michel vers la direction du Mont Dol. Le lendemain, la ville comptait un habitant de plus : une jeune dame, gardée sévèrement par un piquet de la garnison, occupait un appartement de l'hôtel de la Tête-d'Or ; c'était celle-là même dont le marquis de La Luzerne avait inutilement brigué la main. Cette femme, le cœur brisé par l'humiliation et la douleur, loin de laisser fléchir sa volonté sous cette mesure odieuse, y puisa une nouvelle énergie pour résister aux vœux de son ravisseur. Gabriël de Bricqueville ne put obtenir d'elle que d'amères paroles de reproche et de mépris.

Le bruit de ce rapt retentit jusqu'au sein du monastère ; le prieur don Placide Chalsinat, archi-

diacre de ce lieu , comprit qu'à ce double titre il devait sa protection à cette infortunée ; et , dans cette conviction , il se rendit auprès d'elle. Le gouverneur était absent. Nul n'osa s'opposer à la visite du supérieur. Cette dame , à qui la vue seule de l'habit religieux rendit quelque espérance , implora au moins sa protection morale, lui déclarant qu'elle préférerait mourir que de devenir la femme de celui qui s'était si indignement joué de son honneur et de ses larmes. Le prieur ne lui prodigua point de consolations stériles , mais il adressa de si énergiques remontrances à ses gardes , qu'il obtint sa liberté. Dans la crainte d'un changement de détermination, il la fit reconduire de suite dans sa famille. La colère à laquelle le comte de La Luzerne se livra à son retour, justifia cette mesure de prévoyance. Fort de la conscience d'avoir accompli un devoir , le prieur laissa avec confiance gronder cet orage , espérant que ce courroux s'évanouirait en vains mois. Il se trompait. Le comte ne songea qu'à ressaisir sa victime , et quelques jours s'écoulèrent à peine qu'elle était retombée en son pouvoir. Ses mesures envers les religieux devinrent dès-lors d'une sévérité extrême. Les consignes données par le gouverneur aux soldats de garde à la principale

porte du monastère, soumlrent les communications de l'abbaye avec la ville à une intolérable rigueur. Le prieur crut devoir saisir l'abbé des plaintes de son couvent. M. de Souvré s'empessa de porter ces griefs devant le conseil privé. L'arrêt qui intervint prononça non-seulement la ratification des privilèges de la communauté, mais défendit, sous des peines sévères, au gouverneur et à ses officiers d'y porter à l'avenir aucune atteinte. Une lettre de cachet enjoignit au lieutenant d'Avranches de publier cette sentence, et de la faire exécuter.

Gabriël de Bricqueville, prévenu de ces mesures, se rendit en diligence à Saint-Germain-des-Prés, et obtint des Pères supérieurs de la congrégation, sur l'assurance que ses officiers avaient enfreint ses ordres, et sur la promesse de la libération immédiate de sa captive, que l'arrêt ne serait point signifié. A son retour, le comte présenta les mêmes explications au chapitre, en présence du lieutenant général d'Avranches, et de plusieurs personnages notables, qui assistèrent également aux excuses que les officiers de la garnison offrirent aux religieux à la sortie du réfectoire.

Le monastère du Mont Saint-Michel dut à ce prieur la propriété de Monbernon, qu'il acquit au prix de

7,500 liv., et qui ne coûta en réalité au Mont Saint-Michel que 4,000 liv. Le retrait, pour 2,000 liv., des mains d'un sieur Delasalle, d'immeubles sis en Saint-Jean-le-Thomas, aliénés en 1568 par Arthur de Cossé, et leur vente à M. de Rainfray, pour la somme de 5,000 liv., permirent de couvrir la différence.

Nommé abbé de Saint-Vincent-du-Mans, par décision du chapitre général, tenu en 1657 dans l'abbaye Marmoutier-de-Tours, il remit son prieuré à don Augustin Moinet, désigné par cette assemblée pour en remplir les fonctions.

Le Mont Saint-Michel vit, l'année suivante, son épée de gouverneur que, jusqu'à ce jour la confiance du Roi avait placée gratuitement dans des mains viriles, soumise aux stipulations d'une transaction vénale, et tomber, du moins provisoirement, en quenouille. « Madame la marquise d'Alfierac désirant, avec une passion féminine, être saluée » gouvernante du Mont Saint-Michel, acheta de » M. le marquis de La Luzerne, pour son fils, âgé » de trois ou quatre ans, la charge de gouverneur. »

Cette dame confia le commandement de la garnison à trois officiers, un lieutenant, un major et un sergent : elle les rétribua avec une libéralité qui

explique la pompe avec laquelle, cette année même, la garnison accueillit sa visite. Ce fut au bruit de l'artillerie qu'elle fit son entrée dans la ville. Le souvenir de ces honneurs ne put cependant alléger pour elle les charges dont cette place greva son trésor, car, dès 1659, elle revendit au marquis de La Gande-Fouquet, parent du surintendant des finances, un titre dont la froide inimitié des religieux lui avait rendu plus onéreuses les prérogatives stériles. Le marquis de La Gande arriva au Mont le 27 juin 1659, accompagné de deux cavaliers et de quelques soldats; il fut reçu aux portes de la ville par la garnison et par une députation de six religieux.

Sur ces entrefaites, don Augustin Moinet employait avec zèle, à l'embellissement de son monastère, les ressources dont l'administration de la communauté lui permettait l'emploi. Un bel escalier de granit fut construit pour remplacer les deux anciens qui conduisaient à la chapelle souterraine. Après avoir fait dresser, en 1661, les autels Notre-Dame et Saint-Aubert dans cette crypte, il fit élever, en 1662, les chapelles Saint-Pierre et Sainte-Anne-du-Circuit, et celle du Petit-Saint-Michel. L'habile pinceau d'un moine converse, Jean Loiseau, lui permit d'orner les piliers

du chœur de tableaux d'un remarquable mérite. Les frais causés par ces ouvrages, auxquels on peut joindre deux ornemens en velours, l'un de couleur noire, l'autre vert acanthe, dont il enrichit le chappier, ne l'empêchèrent point, dans la cruelle famine que 1661 déchaîna sur ce pays, de dispenser des secours d'une main si libérale, que l'annaliste contemporain porte à deux mille les pauvres qu'il arracha à la mort.

En cette année, Louis XIV, après la disgrâce de Fouquet, détacha, avec trente soldats, au Mont Saint-Michel, un officier du régiment de Picardie, alors en garnison au Havre-de-Grâce, pour s'assurer de ce monastère et du château de Tombelène, occupé par le sieur Dufresne, créature du surintendant. L'officier crut devoir précéder sa troupe, et venir soumettre au prieur sa commission. Ses soldats n'éprouvèrent aucune résistance. Dix occupèrent la forteresse de Tombelène; les vingt autres prirent garnison au Mont Saint-Michel, où ils furent hébergés chez les habitans, et payés par les religieux; mais, sur la plainte du prieur, leur nombre fut réduit à quatre, et leur solde mise à la charge du lieutenant.

Le gouvernement de Tombelène fut supprimé, et

réuni à celui du Mont Saint-Michel vers l'époque où le marquis de La Gande reçut l'ordre de vendre sa charge : elle fut achetée par M. de La Chatière, issu de la maison de Condé ; il en prit possession le 20 juin 1663. Il fut reçu aux portes de la ville par la garnison et les habitants, et une commission présidée par le prieur, qui lui adressa une harangue. Il fut ensuite conduit solennellement à l'abbaye, où une collation splendide lui fut servie dans la Salle-des-Hôtes. Arsène Mancel, que le chapitre général tenu en 1663 donna pour successeur à Placide Chalsinat, fut loin de pouvoir conserver avec ce gouverneur l'aménité de relations qui l'unirent d'abord au monastère. L'absence du gouverneur laissa cependant son administration naître et s'asseoir dans le calme. Arsène Mancel ouvrit, alternativement avec Guillaume Besnard, des conférences pour les religieux qui avaient reçu, l'année précédente, des leçons de théologie de Michel Desfosses. Docile à l'invitation de ses supérieurs, il fonda même et occupa, avec une haute distinction, une chaire de rhétorique, autour de laquelle siégèrent constamment quinze jeunes profès.

Aux bruits précurseurs de guerre, qui retentirent dans toute l'Europe occidentale, Louis XIV

ayant donné ordre à tous les gouverneurs de se rendre dans leurs places, M. de La Chatière revint au Mont Saint-Michel. La discipline qu'il voulut établir dans la place fut l'étincelle qui alluma les discussions qui éclatèrent bientôt entre le couvent et le gouverneur. Ce ne fut cependant que sous l'administration du prieur Michel Gazon, qui succéda, en 1664, à don Arsène, qu'elles prirent un caractère manifeste d'hostilité.

Louis XIV s'étant associé à la Hollande dans la lutte qu'elle engageait contre l'Angleterre, M. de La Chatière crut devoir réclamer du roi une garnison susceptible de protéger le Mont Saint-Michel contre un coup de main, et le démantèlement de Tombelène. Ces deux demandes lui furent successivement accordées, au grand regret des religieux, qui virent, dans le développement de pouvoir que leur gouverneur prenait au Mont Saint-Michel, une rivalité d'autorité plus influente et plus puissante contre leurs droits et leurs intérêts. Une compagnie du régiment de Picardie, alors en garnison à Granville, Avranches et Pontorson, vint se mettre, le 10 janvier 1666, sous son commandement : de La Chatière prit dès-lors avec les religieux une conduite plus résolue; non-seulement il chassa les por-

tiers monastiques pour commettre l'entrée de la forteresse à la garde exclusive de ses forces, mais il s'empara de toutes les clés du monastère, dont la moitié devait être remise chaque soir aux religieux.

L'ordre de raser les fortifications de Tombelène fut donné quelques mois plus tard, et exécuté durant l'été. Un sieur des Houillères, à qui les moines reprochèrent l'enlèvement de la cloche de leur prieuré, fut chargé de cette démolition, aux travaux de laquelle un grand nombre de villageois des paroisses voisines furent employés, presque gratuitement, pendant quatre mois.

L'arrivée d'une nouvelle compagnie compléta les forces de la garnison réclamée par le gouverneur : la forteresse fut dès-lors soumise à la rigueur des réglemens d'une place-frontière. L'esprit des religieux s'en aigrit. En vain s'efforcèrent-ils de fléchir la rigueur disciplinaire de cet officier, en lui procurant tout ce que le couvent pouvait fournir à ses besoins et à ceux de ses soldats : pain frais, vin, poisson, etc., la sévérité de son commandement ne pût être désarmée. Convaincus de l'inefficacité de ces procédés, ils changèrent de système. La lutte s'engagea des deux côtés, sourde et dissimulée, mais active et continue. Le monastère lui

refusa ses provisions ; le gouverneur porta jusqu'à ses dernières limites son autorité. Deux prisonniers d'état, le sieur de Fougères et le sieur des Faucherries, connétable du couvent pour l'un de ses prieurés, lui ayant été remis, avec ordre du roi de les garder fidèlement, il se servit du prétexte qu'il manquait d'un local convenable pour s'emparer, dans le logis abbatial, de la chambre où se tenaient les cours de théologie et de philosophie. Les alertes qu'il fit donner plusieurs fois, pour s'assurer du zèle sur lequel il pourrait compter en cas de surprise ou d'attaque ; le bruit du tambour, au son duquel se réglait le réveil, le rassemblement et la retraite des soldats, tout sembla aux religieux des inspirations et des effets de la haine que le gouverneur ressentait contre eux : les rapports s'envenimèrent au point que le prieur crut devoir s'adresser à l'abbé, pour provoquer du roi la répression de cette tyrannie croissante. Une information fut ordonnée par le prince, mais la maladie et la mort de M. de La Chatière prévînrent sa réalisation : il succomba le 18 juin 1667, et fut inhumé le lendemain dans l'église abbatiale, devant le grand autel consacré au patron de ce rocher.

Son lieutenant, nommé Pascal, se saisit de ses

pouvoirs ; il en usa avec une telle rigueur que , pour se soustraire à ses exactions et à ses ravages, le Père Gazon , servant d'organe aux religieux et aux habitants du Mont, chargea les supérieurs de l'ordre de Saint-Maur d'exposer leurs griefs à leur abbé, récemment nommé grand-prieur de France, en le suppliant de réclamer pour lui la charge de gouverneur. Cet influent seigneur promit après quelques hésitations, et sollicita du roi, alors à Compiègne, cette faveur , qui lui fut accordée à l'instant. Le capitaine Pascal ayant continué , malgré cette nomination , sa résidence et ses sévices, l'abbé , à la demande des religieux , obtint du roi des ordres de changement de garnison qui furent adressés à M. René Vivien de La Champagne, lieutenant-général civil et criminel du bailliage.

Joseph Le Maréchal ouvrit à cette époque un cours de philosophie devant quinze jeunes religieux de la congrégation. L'année suivante fut signalée par un tremblement de terre , dont les secousses se firent sentir le 20 septembre au Mont Saint-Michel et sur les côtes voisines. Le chapitre général confirma , en 1669 , le titre de prieur à Michel Gazon, présent à cette assemblée. Il revint le 3 juillet en ce monastère qui, dix mois plus tard, perdit son abbé :

M. de Souvré , alors septuagénaire , succomba le 22 juillet 1670. Il faut pénétrer bien intimement dans les mœurs de ce siècle, pour concevoir comment le titre d'abbé put s'égarer au nom de ce gentilhomme. M. de Souvré possédait en effet tout ce qui peut le plus vivement contraster avec ce titre : caractère , qualités , défauts. Officier distingué , il avait donné les preuves du plus remarquable courage au siège de Casal , et surtout à celui de Porto-Longone , où il commandait les galères de France. Aimable , spirituel , débauché , il brilla parmi tous les grands seigneurs de son époque par l'éclat et la légèreté de son esprit , et son amour des plaisirs ; ses salons et sa table réunissaient tout ce que la cour et les lettres possédaient de roués beaux-esprits , et de poètes gais et spirituels ; aussi l'ordre auquel il avait les plus incontestables droits est celui qu'il fit naître d'une orgie , et qui fut baptisé au bruit des verres : Ordre des Coteaux , par homonymie avec le célèbre ordre de Cîteaux. Il fut inhumé dans l'église Saint-Jean-de-Latran , dépendant de sa commanderie , où son tombeau , en marbre blanc , fut sculpté par l'habile ciseau d'Augier. Son portrait a été gravé d'après un tableau de Mignard.

XLV.

TEXIER DE HAUTEFEUILLE. — 1670-1703. — Des lettres royales du 14 août suivant donnèrent pour successeur à Jacques de Souvré Texier de Hautefeuille, chevalier de Malte, prieur d'Aquitaine, et envoyé extraordinaire de son ordre à la cour de France. Sous sa prélature, la dignité prieurale de son monastère passa successivement, par décision du chapitre général de la congrégation de Saint-Maur, de Michel Gazon, appelé à de plus hautes fonctions en 1671, à Jean Godefroy, qui mourut dans ce monastère l'année même de son élection, à don Chevor, appelé à ces fonctions le 17 juin 1672, et à don Laurent Henault, dont la nomination par la diète de 1674 fut confirmée en 1675: Michel Brion, chargé de ces fonctions le 6 juin 1676, fut obligé, par maladie, de déposer la démission de son titre, qui fut conféré l'année même à don Philippe Rousseau, et à Guillaume de Rieux le 28 mai 1681. Son successeur, don Pierre Terrien, élu le 27 mai 1684, donna ses soins à la décoration de l'église. Il fit dorer les chapelles du circuit, et terminer celle du trésor, placée d'abord sous l'invocation de Notre-Dame-de-Pitié, et depuis consacrée à la Sainte-Trinité. Le monas-

lère fut, de son temps, visité par des personnages illustres. M. le duc de Mazarin, grand-maitre de l'artillerie de France, et gouverneur de Bretagne, y vint en 1676, au retour des états de cette province. M. le duc de Montausier, gouverneur-général de Normandie, s'y rendit peu après. Ces deux seigneurs furent reçus par le couvent, qui s'avança processionnellement à leur rencontre avec la bannière, la croix et le dais. Le peu d'avantages que les religieux retirèrent de ces visites leur fit regretter l'exagération de ces démonstrations obséqueuses. Don Joseph Aubrée, à qui le monastère dut la restauration de la Salle-des-Chevaliers, et l'installation de la roue aux poulains dans l'une des pièces de la façade méridionale, fut élu en 1687, et eut pour successeur, en 1690, don Henry Fermelys, qui fit boiser les lieux communs, et commencer d'importantes réparations dans les édifices de la Merveille. Le chapitre général le remplaça, en 1693, par don Jean Loisie. Tels furent les religieux qui se succédèrent à la tête de ce couvent, pendant que l'abbé de Hautefeuille en porta le bâton pastoral. Aucun nuage n'altéra la bienveillance qu'il témoigna constamment à ses moines. Jamais aucune de leurs réclamations ne tomba sous l'un de ses re-

fus. Il les affranchit des réparations et de l'entretien des bâtimens monastiques dont les frais, d'après les accords antérieurs, devaient peser sur leurs revenus. Le concordat qu'il leur consentit attribuait à la communauté tous les droits et dépendances du prieuré de Cancale et de Saint-Méloir, des baronies de Saint-Jean-le-Thomas et de Brion, des fiefs de Bouillon, de Bacilly et du Pré-de-la-Haize, sous la réserve seule de la présentation aux bénéfices. Cet abbé, à qui l'aménité de son caractère avait concilié l'affection et le respect du couvent, décéda à Paris, le 4 mars 1703, âgé de 77 ans.

XLVI.

KARQ DE BEBEMBOURG. — 1703-1719. — Texier de Hautefeuille eut pour successeur Jean-Frédéric Karq, baron de Bebembourg, seigneur de Kirchsletten, né à Beunberg en Franconie, le 19 février 1648, élevé à cette dignité le 26 mars 1703; cet abbé reçut ses bulles pontificales le 15 octobre suivant, et prit possession de sa place le 7 février 1704. Ce fut au prieur qu'il délégua l'exercice de ses pouvoirs, à titre de vicaire-général et de procureur universel. Il ne cessa jamais de manifester pour son monastère la bienveillante protection que cet établissement avait sans cesse ob-

tenue du précédent abbé. La mort le frappa vers la fin de 1719. Ce prélat sut toujours, par ses lumières et l'excellence de son esprit, se concilier et mériter la confiance des princes sous le sceptre desquels il vécut. Il fut d'abord le conseiller intime du souverain de Bavière, qui le nomma président de son conseil ecclésiastique. L'empereur Léopold lui destinait l'évêché de Neustade en Autriche : il devint enfin le chancelier de l'électeur de Cologne.

XLVII.

CHARLES-MAURICE DE BROGLIE, appelé en 1721, par nomination royale, à recueillir ce riche bénéfice, fut préconisé dans le consistoire du 16 juillet de la même année. Le concordat adopté sous son prédécesseur fut la règle de ses rapports avec ses religieux. Les revenus de l'abbaye s'élevaient alors à 46,331 liv. Les 27,000 liv. appartenant à l'abbé se trouvaient réduites, les charges défalquées, à 18,000 liv. Les revenus du monastère, qui devait compter vingt-quatre religieux, n'égalaien pas cette somme, déduction faite des rentes et des obligations dont la mense conventuelle était grevée. Rien

ne troubla d'abord l'accord amiable et tacite qui exista entre le monastère et son abbé ; mais les moines ayant voulu usurper la nomination aux bénéfices, malgré les droits de leur chef et l'intervention de leurs supérieurs, la contestation fut portée devant le conseil privé, et tranchée par un arrêt rendu sur les conclusions du commendataire. M. de Broglie se laissa cependant toucher par les protestations et les prières de ses religieux, et leur abandonna la présentation aux cures de Saint-Pierre-du-Mont-Saint-Michel, de Saint-Pierre-de-Boucey, de Curey, de Saint-Sulpice-de-Macey, de Servon, de Notre-Dame-d'Ardevon, de Saint-Pierre-d'Huisnes, de Beauvoir, de Saint-Martin-d'Espas, de la Chapelle-Hamelin, de Genêts, de Saint-Michel-des-Loups et de Bacilly, se réservant la disposition de tous les autres bénéfices. La condition de cette cession fut la surveillance des prisonniers, dont les cachots avaient éveillé, à cause du mauvais état de leurs murailles, l'inquiétude du pouvoir. Le silence systématique, qu'étendait sur le sort des malheureux plongés dans ces bastilles un despotisme barbare, ne permet guère de découvrir le nombre des victimes dont ce lieu était constamment le tombeau. On peut cependant apprécier leur nombre par le

chiffre de 20,000 liv. versées au duc de Broglie par les héritiers du baron de Karq, chargés de la réparation de ces cachots. Parmi les infortunés que l'histoire nous montre expiant souvent leurs vertus dans les fosses meurtrières de cette forteresse, nous devons citer le malheureux Desroches.

Édouard, petit-fils de Jacques II, était venu, après la sanglante journée de Culloden, réclamer de la France la généreuse hospitalité dont cette noble terre offrit de tout temps l'abri et la protection aux proscrits. Une stipulation du traité d'Aix-la-Chapelle fit à Louis xv une obligation de l'expulsion de ce malheureux. Le prince, n'ayant point voulu obtempérer aux conseils du ministre, fut arrêté à Paris à l'issue du spectacle, et transporté à Pont-de-Beauvoisin, d'où il passa volontairement en Savoie.

Cette scène souleva l'indignation publique contre l'avilissement où était tombé le pouvoir depuis qu'un souverain, dégradé par l'abrutissement du vice, avait remis son sceptre aux mains souillées d'une dynastie de courtisanes. D'énergiques pamphlets en vers protestèrent, au nom de la France, contre cet opprobre : deux surtout de ces pièces eurent un succès général. La première, pâle et faible com-

position par le style et par la pensée, renfermait quelques vers dont le courage suppléait au mérite :

O Louis, vos sujets de douleur abattus,
 Respectent Édouard captif et sans couronne;
 Il est roi dans les fers, qu'êtes-vous sur le trône ?

 Tout est vil en ces lieux, ministres et maîtresses.

 Peut-on, par l'infamie, arriver au bonheur ?

La puissante courtisane, frappée dans son orgueil, jura de se venger : la police reçut les ordres les plus sévères. Une indiscretion de l'auteur l'ayant dévoilé, il fut arrêté, transporté au Mont Saint-Michel, où l'horrible cage le reçut dans ses barreaux. Quelques historiens prétendent même qu'il fut jeté dans un de ces hideux espaces, larges à peine de deux mètres et hauts d'un mètre et demi, étouffés sous la masse des édifices, et pratiqués, en quelque sorte, dans les froides entrailles du rocher. Quoiqu'il en soit, telles furent ses souffrances durant les trois années qu'il languit au sein de cette captivité horrible, que, lorsque l'abbé de Broglie eut obtenu, par l'intervention des plus hautes influences, que l'infortuné obtint l'abbaye pour prison, il fallut les soins les plus minutieux pour que ce changement ne lui devint pas mortel. Après dix

années passées dans cette abbaye, entouré des égards dus au malheur, il devint secrétaire du frère de l'abbé, et ensuite commissaire des guerres.

Un des membres les plus influens du parlement fut, peu après, renfermé dans cette forteresse, lorsque Louis xv, cédant à la double intrigue de son impure amante et des Jésuites, punit ce corps de l'indépendance de ses conseils. Cette forteresse monastique comptait beaucoup d'autres détenus. Dix-huit y gémissaient en 1776, lorsque, le 16 avril, un incendie éclata dans quelques-uns des bâtimens appartenant à la communauté. Trois de ces malheureux parvinrent, grâce au trouble et au désordre, à recouvrer leur liberté. Peu de temps après ce sinistre, ce monastère fut visité par le comte d'Artois. A la vue de la cage, témoin de tant de tortures, ce prince en ordonna la destruction. Ses ordres n'avaient point été exécutés lorsque ce lieu reçut la visite des enfans du duc d'Orléans. Nous laisserons leur gouverneur, M^{me} de Genlis, raconter elle-même cet incident du voyage de ses élèves.

« Je questionnai les religieux sur la fameuse cage
 » de fer; ils m'apprirent qu'elle n'était point de fer,
 » mais de bois, formée avec d'énormes bûches,
 » laissant entre elles des intervalles à jour de la lar-

» geur de trois ou quatre doigts. Il y avait environ
 » quinze ans qu'on n'y avait mis de prisonniers à
 » demeure ; car on y en mettait assez souvent
 » (quand ils étaient méchants , me dit-on ,) pour
 » vingt-quatre heures ou deux jours , quoique ce
 » lieu fût horriblement humide et malsain..... Alors
 » Mademoiselle et ses frères se sont écriés qu'ils
 » auraient une joie extrême de la voir détruire. A
 » ces mots , le prieur nous dit qu'il était le maître
 » de l'anéantir , parce que M. le comte d'Artois ,
 » ayant passé quelques jours avant nous au Mont
 » Saint-Michel , en avait positivement ordonné la
 » démolition..... Pour y arriver , on était obligé de
 » traverser des souterrains si obscurs , qu'il y fallait
 » des flambeaux ; et , après avoir descendu beau-
 » coup d'escaliers , on parvenait à une affreuse cave
 » où était l'abominable cage. J'y entrai avec un
 » sentiment d'horreur..... M. le duc de Chartres ,
 » avec une force au-dessus de son âge , donna le
 » premier coup de hache à la cage.

» Je n'ai rien vu de plus attendrissant que les
 » transports et les acclamations des prisonniers pen-
 » dant cette exécution. C'était sûrement la première
 » fois que ces voûtes retentissaient de cris de joie.
 » Au milieu de tout ce tumulte , je fus frappée de

» la figure triste et consternée du suisse du château,
 » qui considérait ce spectacle avec le plus grand
 » chagrin. Je fis part de ma remarque au prieur,
 » qui me dit que cet homme regrettait cette cage
 » parce qu'il la faisait voir aux étrangers. M. le duc
 » de Chartres donna dix louis à ce suisse, en lui
 » disant qu'au lieu de montrer à l'avenir cette cage
 » aux voyageurs, il leur montrerait la place qu'elle
 » occupait. »

La Révolution française vint bientôt après compléter cette mesure, en brisant les portes de ces lieux de séquestration et de torture. Les malheureux que les agens du despotisme y avaient plongés, virent descendre vers eux cette liberté dont ils n'avaient conservé l'espérance que comme une faible et mourante lueur.

Les religieux s'associèrent eux-mêmes à l'enthousiasme qu'excita dans tous les esprits éclairés, et dans toutes les âmes généreuses, le triomphe du droit et de la force populaires. Une de leurs délibérations canoniques fut un gage éclatant de leurs sympathies : les vases précieux, les riches orfèvreries : crosses, statuettes, chandeliers, etc., que renfermait la trésorerie, et dont le poids s'élevait à plus de 150 marcs, furent offerts à la Patrie pour

faire face à ses besoins. Le prieur vint, vers la fin de 89, faire part au conseil national d'Avranches de cette résolution spontanée, et mettre à sa disposition ces objets de prix. L'esprit le plus machiavélique de ce siècle, Talleyrand, a dit avec autant de naïveté que de cynisme : « Le premier mouvement est un sot ; il est toujours généreux. » Les hautes classes de la France offrirent un exemple frappant de la vérité de la dernière proposition. Chacun, pour faire des sacrifices à l'intérêt social, rivalisa de zèle, obéissant à la voix de son cœur et de sa raison ; mais l'égoïsme reprenant ensuite son empire, ces sacrifices volontaires furent amèrement regrettés. Les Bénédictins du Mont Saint-Michel éprouvèrent ce retour ; et ce ne fut point sans peine que le conseil national d'Avranches obtint du couvent les objets librement offerts. Devant les mesures adoptées par l'assemblée nationale et les dispositions populaires, ces moines ne purent douter que les établissemens monastiques, dont la pragmatique sanction avait changé les conditions d'existence, ne touchassent à une dissolution prochaine ; aussi chacun des religieux et des bénéficiaires songea-t-il à détacher et à s'approprier quelques épaves du vaisseau prêt à faire naufrage ; le prieur et les frères

dévastaient les domaines et dépouillaient les églises, à la faveur de l'impunité qu'étendait sur ces désordres particuliers la confusion générale. Les lois des 18, 19 et 20 février 1790, qui, en prononçant la prohibition des vœux monastiques, supprimaient les couvens, et assuraient, par des pensions, l'existence des religieux, ne mirent point de terme à ces pillages. Les populations riveraines, dans le cœur desquelles vivait si profondément gravé le souvenir de toutes les charges dont eux et leurs propriétés étaient écrasés au profit de ces édifices, songèrent à se prémunir contre les réactions, en détruisant les titres de leurs sujétions. Une foule nombreuse, partie de Genêts, traversa les grèves et se porta sur le Mont Saint-Michel; le chartrier fut livré au pillage. Une quantité considérable de chartes et de contrats, transportés hors de la ville, fut livrée aux flammes, avant que l'arrivée de la milice nationale, accourue d'Avranches, pût arrêter cette destruction. Des mesures furent prises pour en prévenir le renouvellement, jusqu'à ce que les trésors bibliographiques de ce lieu fussent transportés à Avranches.

La fatalité semblait avoir attaché à ce piton de granit une néfaste destinée. Produit par une double révolution terrestre, sorti des entrailles du sol par

une crise du feu intérieur, détaché du continent par une convulsion de la mer, il devait conserver, par la force des faits, dans l'esprit des hommes, quelque chose de lugubre et de funeste. C'était un écueil que toute tempête devait couvrir de débris; les sombres vagues du despotisme y avaient jeté leurs victimes, ainsi fit le souffle révolutionnaire. Près de trois cents prêtres des diocèses d'Avranches, de Coutances et de Rennes y furent renfermés en 1793 et 1794, pour avoir refusé de prêter le serment civique. Ils y furent placés sous un régime très-sévère. L'alimentation grossière à laquelle ils y furent soumis eût été même insuffisante à leurs besoins, si les secours de leurs parens et de leurs amis n'eussent suppléé à cette nourriture. Nous n'invoquerons point pour excuse la famine qui désolait alors la France entière: le premier devoir, le devoir le plus sacré, est d'assurer l'existence à ceux que l'on prive de leur liberté; si l'on ne peut leur fournir des alimens, qu'on leur ouvre les prisons.

Une mesure, émanée de quelque magistrat égaré par l'exaltation inséparable de tous les momens de crise, poussa la rigueur jusqu'à priver ces détenus de leur bréviaire. Quelque tristes que soient les sujets, il parvient presque toujours à s'y mêler des traits

plaisans : un ecclésiastique d'Avranches, M. Bréard, était parvenu à conserver un de ces livres. On s'imagina aisément dans combien de mains dut journellement passer le volume précieux. Les feuillets, tant de fois tournés, en conservèrent de si provoquans souvenirs, que les rats, séduits par l'odeur alléchante, en dévorèrent une large partie en une seule nuit, et complétèrent ainsi la prohibition arbitraire. C'est là qu'expira l'abbé Cousin, docteur en Sorbonne, et auteur de vingt volumes de notes, où l'on peut recueillir d'intéressans détails sur l'histoire de ce pays. Ce lieu, perdant alors, par l'effet d'une réaction puérile, une syllabe de son nom, s'appela le Mont Michel, et aussi, par antiphrase sans doute, le Mont Libre.

L'histoire de ce rocher n'était point encore complète; l'Empire lui gardait une vicissitude nouvelle. Ses cloîtres devaient cette fois éprouver une flétrissure : ce furent des criminels qui devinrent leurs hôtes. Le décret du 6 juin 1811 le convertit en maison centrale de détention et de correction. Il ne cessa cependant point de servir de prison d'état ; les parties inférieures et voûtées de l'ancien logis abbatial continuèrent d'être affectées à cette destination sous la dénomination, qu'elles avaient anciennement reçue, de Grand et Petit-Exil. De nobles martyrs

ou de pauvres fous y vinrent, sous la Restauration, expier leurs rêves généreux ou leurs hallucinations fantasques ; de ce nombre furent Babeuf et plusieurs autres écrivains , frappés de condamnations pour délits de presse. Le pouvoir y renferma aussi Le Carpentier , ex-conventionnel , qui , après avoir obtenu les plus hauts titres et rempli les missions les plus importantes , était revenu jouir des modestes produits de son travail dans l'obscur aïssance où vinrent le poursuivre la proscription et l'exil. Arrêté, en 1819, sous la prévention de rupture de ban, il fut condamné à la déportation par la cour d'assises de la Manche, le 15 mars 1820. Il vécut neuf années dans cette abbaye remplie de criminels, opposant à cette indigne captivité une courageuse et modeste résignation. Il trouva quelques consolations dans les légers services qu'il pouvait rendre aux enfans de la geôle, en leur dispensant la première instruction. Un directeur l'attacha même aux travaux du greffe. Les dénonciations de la haine l'arrachèrent, vers 1828, pour le peu de jours qu'il avait encore à souffrir, aux adoucissements que lui avait offerts cette humble position : l'ancien représentant du peuple fut courbé sous le régime des voleurs. Ce redoublement de rigueur

fut pour lui le coup suprême. Il ne devait pas voir la Révolution de 1830. Ce n'était pas le bras du peuple, mais la main de la mort qui était appelée à lui rendre la liberté; il succomba le 27 janvier 1829. Sa tête, conservée dans la pharmacie, présente un beau front, et un crâne du développement phrénologique le plus régulier. Quelque temps avant lui, un malheureux, qui méritait plutôt une place dans un hospice de fous que dans une prison, Mathurin Bruno, y était également mort.

Hélas ! qui eût pu prévoir, en 1830, que la Révolution de Juillet, cette fille séculaire de la prise de la Bastille, dût repeupler cette autre bastille de nouveaux proscrits ! Mais ce n'est pas ici que nous devons évoquer les souvenirs de la dernière phase historique de ce rocher ; c'est pour ses annales politiques que nous devons réserver ces sombres tableaux. Qu'il nous soit cependant permis d'emprunter un épisode à ces lugubres chroniques, que nous devons livrer incessamment au public : c'est un incident de la détention des condamnés de Juin. Ces hommes, qui s'étaient montrés si courageux sur leurs barricades que leurs juges n'avaient pu leur refuser une irrésistible admiration, ne tardèrent point à avoir occasion sur ce roc de signaler leur intrépidité.

L'église du Mont Saint-Michel avait été convertie et divisée en ateliers, où les prisonniers civils s'occupaient particulièrement à tresser des chapeaux de paille. Malveillance ou imprudence d'un détenu, un incendie éclata et se développa dans ce bel édifice avec une rapidité qu'explique la combustibilité des matières qui y étaient entassées. Aux cris d'alarmes, les détenus politiques se mirent à la disposition de l'administration : libres au milieu de l'effroi et du désordre, on les vit se précipiter partout où un péril était à affronter, où un danger était à vaincre. Quand le feu fut comprimé, ils rentrèrent dans leurs prisons, sans même attendre la réquisition des géoliers. Ce sinistre avait cependant procuré à l'un d'eux, à Colombat, un instrument qui devait puissamment l'aider à reconquérir sa liberté : c'était un clou, long d'environ huit pouces. Ce jeune peintre occupait, avec les citoyens Lepage et Blondeau, une chambre qu'un mur de refend séparait d'un étroit cabinet noir, resserré de l'autre côté par la muraille extérieure du château. Cette pièce, large de trois pieds, servait à déposer un baquet à l'usage des détenus. Colombat, étant parvenu à couper et enlever les planches sur lesquelles était placé le baquet, trouva dessous un sol formé d'un remblais en cailloutis. S'il ne lui fut

pas difficile de remuer ces décombres, la difficulté fut de les faire disparaître sans provoquer la défiance de ses géoliers. Après avoir usé de plusieurs moyens, arrivé à quatorze pieds de profondeur, il s'imagina de percer le mur de refend, pour s'assurer s'il ne lui serait point possible de les déposer dans la pièce qui devait être placée sous leur chambre, et qu'il savait n'être point habitée. Après quelques jours de travail, le mur fut ouvert. Il existait bien au-delà un vide, mais l'obscurité épaisse qui régnait dans cette cavité ne lui permettait point de distinguer si c'était un précipice ou une pièce habitable; il se munit d'une chandelle et d'une corde pour y descendre : c'était un de ces hideux *in-pace*, qui devenaient la tombe des malheureux que l'on jetait dans leurs ténèbres glacées. Les ossemens dont était jonché le sol lui en révélèrent assez éloquemment l'histoire. Il se hâta de quitter un lieu dont les miasmes faisaient vaciller et pâlir la lumière de son flambeau, et pouvaient lui devenir mortels. Le but de son exploration était d'ailleurs rempli : il savait qu'il pouvait y jeter ses décombres sans crainte; il continua donc son œuvre avec courage, et atteignit bientôt le roc sur lequel est assis le gothique moutier. Il en-

tama alors le mur de cette prison, de manière à ne laisser qu'une croûte extérieure de quelques pouces, qu'il pût faire disparaître dans quelques instans. Cela fait, il remplaça les planches et le baquet, ainsi qu'il le pratiquait chaque jour, et attendit avec patience l'instant favorable pour son évacion. La nuit du 24 au 25 juin lui présenta les circonstances les plus propices à ses projets : l'état de la marée coïncidait avec ses désirs ; la lune ne devait pas d'ailleurs briller au ciel, que dérobaient un voile de nuages sombres et pluvieux ; la brise, faible tout le jour, prit dans la soirée la force d'un ouragan. La résolution de Colombat fut irrévocablement arrêtée. Le passage de la ronde de 10 heures lui annonça que le moment de tenter la fortune était arrivé. Lepage dormait ; Blondeau veillait avec son ami. Colombat l'exhorta vainement à s'associer à son entreprise. Vieux, couvert de blessures, il sentit que la tentative, au-dessus de ses forces, ne pouvait qu'être funeste au jeune artiste, sans lui être profitable à lui-même ; il l'embrassa les larmes aux yeux : bon succès ! lui dit-il en se séparant de lui. — A la grâce de Dieu ! répondit Colombat ; et il descendit, muni d'une pelotte formée de cent pieds de ficelle. Un quart d'heure lui suffit pour

achever de percer le mur. Au moyen d'une corde attachée à un bois placé en travers à l'intérieur de la muraille, il glissa dans le chemin de ronde; mais il atteignit l'extrémité de ce chanvre, sans toucher le sol de ses pieds! En ce moment un bruit de pas lui révéla l'approche d'une ronde d'officier; le danger était menaçant. Il profita, pour sauter, de l'instant où la sentinelle jetait son : Qui vive ? Le bruit de sa chute ne fut pas entendu. Couché le long de l'escarpement que présente le rocher sur ce point, il laissa passer l'officier de service, dont il fut assez heureux, dans cette position, pour ne pas attirer les regards. Enhardi par ce succès, il parvint à franchir le mur d'enceinte, et successivement ceux de plusieurs jardins, puis il se trouva dans la rue étroite que borde l'habitation de M. Hédou, alors chirurgien de la prison. Il lui fut donc aisé de gagner la maison de M^{me} Lepage, et de là le rempart : une poulie, attachée à un bois en saillie et destinée à hisser des objets nécessaires à l'approvisionnement de la ville, lui servit à fixer la corde le long de laquelle il glissa aussitôt. Le danger qu'il avait eu à braver en sortant du château menaça de nouveau le succès de sa fuite. Arrivé à l'extrémité de sa corde, il était encore séparé du

sol par une distance qui l'effraya, lorsqu'à travers l'obscurité il la sonda du regard. C'était un péril qu'il ne pouvait éviter ; il l'affronta. La chute fut violente ; il tomba sur des galets ; mais , par un hasard providentiel , il ne se fit aucune blessure grave. Il s'élança résolument à travers les grèves. Le succès électrise ; le bonheur avec lequel on a triomphé d'un péril donne la confiance que l'on triomphera des autres : aussi , malgré la crainte que durent lui inspirer les précipices dont est souvent parsemée l'étendue de sables mouvans qu'il avait à franchir , malgré la voix mugissante que jetait la mer à l'ouvert de cette baie , dont sa nappe bouillonnante envahit l'étendue avec une rapidité éblouissante , il vola avec confiance vers cette plage bretonne où l'attendait un toit ami. Un succès complet couronna ses efforts. Quelques semaines après , son pied avait touché les fies anglaises.

Tel est le fait par lequel nous terminerons cette histoire. Une publication prochaine développera à l'indignation de tous les cœurs généreux les scènes d'héroïsme et de torture que , comme prison d'état , ces cloîtres néfastes ont vu s'accomplir dans leurs cachots.

LISTE

des 119 gentilshommes

qui ont défendu le Mont Saint-Michel en 1434.



- | | |
|--|--|
| <p>1. Le Sr d'Estouteville ,
capitaine.</p> <p>2. Le Sr Paisnel.</p> <p>3. Charles Hamon.</p> <p>4. Jean Hamon.</p> <p>5. Le Sr Colibeaux.</p> <p>6. Jean de Criquebeuf.</p> <p>7. Le Sr de Criqui.</p> <p>8. Le Sr de Guimené.</p> <p>9. Le Sr de la Hunaudaie.</p> <p>10. Le Sr de Thorigny.</p> <p>11. C. de Bordeaux.</p> <p>12. Le Sr de la Hire.</p> <p>13. Le Sr André de la Haye-
du-Puits.</p> <p>14. C. de Manneville.</p> <p>15. Le Sr des Biarts.</p> <p>16. Le Sr de Folligny.</p> <p>17. Le Sr de la Luzerne.</p> <p>18. Le Sr J. Pigace.</p> <p>19. Le Bâtard d'Aubosc.</p> | <p>20. Le Sr C. de Brequeville.</p> <p>21. Le Sr R. Roussel.</p> <p>22. Le Sr de Coulombières.</p> <p>23. Le Sr P. du Gripel.</p> <p>24. Le Sr Robert de Beau-
voir.</p> <p>25. Le Sr de Moyon.</p> <p>26. Le Sr P. de Tournemine.</p> <p>27. Le Sr J. de Carrouges.</p> <p>28. Le Sr T. Pirou.</p> <p>29. Le Sr T. de Moncair.</p> <p>30. Le Sr de Vair.</p> <p>31. Le Sr d'Aussays.</p> <p>32. Le Sr de Verdun.</p> <p>33. Le Sr G. d'Esquilly.</p> <p>34. Le Sr de la Haye -
d'Aronde.</p> <p>35. Le Sr A. Pigace.</p> <p>36. Le Sr L. de Cantilly.</p> <p>37. Le Sr R. du Homme.</p> <p>38. Le Sr de Grainville.</p> |
|--|--|

- | | |
|------------------------------|------------------------------|
| 39. Le Sr de Quintin. | 70. Le Sr de Folligny. |
| 40. Le Sr de Veir. | 71. Le Sr aux Espauls. |
| 41. Le Sr de la Haye-Hue. | 72. Le Sr Baron de Crou- |
| 42. Le Sr T. de Nossye. | beuf. |
| 43. Le Sr T. de la Brayeuse. | 73. Le Sr T. Benoist. |
| 44. Le Sr de Rouencestre. | 74. Le Sr J. Benoist. |
| 45. Le Sr de Bricqueville. | 75. Le Sr Guillaume Be- |
| 46. Le Sr Jean d'Espas. | noist. |
| 47. Le Sr G. Prestel. | 76. Le Sr Pierre de Viète. |
| 48. Le Sr G. de Cuës. | 77. Le Sr Robert de Brézé. |
| 49. Le Sr G. de la Motte. | 78. Le Sr Thomas Hartel. |
| 50. Le Sr T. de la Motte. | 79. Le Sr Richard de Clin- |
| 51. Le Sr de Ploom. | champ. |
| 52. Le Sr P. Le Gris. | 80. Le Sr Robert de Brie- |
| 53. Le Sr T. de la Paluelle. | queville. |
| 54. Le Sr Jean Guiton. | 81. Le Sr Charles des Mons- |
| 55. Le Sr Baron de Cou- | tiers. |
| lonces. | 82. Le Sr d'Espas. |
| 56. Le Sr de Nautrech. | 83. Le Sr Etienne Auber. |
| 57. Le Sr Henri de Gripel. | 84. Le Sr F. de Marcillé. |
| 58. Le Sr François Hamon. | 85. Le Sr Etienne d'Orge- |
| 59. Le Sr F. du Merle. | val. |
| 60. Le Sr Ch. de Fonteny. | 86. Le Sr Jean Massire. |
| 61. Le Sr G. Leviconte. | 87. Le Sr de la Maire. |
| 62. Le Sr S. de Tournebus. | 88. Le Sr Robert de Nautret. |
| 63. Le Sr T. Houël. | 89. Le Sr P. Baçon. |
| 64. Le Sr H. Thesard. | 90. Le Sr de Cler. |
| 65. Le Sr F. Heraut. | 91. Le Bâtard de Thorigny. |
| 66. Le Sr T. de la Motte. | 92. Le Sr Jean de la Cham- |
| 67. Le Bâtard Pigace. | pagne. |
| 68. Le Sr P. Deslongnes. | 93. Le Sr de Bruille. |
| 69. Le Sr J. Deslongnes. | 94. Le Sr P. du Moulin. |

- | | |
|----------------------------|------------------------------|
| 95. Le Sr T. du Gouhier. | 108. Le Sr de Crullé. |
| 96. Le Sr R. de Regnières. | 109. Le Sr Bastard de Cam- |
| 97. Le Sr Robert Lambart. | brey. |
| 98. Le Sr R. de Bailleul. | 110. Le Sr P. Allard. |
| 99. Le Sr M. le Bences. | 111. Le Sr Robert du Homme. |
| 100. Le Sr P. d'Ausseys. | 112. Le Sr de S. Germain. |
| 101. Le Sr S. Thomas Gue- | 113. Le Sr J. Dravart. |
| rin. | 114. Le Sr Guillaume Artur. |
| 102. Le Sr Guillaume de | 115. Le Sr J. le Carpentier. |
| Bourgucnobles. | 116. Le Sr J. de Pontfoult. |
| 103. Le Sr Yves le Prieur | 117. Le Sr G. de Semilly. |
| Vague de Mer. | 118. Le Sr R. de Semilly. |
| 104. Le Sr G. de la Mare. | 119. Le Sr R. de la Motte- |
| 105. Le Sr Henri Millard. | Vigor. |
| 106. Le Sr F. Lambard. | 120. Le Sr Jean le Brun. |
| 107. Le Sr B. des Monts. | |



TABLE.

I.	
Forêt de Sciscy.	Page 1
II.	
Topographie antique.	13
III.	
Submersion.	23
IV.	
Époques Gauloise et Romaine.	31
V.	
Église Collégiale.	46
VI.	
Abbaye.	67
Maynard 1 ^{er}	<i>Ibid.</i>
Maynard II.	74
Hildebert 1 ^{er}	78
Hildebert II.	82
Almod.	86
Théodoric.	90
Suppo.	91
Radulphe ou Raoul.	96
Ranulphe ou Renaud.	97
Roger 1 ^{er}	105
Roger II.	112
Richard de Mère.	122
Bernard.	125
Geoffroy.	132
Richard de La Mouche.—Robert Hardy. . .	133
Robert de Thorigny.	135

Martin.	Page 146
Jourdaio.	148
Radulphe des Iles.	150
Thomas des Chambres.	152
Raoul de Villedieu.	153
Richard Tustin.	159
Nicolas Alexandre.	164
Nicolas Famigot.	165
Jean Le Fot.	165
Guillaume du Château.	168
Jean de La Porte.	173
Nicolas Le Vitrier.	179
Geoffroy de Servon.	185
Pierre Leroy.	195
Robert Jollivet.	208
Guillaume d'Estouteville.	232
André de Laure.	250
Guillaume de Lamps.	253
Guerin de Laure.	257
Jean de Lamps.	259
Jean Le Veneur.	261
Jacques d'Annebault.	263
François Le Roux.	266
Arthur de Cossé.	268
François de Joyeuse.	277
Henri de Lorraine.	299
Rusé d'Effiat.	325
Jacques de Souvré.	327
Texier de Hautefeuille.	350
Karg de Bebembourg.	352
Charles-Maurice de Broglie.	353
Liste des 119 Chevaliers qui ont défendu le Mont Saint-Michel en 1434.	371



Les Ouvrages suivans

**Se trouvent à la Librairie de E. TOSTAIN,
Éditeur.**



ANNUAIRE D'AVRANCHES, *par* Fulgence Girard, *secrétaire de la Société d'Archéologie*, 1^{re} année, 1842; 1 vol. in-18. *Prix*. 1 fr. 75 c.

MÉMOIRE SUR LE CAMP ROMAIN DU CHATELLIER, EN LA COMMUNE DU PETIT-CELLAND, *par* Fulgence Girard, *secrétaire de la Société d'Archéologie*, brochure in-8°. *Prix*. 75 c.

NOTICE HISTORIQUE SUR LE MONT SAINT-MICHEL ET LE MONT TOMBELÈNE, *par* M. Boudent-Godelinière, *secrétaire de la Société d'Archéologie de l'arrondissement d'Avranches*; 1 vol. in-8°, orné de deux jolies lithographies (2^e édition). *Prix*. 2 fr.

**ESSAI ARCHÉOLOGIQUE ET ARTISTIQUE SUR L'ANCIEN
MONASTÈRE DU MONT SAINT-MICHEL**, par M. de
Clinchamp, *président de la Société d'Archéologie de
l'arrondissement d'Avranches*, brochure in-8°. *Prix.* 50 c.

LE MÊME, format in-18, suivi DU PRISONNIER DU MONT
SAINT-MICHEL. *Prix.* 50 c.

LE MONT SAINT-MICHEL, par Ephrem Houël; *brochure
in-8°. Prix.* 75 c.

**LES VAUX-DE-VIRE ÉDITÉS ET INÉDITS D'OLIVIER
BASSELIN ET DE JEAN LE HOUX**, poètes Virois, avec
discours préliminaire, choix de notes et variantes
des précédens éditeurs, notes nouvelles et glossaire;
publiés par Julien Travers, *membre de la Société des
Antiquaires de Normandie*. 1 vol. in-18. *Prix.* 1 fr. 25 c.

NOUVELLE VÉNERIE NORMANDE, ou *Essai sur la Chasse
du Lièvre, du Cerf, du Chevreuil, du Sanglier, du
Loup et du Renard*; contenant la Pathologie Canine,
la Législation qui régit la Chasse, le Vocabulaire du
Veneur, divers Opuscules, et des Renseignemens
cynégétiques sur plusieurs Forêts; par Edmond Le
Masson, *membre de la Société d'Archéologie d'Avranches*,
1 vol. in-8° de plus de 400 pages. *Prix.* 7 fr.

TRAITÉ COMPLET DE L'ÉLÈVE DU CHEVAL EN BRE-
TAGNE, Statistique hippique de la circonscription
du Dépôt d'Étalons de Langonnet, par Ephrem
Houël; 1 vol. in-8°. Prix. 6 fr.

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE CHEVAUX EN FRANCE,
depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours,
par Ephrem Houël; brochure in-8°. Prix. . . 1 fr.

PRÉCIS DE LA VIE DU GÉNÉRAL VALHUBERT, par son
Aide de Camp; brochure in-8°. Prix. 75 c.



Avranches. — Imp. de E. TOSTAIN.



EN VENTE

A LA MÊME LIBRAIRIE

- Ed. LE HÉCENET. — Histoire et Description du Mont Saint-Michel, illustrée de 16 beaux dessins taillés de M. Bouché, publiée par M. Bourdon, membre de la Société des Antiquaires de Normandie. Il reste un petit nombre d'exemplaires. 40 »
- DESROCHES (l'abbé). — Histoire du Mont Saint-Michel et de l'ancien Diocèse d'Avranches. — 2 vol. in-8°. 10 »
- BOUDENT-GODELINIÈRE. — Histoire et Statistique de l'Avranchin. — 2 vol. in-8°. 10 »
- LE HÉRICHER. — Avranchin monumental et historique. 3 vol. 10 »
- LE HÉRICHER. — Avranchin historique ou Guide de Granville à Saint-Malo. — In-18. 1 50
- LE HÉRICHER. — Itinéraire historique du voyageur dans le Mont-Saint-Michel, orné de 4 belles gravures teintées. 2 50
- PIGEON. — Description du Mont Saint-Michel. — 1 vol. orné de vues et de plans. 2 25
- LEMASSON. — Vénérie normande. — 1 vol. in-8. 5 »

ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE
TOUS LES OUVRAGES ANCIENS ET MODERNES
SUR LA NORMANDIE ET LA BRETAGNE

Collection de toutes les Vues et Costumes
SUR LA NORMANDIE ET LA BRETAGNE

Princeton University Library



32101 063574774



